This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE
DE LA SCIENCE FRANÇAISE
EXPOSITION DE SAN FRANCISCO
1915
FOR HUMANITY AND THE HUMANITIES
R F
DON DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
A L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE
SOUS LES AUSPICES DES "FRIENDS OF FRANCE"
Maquet gr.
H.Guillaume del.

:: MON FILLEUL ::

AU

"JARDIN D'ENFANTS"

Comment il s'élève

DU MÊME AUTEUR

Mon Filleul au "Jardin d'Enfants" : *Comment il s'instruit.* 2e édition revue. In-18, avec gravures dans le texte et planches hors texte (Librairie Armand Colin) . . . . . 3 fr. 50

Au Pays de la "Vie intense". 11e édition. In-16, couronné par l'Académie française. Ouvrage traduit en anglais (Plon-Nourrit et Cie, édit.) . . . . . 3 fr. 50

La découverte du Vieux Monde par un Étudiant de Chicago 5e édition. In-16. Traduit en anglais (Plon-Nourrit et Cie, édit.) 3 fr. 50

L'Amérique de demain. 4e édition. In-16, couronné par l'Académie française. Traduit en anglais (Plon-Nourrit et Cie, édit.). 3 fr. 50

La Séparation aux États-Unis : histoire, lois, coutumes, documents. Un volume in-12 (Bloud et Cie, édit.) . . . . . 1 fr. 20

Discours de mariage et conférence sur le célibat. 5e édition. In-16 (Bloud et Cie, édit.) . . . . . 3 fr. 50

L'Évêque de Metz Vie de Mgr Dupont des Loges (1804-1886). In-8° écu, couronné par l'Académie française. *En réimpression.* (Bloud et Cie, édit.). . . . . » »

Le Cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique. Nouvelle édition complètement refondue. In-8° avec 23 illustrations. Ouvrage traduit en allemand (A. Mame et fils, édit., Tours) . . . . 2 fr. 50

Autour du dilettantisme. 3e édition. In-12. (Lib. V. Lecoffre). 3 fr.

Nouvelles tendances en religion et en littérature. 3e édition. In-12 Ouvrage traduit en allemand (Librairie V. Lecoffre) . . . 3 fr.

Quelques motifs d'espérer. 2e édition. In-12. (Lib. V. Lecoffre). 3 fr.

Le Fait religieux et la manière de l'observer. 2e édition. In-12 (P. Lethielleux, édit.) . . . . . 2 fr. 50

Opportunité, par Mgr Spalding, évêque de Péoria, aux États-Unis. Traduit de l'anglais et augmenté d'une notice. 3e édition. In-12 (P. Lethielleux, édit.) . . . . . 3 fr. 50

L'Éducation supérieure des femmes, par Mgr Spalding. Traduit de l'anglais. 2e édition. In-12 (Bloud et Cie, édit.). . . . . 60 c.

L'Église et le Siècle. Conférences et discours de Mgr Ireland, publiés avec une préface et des notes explicatives. 10e édition. In-18. Ouvrage traduit en espagnol et en flamand (Lib. V. Lecoffre) 2 fr.

FÉLIX KLEIN

MON FILLEUL
AU
"JARDIN D'ENFANTS"

Comment il s'élève

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
Rue de Mézières, 5, PARIS
1913
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Copyright nineteen hundred and thirteen
by Max Leclerc and H. Bourrelier
proprietors of Librairie Armand Colin.

LB1169
.K6

A

M. ET M^ME E. G.

ET

A LEURS VINGT-TROIS ENFANTS

ET PETITS ENFANTS

379607

BRÈVE INTRODUCTION

L'attention et la sympathie que l'on a bien voulu mettre à suivre l'instruction de mon Filleul au Jardin d'Enfants, m'encouragent à décrire aussi l'éducation qu'il y a reçue.

Je n'en ai pas moins à demander pour cette nouvelle entreprise un surcroît de bienveillance. Voir et raconter ce qu'un enfant peut *apprendre*, c'est tâche relativement aisée, et il y suffit presque d'ouvrir avec naïveté les yeux, de noter sincèrement ce qui s'aperçoit d'emblée; pour dire au juste comment *il s'élève*, il faudrait saisir tous les secrets mouvements que provoque au fond de son âme l'ensemble des influences auxquelles il se trouve soumis. L'enseignement de l'aquarelle, des premiers nombres ou des premières lettres, je vois bien de qui et comment il le reçoit, je vérifie sans peine ce qu'il en saisit et ce qu'il en retient. Mais le moyen de contrôler l'accroissement intérieur de son égoïsme ou de sa bonté? mais, dans son ardeur au travail ou dans sa paresse, dans sa dou-

ceur ou sa violence, quelle part faire aux exhortations, à l'entraînement de l'exemple, aux penchants naturels, à la santé peut-être, ou à l'état de l'atmosphère? Aucune des forces qui l'entourent ne reste sans action sur lui. De toutes sortes de causes à la fois son éducation est la résultante; et ce ne sont pas seulement les maîtres, les parents, les ministres du culte, qui forment son caractère, mais les camarades, les serviteurs, les gens qu'il rencontre, même les animaux, les objets, les meubles, le paysage, tout ce qui constitue le milieu où il vit.

De ce point de vue seulement, que de complexité, que de délicatesse dans l'œuvre d'éducation, et quels soins elle va exiger de l'observateur!

Sagement conduite, elle n'est plus le fait d'interventions fréquentes et directes, donc bien apparentes et faciles à enregistrer; elle exige une application constante et discrète, par là même presque insaisissable, à placer et maintenir le pupille, sans qu'il ait besoin de le savoir, en des conditions favorables à son développement. C'est lui qui s'élève, c'est sa vie qui monte; et en même temps que trop de forces agissent du dehors sur cette vie pour qu'on se puisse flatter de les connaître toutes, des forces plus puissantes encore et qui demeurent invisibles pour nous, la poussent de l'intérieur.

Tout notre rôle, en ce progrès, est de susciter ce qui le provoque et d'écarter ce qui lui ferait obstacle. Une femme de cœur et d'intelligence, qui n'a pas inventé cette idée, mais qui a beaucoup contribué à la répandre par ses écrits et par ses exemples, M^me^ Montessori, donne une heureuse formule de l'éducation, lorsqu'elle l'appelle « une aide active à l'expansion normale de la vie [1].»

Cette manière de voir, — et il faut peut-être le dire dès maintenant pour éviter de graves malentendus, — n'exclut pas, au reste, l'action personnelle de l'éducateur. Sans compter qu'il y aurait utopie à vouloir s'en passer, l'on n'en peut attendre que de bons effets, si elle prend occasion de faits particuliers au lieu de s'exprimer en règles abstraites et trop générales; si le plus souvent elle se présente sous forme positive et d'un air de confiance, avec plus d'ordres ou de demandes que d'interdictions, avec plus d'éloges pour ce qui est bien que de blâmes pour les fautes; si elle tend à traiter l'enfant en libre et utile compagnon plutôt qu'à l'écarter comme un trouble fête et qu'à le refouler, pour notre égoïste repos, dans ce silence

1. « L'educazione, cioè l'aiuto attivo alla normale espansione della vita ». (Dr. Maria Montessori, *Il Metodo della Pedagogia Scientifica applicato all' educazione infantile*, p. 76.)

et cette inaction qui contredisent à fond les besoins de sa nature... Mais ce n'est pas ici le lieu d'énoncer d'un coup tant de principes et l'on connaît assez les préférences du Kindergarten pour les procédés qui, sans nuire à la discipline, respectent et cultivent la personnalité. Je n'ai voulu que signaler le grand nombre et le caractère troublant des difficultés à vaincre.

J'espère, cependant, les aplanir quelque peu et gagner en même temps la confiance du lecteur, si, toutes les fois que ce sera possible, je me borne, dans cette seconde partie, comme j'ai fait dans la première, à raconter naïvement ce qui se passe sous mes yeux au Jardin de Vithey[1]. Et sans doute j'insisterai davantage sur ce qui touche à l'éducation, comme j'insistais précédemment sur les matières d'instruction; mais on sait bien que les deux ne se peuvent totalement disjoindre, et que la formation du cœur ou de la volonté n'est pas séparable, au fond, de celle de l'intelligence. Sans doute encore,

1. Le village où se trouve le Jardin d'Enfants que nous avons décrit s'appelle en réalité Thivet (Haute-Marne). Si nous ne l'avons pas d'abord nommé de son vrai nom, — sans, du reste, en faire le moindre mystère, — c'est uniquement par discrétion et par souci de l'exactitude : nous ne voulions ni rendre les directrices de Thivet responsables d'idées qui pouvaient nous être propres, ni nous interdire certaines incursions en dehors de ce qui s'observait chez elles.

et comme l'on verra qu'il est naturel, je ferai plus grande ici la part des idées, moins envahissante celle des récits et des descriptions ; mais ce ne sera jamais aux dépens de la vérité concrète, et je n'examinerai d'autres théories que celles où nous conduiront les faits rencontrés. Comptons sur eux, du reste, et comptons sur la vie, sur une vie toute naturelle et tout épanouie, comme est celle des enfants dans ce séjour ennemi de la contrainte, pour nous offrir en nombre suffisant les occasions suggestives de penser, autant et plus d'enseignements ou d'informations que nous n'aurons le temps et la place d'en recueillir.

Quant à l'importance du sujet, inutile d'en parler. On ne viendrait pas à ce livre, si d'avance on ne la reconnaissait et si l'on ne mettait au-dessus de tout le reste le perfectionnement moral de l'enfant ; si l'on n'estimait pas que la grande affaire, en éducation, c'est moins encore d'ouvrir et de meubler l'esprit que de fortifier le caractère, de faire aimer le beau, de faire vouloir le bien, d'implanter de bonne heure dans les âmes l'aspiration essentielle à constamment se dépasser elles-mêmes.

K. F.

MON FILLEUL

AU « JARDIN D'ENFANTS »

CHAPITRE I

VACANCES DE LA PENTECÔTE. SENTIMENT DE LA NATURE.

Promenade matinale avec le Filleul. — Par les prés et les bois. — Sur la lisière de mai et de juin. — « Parrain, si l'on s'asseyait? » — Deux lecteurs appliqués. L'*A. B. C.* et l'*Éducation de l'Homme*. — Les idées de Frœbel sur le sentiment de la nature. La leçon des arbres. — Développer chez l'enfant l'amour de la nature. — Qu'il ne la voit ni ne l'interprète comme nous, mais cependant qu'il s'y intéresse. — Volontiers il personnifie les phénomènes et attribue aux objets sensibles une vie comme la sienne. — Conception enfantine du monde. — Exemples divers et souvenirs personnels. — Un petit pâtre Morvandiau.

Dès que commence la deuxième moitié de notre séjour, — dès ces vacances de la Pentecôte, au seuil desquelles s'est arrêté notre récit, — des promenades, des jeux, la lecture d'un poème féerique nous donnent lieu de faire diverses remarques sur deux aspects fort importants du progrès de l'enfance, sur la place qu'y occupent, sur l'évolution qu'y suivent le sentiment de la nature et l'imagination. Ce n'est pas, il s'en faut bien, que les deux marchent toujours

de pair, ni même qu'ils se suivent de près, mais, et cela suffit pour notre méthode à dessein naïve, ils se se sont présentés dans le même temps à notre attention.

Donc, le lundi de la Pentecôte, il n'y aura point de classe. Les externes du village sont restés chez eux. Nos chers internes, après le petit déjeuner, courent et jouent devant la maison. Dès qu'ils m'aperçoivent canne à la main et livre sous le bras, ils rabattent de mon côté : « Où allez-vous? Emmenez-moi, emmenez-moi ! » Et volontiers je les emmènerais tous, mais je veux ce matin réfléchir, travailler un peu; je veux relire, je veux méditer ce beau et profond livre de Frœbel, mais parfois obscur et comme inachevé, qui s'appelle L'*Éducation de l'Homme*. Alors j'explique aux petits amis que je ne peux pas les prendre plus d'un à la fois, que nous avons toute la semaine devant nous et que ce sera chacun leur tour de m'accompagner. Pour aujourd'hui... « Moi ! » dit Félix, très sûr de lui-même. Pierre, Loulou, Albert admettent sans difficulté le droit du filleul. A Jean, le plus jeune, qui montre du chagrin, je dis que nous irons trop loin pour ses petites jambes; et, voyant que cette raison est de peu d'effet, j'ajoute qu'il viendra un autre jour : « Moi tout seul? — Toi tout seul. »

Félix prend son A B C, un carnet avec un crayon, et, comme Grégoire le Vendéen, sa gourde pour boire; le tout en un petit paquet, que je lui montre à porter sur l'épaule au bout d'un bâton. Du

Frœbel, que je tiens sous le bras, des feuilles blanches dépassent, prêtes à recevoir des notes. Nous avons tous deux de quoi nous occuper.

Mais ce n'est pas aux livres imprimés que nous commençons par lire. Devant nous, bien plus attrayant et rempli de plus belles images, de plus belles idées, tout grand se montre ouvert le livre écrit par l'Auteur suprême, le livre de la Nature. C'est le cinquième jour de juin, entre huit et neuf heures, sur la route montante qui va aux bois communaux, du côté de Lorampont. Le soleil est déjà très chaud, mais l'air est si limpide, si fortifiant, si aromatique, au-dessus de ces prés et de ces champs verts, et une telle fraîcheur nous anime au dedans, que la montée, pourtant longue, se passe à jouir, sans nulle fatigue, des vues lointaines, des concerts d'oiseaux, du grave meuglement des vaches, de l'azur qui nous domine, de la lumière où nous sommes baignés.

Tout de même il ne nous déplaît pas d'arriver, après trois quarts d'heure, au sommet de la côte. De notre route blanche, qui se continue le long du plateau boisé, au-dessus des prairies en pente, un chemin plus étroit se détache pour entrer sous les arbres, un chemin humide encore de rosée et obscur comme une bouche d'ombre. Avec délices nous nous engageons dans sa profondeur fraîche. L'herbe l'a envahi, ne laissant nus, ou presque nus, qu'à droite et à gauche l'ornière des chariots, et au milieu, entre deux talus dont les hautes graminées caressent la tête de Félix, un sentier d'un demi-mètre, lui-même

souvent tapissé de plantes courtes et envahi de racines torves. Par-dessus, les jeunes arbres en bordure se tendent leurs branches amicalement, parfois même ils les rejoignent, et si près de terre qu'il nous les faut écarter de la main, à moins de s'incliner devant elles et, en passant dessous, de les saluer très bas! C'est, du reste, un hommage qu'elles méritent, tant présente de délicatesse, au bout des petits rameaux rosés, la joyeuse multitude des feuilles nouvellement ouvertes, à symétriques nervures, à contours finement dentelés; la dernière, qui reste enroulée, se termine en pointe brune. Des talus et du bois, en fantaisie désordonnée, d'énormes ancholies nous jettent leurs grappes de clochettes bleues. En collerette de pétales blancs nous sourient de hautes et sveltes marguerites, pareilles aux dames de la Renaissance. Des fraisiers hâtifs piquent çà et là leur menu feuillage et leurs dernières fleurs d'un fruit vert, d'un fruit rosissant, d'un fruit déjà mûr. Mai n'est plus, notre joli mois de mai, que j'ai vu avec tristesse achever ses trente et un jours et fuir en emportant sa branche de muguet. Juin est venu le remplacer. Consolons-nous, c'est la vie! Un bien nous échappe, un autre nous arrive : un bien de joie, où puiser le miel de reconnaissance; un bien d'épreuve, où puiser le miel de résignation; souvent les deux réunis. Mai disparaît, avec son aubépine; l'églantine de juin lui succède : deux arbustes où ne manque la fleur embaumée, où ne fault la pointe meurtrissante.

A un carrefour de chemins solitaires, une clairière s'offre à nous tout ensoleillée. « Parrain, si l'on s'asseyait? » J'accepte d'autant mieux que j'allais le proposer. « Je veux bien, mais on travaillera. Tu vois mon gros livre? — Moi, répond-il, je lirai aussi et même j'écrirai. » Ces deux graves exercices, auxquels il ne s'est encore adonné que trois fois, lui apparaissent, comme chaque occupation au Jardin d'Enfants, tout remplis d'attraits. Je m'adosse à un arbre, tête à l'ombre et pieds au soleil. Félix, à genoux près de moi, défait son paquet, boit un coup à la gourde, ouvre le carnet, y pose le crayon, me montre son *Lagardelle* en haut de la seconde page : « C'est là. » Je lui enseigne le *n*, en le nommant tel qu'il se prononce, à savoir *nnn....*[1] et non pas *enne*, ce qui me permet, comme il connaît déjà *t*, *h* et *e*, de lui faire lire d'emblée *une tête nue*, *nu tête*, *une hutte*. J'écris ensuite sur le carnet, — pour servir de modèles, s'il vous plaît! — une ligne de *n*, puis les trois expressions citées ; et mon élève, avec son crayon que je lui taille à neuf, reproduit le tout d'une façon fort convenable, cependant que je me plonge dans un long chapitre sur l'*Étude de la Nature*. Quand Félix a fini, nous recommençons les mêmes exercices pour *a*, qui vient, dans la méthode, en quatrième place ; et le filleul écrit bientôt à plusieurs reprises, ces petites phrases déjà complètes : *Anna a une natte*,

1. Émettre le même son qu'au commencement d'un mot en le prolongeant : *nnn... ote, nnn...u.* Voir *Mon Filleul au Jardin d'enfants : comment il s'instruit*, p. 142.

Annette a une hutte, *Anna a été tétue.* Le cri triomphant : « J'ai fini ma page! » retentit avant que j'en sois moi-même au quart du chapitre Frœbélien.

Sans revenir ici sur une question déjà exposée, j'ai le droit de noter que mon filleul vient d'apprendre en trois quarts d'heure à lire deux nouvelles lettres, à les écrire, à les combiner avec d'autres pour former des phrases déjà complètes et intelligibles. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas lui que j'en veux louer, encore qu'il y fasse montre d'intelligence et de bon vouloir. C'est la méthode qu'il faut admirer : le procédé phonétique, d'une part; d'autre part, et surtout, le fait d'enseigner à lire quand l'enfant est mûr pour ce nouvel art.

Si le travail du filleul se trouve à bon terme déjà, il n'en va pas de même pour celui du parrain. Je voudrais bien lire un peu plus de Frœbel, et cela demande quelque tranquillité. Pour en obtenir, je recours à un grand moyen, qui est de couper un joli bâton et de prêter mon couteau pour le travailler, ajuster les bouts, enlever l'écorce et les petites branches. Félix, touché de tant de confiance, — mon couteau était la seule chose jusqu'ici que je lui eusse refusée, — Félix va se montrer d'une telle sagesse, que je pourrai une grande heure m'absorber, comme si j'étais seul, aux pensées du vieux maître Thuringien.

*
* *

C'est bien le jour et l'endroit de réfléchir à ce qu'il

dit de la nature et de son pouvoir éducatif, les hommes, d'après lui, ne recevant pas d'elle que des notions théoriques, mais aussi d'excellentes leçons sur leurs devoirs et leur destinée. Or, « parmi toutes les choses de la nature qui ont cet enseignement pour objet, il n'en est pas de plus claires, de plus parfaites malgré leur simplicité, que les végétaux, les plantes, et surtout les arbres, à cause de la placidité de leur être et de la manifestation si claire de leur vie intérieure [1]. » Et l'ancien forestier, de comparer, sur un ton d'oracle, autant que de poète, la croissance de l'arbre avec celle de l'homme, non seulement de l'homme individuel, mais de la race entière. Si, du reste, il éclaircit assez mal cette analogie dans les longues pages qu'il consacre à « l'Étude de la Nature », peut-être en donne-t-il la clef, bien plus loin, dans son

FIG. 1. — FRÉDÉRIC FRŒBEL (1782-1852).

1. Frœbel, *L'Éducation de l'Homme*, traduction Crombrugghe, p. 123 (Bruxelles, Claassen éditeur, 1881, un vol. in-8).

chapitre sur « la perfection de l'intelligence religieuse », lorsqu'il montre qu'en nous comme dans l'arbre tout progrès requiert une immolation et chaque degré de développement est à sacrifier pour que s'en produise un degré plus haut : le bourgeon obligé de disparaître devant la branche et la fleur, la fleur devant le fruit, le fruit à son tour, devant l'arbre qui en renaîtra [1].

Dans l'aspect d'un grand arbre, l'esprit symboliste de Frœbel découvre aussi un rapport avec l'ensemble de la nature. Elle lui apparaît une, à travers l'infinie multiplicité, comme l'arbre est un, malgré le nombre et la diversité de ses tiges, de ses branches et de ses feuilles. Tel encore, suggère-t-il, plutôt qu'il ne l'explique, car tout chez lui se montre à la fois profond et confus comme la poésie de sa race, tel apparaît le monde des étoiles, indépendantes et individuelles aux yeux de l'ignorant, liées pour l'astronome en un rigoureux système d'attraction. Trop souvent, ajoute-t-il à ce propos, et c'est une des idées qui lui sont le plus chères, trop souvent on regarde la nature comme un simple assemblage d'unités différentes et séparées entre elles : il y faudrait reconnaître un vaste et actif organisme; il la faudrait considérer dans la totalité de son être et de son action, comme révélant et manifestant de toutes parts l'esprit de Dieu, à la façon du langage et de l'art où transparaît, extérieurement, l'esprit

1. Pp. 209-210.

intérieur de l'homme. Aussi demande-t-il que les enfants soient de bonne heure « initiés à la manière dont Dieu vit dans la nature et plane sur elle [1] ».

Mais cette initiation, qu'ils « pressentent et réclament, » ce n'est pas à l'école qu'ils peuvent la recevoir, c'est « par le moyen d'occupations actives au milieu de la nature même. » Que l'instituteur des villes, « ne laisse donc guère passer une semaine sans conduire à la campagne une partie de ses écoliers, non pas en les poussant devant lui comme un troupeau de moutons ou un régiment de soldats, mais en leur faisant observer et admirer les richesses variées qu'étale à leurs yeux la nature à chacune des saisons ». Et que le maître d'école du village n'aille pas s'en croire dispensé, sous prétexte que ses élèves parcourent sans cesse la campagne : ils la parcourent, c'est vrai; mais, spirituellement, ils ne vivent ni en elle, ni avec elle, blasés par l'accoutumance, « pareils à ces habitants nés et élevés dans une magnifique contrée dont ils ne soupçonnent pas la beauté [2] ».

1. Pp. 128 et 129, 125, 184 et 126.

2. Pp. 126 et 127, — Le département de la Haute-Marne, où est situé notre Jardin d'Enfants, est un de ceux qui pratiquent le mieux les promenades scolaires, et il a obtenu pour cela même, à l'Exposition de Bruxelles en 1911, une distinction particulière. Dans ces promenades, naturellement plus fréquentes en été, les écoliers se trouvent en contact plus direct avec la nature (il y a, comme on l'a remarqué, tant de leçons de choses où ne manquent que les choses!). Provoqués par le maître, ils se rendent compte de ce qu'ils voient et ils l'analysent; ils arpentent, ils dessinent; ils s'amusent, en même temps qu'ils acquièrent des connaissances précises et pratiques.

L'enfant, sans doute, est poussé d'instinct à regarder, en quelque sorte, au dedans de la nature, comme au dedans de ses jouets et de tout ce qu'il peut atteindre; mais cette secrète et précieuse tendance demande qu'on la dégage et la favorise : négligée ou découragée, elle a vite fait, et c'est grand malheur, de s'étioler et de disparaître. Il nous incombe, comme devoir urgent, de la secourir en toute circonstance. Réjouissons-nous chaque fois que nous voyons l'enfant s'intéresser à la nature, s'étonner devant elle et l'interroger; plaçons-le, s'il le faut, par intervention directe, sur cette voie pleine de belles perspectives; et, de quelque manière qu'il s'y trouve engagé, aidons-le à s'y plaire et à y progresser, à y prendre joyeusement conscience de ses découvertes, à y vérifier ses pressentiments, à y trouver le mot, Dieu, de l'énigme monde.

*
* *

Ne nous abusons cependant pas sur les impressions qu'il peut recevoir de la nature. C'est surtout dans la mesure où il agit sur elle, qu'elle agira sur lui; les soins qu'il donne à des plantes ou à des animaux, voilà qui l'élève et l'instruit, voilà qui le forme à l'attention, à la patience, au détachement de soi. Mais la contemplation des beaux paysages n'e[illegible]our lui. Il n'en perçoit pas, comme n[illegible]ensemble; et les détails mêmes, [illegible]te, sont nécessairement, ne fût-ce

qu'à cause de sa petite taille, plus limités comme nombre et comme étendue. C'est un fait, par exemple, que les grands horizons ne lui disent rien, soit parce qu'en effet sa vue porte moins loin que la nôtre, soit parce qu'il ne peut considérer beaucoup de choses à la fois. La mer l'intéresse moins par sa force et par son ampleur, ignorées de lui, que par le sable ou les galets qu'elle lui offre pour jouer, tout au plus par le bruit qu'elle fait, ou par le troupeau de « moutons » que forme l'écume de ses vagues. Une éducatrice me citait deux enfants de quatre et de cinq ans et demi, qui, ayant vu, au début de l'été dernier, un barrage du Cher sur la route de Bléré à Chenonceaux, en avaient beaucoup admiré la petite cascade; conduits, quelques semaines plus tard, à une plage, les deux mêmes enfants, qui voyaient la mer pour la première fois, déclarèrent, d'un commun accord, que c'était moins beau que la cascade du Cher. J'entendis un jour mon filleul expliquer à Pierre ce qui fait l'attrait de Dieppe, où se trouve la villa de son père; il parla surtout des bateaux, non des bateaux en marche sur les vagues, mais au calme dans le port, « où on les arrange pour ne pas qu'ils se cognent ».

Dans la mesure où ils la saisissent, la grandeur des paysages effraie plutôt les enfants, et, comme au poète trop classique, plus leur agrée le ruisseau des prairies que le torrent des montagnes. Ils aiment à se sentir partout chez eux, et ce qui les entoure ne les intéresse qu'autant qu'ils peuvent en disposer à

L'enfant, sans doute, est poussé d'instinct à regarder, en quelque sorte, au dedans de la nature, comme au dedans de ses jouets et de tout ce qu'il peut atteindre; mais cette secrète et précieuse tendance demande qu'on la dégage et la favorise : négligée ou découragée, elle a vite fait, et c'est grand malheur, de s'étioler et de disparaître. Il nous incombe, comme devoir urgent, de la secourir en toute circonstance. Réjouissons-nous chaque fois que nous voyons l'enfant s'intéresser à la nature, s'étonner devant elle et l'interroger; plaçons-le, s'il le faut, par intervention directe, sur cette voie pleine de belles perspectives; et, de quelque manière qu'il s'y trouve engagé, aidons-le à s'y plaire et à y progresser, à y prendre joyeusement conscience de ses découvertes, à y vérifier ses pressentiments, à y trouver le mot, Dieu, de l'énigme monde.

*
* *

Ne nous abusons cependant pas sur les impressions qu'il peut recevoir de la nature. C'est surtout dans la mesure où il agit sur elle, qu'elle agira sur lui; les soins qu'il donne à des plantes ou à des animaux, voilà qui l'élève et l'instruit, voilà qui le forme à l'attention, à la patience, au détachement de soi. Mais la contemplation des beaux paysages n'est guère faite pour lui. Il n'en perçoit pas, comme nous, les effets d'ensemble; et les détails mêmes, auxquels il s'arrête, sont nécessairement, ne fût-ce

qu'à cause de sa petite taille, plus limités comme nombre et comme étendue. C'est un fait, par exemple, que les grands horizons ne lui disent rien, soit parce qu'en effet sa vue porte moins loin que la nôtre, soit parce qu'il ne peut considérer beaucoup de choses à la fois. La mer l'intéresse moins par sa force et par son ampleur, ignorées de lui, que par le sable ou les galets qu'elle lui offre pour jouer, tout au plus par le bruit qu'elle fait, ou par le troupeau de « moutons » que forme l'écume de ses vagues. Une éducatrice me citait deux enfants de quatre et de cinq ans et demi, qui, ayant vu, au début de l'été dernier, un barrage du Cher sur la route de Bléré à Chenonceaux, en avaient beaucoup admiré la petite cascade; conduits, quelques semaines plus tard, à une plage, les deux mêmes enfants, qui voyaient la mer pour la première fois, déclarèrent, d'un commun accord, que c'était moins beau que la cascade du Cher. J'entendis un jour mon filleul expliquer à Pierre ce qui fait l'attrait de Dieppe, où se trouve la villa de son père; il parla surtout des bateaux, non des bateaux en marche sur les vagues, mais au calme dans le port, « où on les arrange pour ne pas qu'ils se cognent ».

Dans la mesure où ils la saisissent, la grandeur des paysages effraie plutôt les enfants, et, comme au poète trop classique, plus leur agrée le ruisseau des prairies que le torrent des montagnes. Ils aiment à se sentir partout chez eux, et ce qui les entoure ne les intéresse qu'autant qu'ils peuvent en disposer à

L'enfant, sans doute, est poussé d'instinct à regarder, en quelque sorte, au dedans de la nature, comme au dedans de ses jouets et de tout ce qu'il peut atteindre; mais cette secrète et précieuse tendance demande qu'on la dégage et la favorise : négligée ou découragée, elle a vite fait, et c'est grand malheur, de s'étioler et de disparaître. Il nous incombe, comme devoir urgent, de la secourir en toute circonstance. Réjouissons-nous chaque fois que nous voyons l'enfant s'intéresser à la nature, s'étonner devant elle et l'interroger; plaçons-le, s'il le faut, par intervention directe, sur cette voie pleine de belles perspectives; et, de quelque manière qu'il s'y trouve engagé, aidons-le à s'y plaire et à y progresser, à y prendre joyeusement conscience de ses découvertes, à y vérifier ses pressentiments, à y trouver le mot, Dieu, de l'énigme monde.

*
* *

Ne nous abusons cependant pas sur les impressions qu'il peut recevoir de la nature. C'est surtout dans la mesure où il agit sur elle, qu'elle agira sur lui; les soins qu'il donne à des plantes ou à des animaux, voilà qui l'élève et l'instruit, voilà qui le forme à l'attention, à la patience, au détachement de soi. Mais la contemplation des beaux paysages n'est guère faite pour lui. Il n'en perçoit pas, comme nous, les effets d'ensemble; et les détails mêmes, auxquels il s'arrête, sont nécessairement, ne fût-ce

qu'à cause de sa petite taille, plus limités comme nombre et comme étendue. C'est un fait, par exemple, que les grands horizons ne lui disent rien, soit parce qu'en effet sa vue porte moins loin que la nôtre, soit parce qu'il ne peut considérer beaucoup de choses à la fois. La mer l'intéresse moins par sa force et par son ampleur, ignorées de lui, que par le sable ou les galets qu'elle lui offre pour jouer, tout au plus par le bruit qu'elle fait, ou par le troupeau de « moutons » que forme l'écume de ses vagues. Une éducatrice me citait deux enfants de quatre et de cinq ans et demi, qui, ayant vu, au début de l'été dernier, un barrage du Cher sur la route de Bléré à Chenonceaux, en avaient beaucoup admiré la petite cascade; conduits, quelques semaines plus tard, à une plage, les deux mêmes enfants, qui voyaient la mer pour la première fois, déclarèrent, d'un commun accord, que c'était moins beau que la cascade du Cher. J'entendis un jour mon filleul expliquer à Pierre ce qui fait l'attrait de Dieppe, où se trouve la villa de son père; il parla surtout des bateaux, non des bateaux en marche sur les vagues, mais au calme dans le port, « où on les arrange pour ne pas qu'ils se cognent ».

Dans la mesure où ils la saisissent, la grandeur des paysages effraie plutôt les enfants, et, comme au poète trop classique, plus leur agrée le ruisseau des prairies que le torrent des montagnes. Ils aiment à se sentir partout chez eux, et ce qui les entoure ne les intéresse qu'autant qu'ils peuvent en disposer à

L'enfant, sans doute, est poussé d'instinct à regarder, en quelque sorte, au dedans de la nature, comme au dedans de ses jouets et de tout ce qu'il peut atteindre; mais cette secrète et précieuse tendance demande qu'on la dégage et la favorise : négligée ou découragée, elle a vite fait, et c'est grand malheur, de s'étioler et de disparaître. Il nous incombe, comme devoir urgent, de la secourir en toute circonstance. Réjouissons-nous chaque fois que nous voyons l'enfant s'intéresser à la nature, s'étonner devant elle et l'interroger; plaçons-le, s'il le faut, par intervention directe, sur cette voie pleine de belles perspectives; et, de quelque manière qu'il s'y trouve engagé, aidons-le à s'y plaire et à y progresser, à y prendre joyeusement conscience de ses découvertes, à y vérifier ses pressentiments, à y trouver le mot, Dieu, de l'énigme monde.

*
* *

Ne nous abusons cependant pas sur les impressions qu'il peut recevoir de la nature. C'est surtout dans la mesure où il agit sur elle, qu'elle agira sur lui; les soins qu'il donne à des plantes ou à des animaux, voilà qui l'élève et l'instruit, voilà qui le forme à l'attention, à la patience, au détachement de soi. Mais la contemplation des beaux paysages n'est guère faite pour lui. Il n'en perçoit pas, comme nous, les effets d'ensemble; et les détails mêmes, auxquels il s'arrête, sont nécessairement, ne fût-ce

qu'à cause de sa petite taille, plus limités comme nombre et comme étendue. C'est un fait, par exemple, que les grands horizons ne lui disent rien, soit parce qu'en effet sa vue porte moins loin que la nôtre, soit parce qu'il ne peut considérer beaucoup de choses à la fois. La mer l'intéresse moins par sa force et par son ampleur, ignorées de lui, que par le sable ou les galets qu'elle lui offre pour jouer, tout au plus par le bruit qu'elle fait, ou par le troupeau de « moutons » que forme l'écume de ses vagues. Une éducatrice me citait deux enfants de quatre et de cinq ans et demi, qui, ayant vu, au début de l'été dernier, un barrage du Cher sur la route de Bléré à Chenonceaux, en avaient beaucoup admiré la petite cascade; conduits, quelques semaines plus tard, à une plage, les deux mêmes enfants, qui voyaient la mer pour la première fois, déclarèrent, d'un commun accord, que c'était moins beau que la cascade du Cher. J'entendis un jour mon filleul expliquer à Pierre ce qui fait l'attrait de Dieppe, où se trouve la villa de son père; il parla surtout des bateaux, non des bateaux en marche sur les vagues, mais au calme dans le port, « où on les arrange pour ne pas qu'ils se cognent ».

Dans la mesure où ils la saisissent, la grandeur des paysages effraie plutôt les enfants, et, comme au poète trop classique, plus leur agrée le ruisseau des prairies que le torrent des montagnes. Ils aiment à se sentir partout chez eux, et ce qui les entoure ne les intéresse qu'autant qu'ils peuvent en disposer à

L'enfant, sans doute, est poussé d'instinct à regarder, en quelque sorte, au dedans de la nature, comme au dedans de ses jouets et de tout ce qu'il peut atteindre; mais cette secrète et précieuse tendance demande qu'on la dégage et la favorise : négligée ou découragée, elle a vite fait, et c'est grand malheur, de s'étioler et de disparaître. Il nous incombe, comme devoir urgent, de la secourir en toute circonstance. Réjouissons-nous chaque fois que nous voyons l'enfant s'intéresser à la nature, s'étonner devant elle et l'interroger; plaçons-le, s'il le faut, par intervention directe, sur cette voie pleine de belles perspectives; et, de quelque manière qu'il s'y trouve engagé, aidons-le à s'y plaire et à y progresser, à y prendre joyeusement conscience de ses découvertes, à y vérifier ses pressentiments, à y trouver le mot, Dieu, de l'énigme monde.

*
* *

Ne nous abusons cependant pas sur les impressions qu'il peut recevoir de la nature. C'est surtout dans la mesure où il agit sur elle, qu'elle agira sur lui; les soins qu'il donne à des plantes ou à des animaux, voilà qui l'élève et l'instruit, voilà qui le forme à l'attention, à la patience, au détachement de soi. Mais la contemplation des beaux paysages n'est guère faite pour lui. Il n'en perçoit pas, comme nous, les effets d'ensemble; et les détails mêmes, auxquels il s'arrête, sont nécessairement, ne fût-ce

qu'à cause de sa petite taille, plus limités comme nombre et comme étendue. C'est un fait, par exemple, que les grands horizons ne lui disent rien, soit parce qu'en effet sa vue porte moins loin que la nôtre, soit parce qu'il ne peut considérer beaucoup de choses à la fois. La mer l'intéresse moins par sa force et par son ampleur, ignorées de lui, que par le sable ou les galets qu'elle lui offre pour jouer, tout au plus par le bruit qu'elle fait, ou par le troupeau de « moutons » que forme l'écume de ses vagues. Une éducatrice me citait deux enfants de quatre et de cinq ans et demi, qui, ayant vu, au début de l'été dernier, un barrage du Cher sur la route de Bléré à Chenonceaux, en avaient beaucoup admiré la petite cascade; conduits, quelques semaines plus tard, à une plage, les deux mêmes enfants, qui voyaient la mer pour la première fois, déclarèrent, d'un commun accord, que c'était moins beau que la cascade du Cher. J'entendis un jour mon filleul expliquer à Pierre ce qui fait l'attrait de Dieppe, où se trouve la villa de son père; il parla surtout des bateaux, non des bateaux en marche sur les vagues, mais au calme dans le port, « où on les arrange pour ne pas qu'ils se cognent ».

Dans la mesure où ils la saisissent, la grandeur des paysages effraie plutôt les enfants, et, comme au poète trop classique, plus leur agrée le ruisseau des prairies que le torrent des montagnes. Ils aiment à se sentir partout chez eux, et ce qui les entoure ne les intéresse qu'autant qu'ils peuvent en disposer à

L'enfant, sans doute, est poussé d'instinct à regarder, en quelque sorte, au dedans de la nature, comme au dedans de ses jouets et de tout ce qu'il peut atteindre; mais cette secrète et précieuse tendance demande qu'on la dégage et la favorise : négligée ou découragée, elle a vite fait, et c'est grand malheur, de s'étioler et de disparaître. Il nous incombe, comme devoir urgent, de la secourir en toute circonstance. Réjouissons-nous chaque fois que nous voyons l'enfant s'intéresser à la nature, s'étonner devant elle et l'interroger; plaçons-le, s'il le faut, par intervention directe, sur cette voie pleine de belles perspectives; et, de quelque manière qu'il s'y trouve engagé, aidons-le à s'y plaire et à y progresser, à y prendre joyeusement conscience de ses découvertes, à y vérifier ses pressentiments, à y trouver le mot, Dieu, de l'énigme monde.

*
* *

Ne nous abusons cependant pas sur les impressions qu'il peut recevoir de la nature. C'est surtout dans la mesure où il agit sur elle, qu'elle agira sur lui; les soins qu'il donne à des plantes ou à des animaux, voilà qui l'élève et l'instruit, voilà qui le forme à l'attention, à la patience, au détachement de soi. Mais la contemplation des beaux paysages n'est guère faite pour lui. Il n'en perçoit pas, comme nous, les effets d'ensemble; et les détails mêmes, auxquels il s'arrête, sont nécessairement, ne fût-ce

qu'à cause de sa petite taille, plus limités comme nombre et comme étendue. C'est un fait, par exemple, que les grands horizons ne lui disent rien, soit parce qu'en effet sa vue porte moins loin que la nôtre, soit parce qu'il ne peut considérer beaucoup de choses à la fois. La mer l'intéresse moins par sa force et par son ampleur, ignorées de lui, que par le sable ou les galets qu'elle lui offre pour jouer, tout au plus par le bruit qu'elle fait, ou par le troupeau de « moutons » que forme l'écume de ses vagues. Une éducatrice me citait deux enfants de quatre et de cinq ans et demi, qui, ayant vu, au début de l'été dernier, un barrage du Cher sur la route de Bléré à Chenonceaux, en avaient beaucoup admiré la petite cascade; conduits, quelques semaines plus tard, à une plage, les deux mêmes enfants, qui voyaient la mer pour la première fois, déclarèrent, d'un commun accord, que c'était moins beau que la cascade du Cher. J'entendis un jour mon filleul expliquer à Pierre ce qui fait l'attrait de Dieppe, où se trouve la villa de son père; il parla surtout des bateaux, non des bateaux en marche sur les vagues, mais au calme dans le port, « où on les arrange pour ne pas qu'ils se cognent ».

Dans la mesure où ils la saisissent, la grandeur des paysages effraie plutôt les enfants, et, comme au poète trop classique, plus leur agrée le ruisseau des prairies que le torrent des montagnes. Ils aiment à se sentir partout chez eux, et ce qui les entoure ne les intéresse qu'autant qu'ils peuvent en disposer à

leur guise, le loger aux cadres modestes de leur expérience, ou, dans l'ordre imaginatif, se l'assimiler, tantôt par sympathie, tantôt en le personnifiant. Mon filleul n'est pas insensible au charme du bois où nous sommes entrés; mais, plus que la forêt, tels arbres individuellement le captivent; et, plus que les arbres, la baguette que je lui ai coupée, la baguette qu'il épluche pour s'en faire une canne. Il a aimé notre chemin vert et ombreux, mais beaucoup moins que les fleurs et surtout les fraises dont il s'émaillait. Au grand et beau parc de Vithey, il préfère le jardin de deux mètres carrés que lui-même cultive, et aux allées profondes du Coteau, ses deux salades, son chou, ses petits pois, sa planche de radis; de même que, pour lui et ses jeunes compagnons, rien ne saurait, dans la faune entière des eaux, des airs et des bois, se comparer aux canaris de leur cage, aux poissons rouges de leur aquarium, au bon gros chien Fido qui ne leur résiste jamais. Ils n'apprécient bien que les choses à leur taille et à leur portée, et c'est la norme de leurs jugements que traduit le terme de *joli* appliqué par eux à tout ce qu'ils admirent. A Vithey, sans doute sous leur influence, « joli » exprime l'idéal en littérature, en art, même en vie morale.

*
* *

Si l'enfant diffère tellement de nous dans sa manière de percevoir et de goûter la nature, c'est

surtout parce qu'il la saisit plus directement, sans aucune des complications qu'interposent d'elle à nous la multitude de nos souvenirs, de nos précédentes sensations ou idées. Les associations de toutes sortes qu'éveille en notre esprit chaque nouvelle rencontre, font que les objets, avant de s'y fixer, prennent, en quelque sorte, la teinte des zones cérébrales qu'il leur faut traverser d'abord, et c'est une interprétation d'eux-mêmes qu'ils nous laissent plutôt qu'une image fidèle. Nous ne le constatons pas, du reste, pour le déplorer. C'est à cette puissance d'interpréter la donnée sensible, de l'amplifier, de voir et de penser bien au delà de son contenu, que nous devons à la fois de comprendre un peu le monde et d'en deviner le mystère ; c'est de là que nous viennent en même temps et la science et la poésie.

L'enfant reçoit plus naïvement que nous l'impression de l'extérieur; elle ne trouve rien ou presque rien, en lui, pour la faire dévier, la modifier ni, surtout, la nuancer de doute. Le merveilleux, auquel il croit sans ombre de difficulté, n'est pas pour lui du merveilleux. Même lorsque la représentation qu'il se fait des êtres diffère le plus de leur fond réel, elle lui paraît naturelle et simple ; il n'a aucune conscience du mystère.

Ce n'est pas à dire que tout reste banal, médiocre, terre à terre, dans son idée de la nature. Par l'observation et par nos souvenirs, nous savons qu'il applique à toutes choses les caractères de sa propre

vie et qu'elles sont, à ses yeux, comme autant d'âmes douées de conscience propre. C'est pour de bon qu'il remercie la chèvre de lui donner son lait, qu'il invective le meuble où il s'est heurté. James Sully cite un enfant qui déplaçait les pierres du chemin familier, pour qu'elles eussent l'agrément de voir du nouveau, et qui disait avec conviction, en regardant tout autour de l'endroit qu'il venait de leur choisir : « Elles en auront pour des années. » A Vithey, quelques mois avant notre séjour, un petit Polonais de six ans, caractère à la vérité on ne peut plus sensible et original, demanda qu'on changeât son lit de place à cause d'une étoile qui, par la fenêtre, le « regardait fixement ».

Principalement à ce qui se meut ou qui fait du bruit les enfants attribuent une vie comme la leur, et ce n'est point métaphore, pour eux, que la voix du vent dans les grands arbres, la méchanceté du feu qui brûle les doigts, la bonté de la pluie qui arrose les jardins. Il y aurait peu à faire pour les amener, comme les peuples primitifs, qu'ils rappellent par tant de ressemblances, à se constituer un culte animiste, à personnifier les phénomènes et les forces physiques, à invoquer les sources, à adorer le soleil.

Ajoutons qu'aussi bien, par une frappante réciprocité, ils s'identifient volontiers eux-mêmes avec les êtres inférieurs et qu'il ne leur en coûte point, dans leurs jeux, de devenir sérieusement une fleur, une voiture, un cheval. Maintes fois j'ai entendu, au

temps des récréations, le cocher rappeler au cheval qu'il ne devait point parler : or jamais l'enfant qui tenait ce dernier rôle n'essayait de contester un principe si juste; il rappelait seulement, au bout de quelques minutes, que c'était à son tour de passer dans l'espèce humaine.

*
* *

Cette manière de se rapprocher de la nature et de se fondre en elle n'est, évidemment, pas celle qui faisait dire à Amiel qu'un paysage est un état d'âme; à Chateaubriand, « qu'il se sentait vivre comme une partie du grand tout et végéter avec les arbres et les fleurs [1] »; à Lamartine, dans *Jocelyn* :

> J'allais d'un arbre à l'autre et je les embrassais,
> Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais.

Ce n'est point là le « monde fraternel » de Victor Hugo, ni « cette fusion, » qu'éprouve Maurice de Guérin, « des impressions calmes de la nature avec les rêveries orageuses du cœur ». Mais, pour être d'un ordre moins complexe, la conception enfantine du monde vaut peut-être la nôtre en fait de poésie, et il arrive que de grands artistes gagnent à s'en inspirer : témoin Gœthe, dans *Le roi des Aulnes*.

Quel tableau n'aurait pas pu faire un peintre ou un poète assez délicat pour deviner et pour traduire ce qui se passe dans l'âme des petits, s'il avait assisté,

1. *Voyage en Amérique.*

comme la famille de Félix et moi, au spectacle étonnant que nous donnait naguère sa sœurette de deux ans et demi! C'était, de nouveau, le lundi de la Pentecôte, un an après notre promenade au bois de Vithey. Le ciel n'était pas moins bleu ni le soleil moins brillant; et, si pour cadre nous n'avions plus que mon jardin de banlieue, du moins c'était le même printemps qui l'ornait de vrais arbres, de vraies fleurs et de vraies herbes. A des poumons de Parisiens, l'air qu'on y respirait et qu'avait purifié le voisinage des bois, semblait venir des cimes alpestres ou de l'Océan lui-même. Jetée soudain dans cette nature, au sortir de la trop grande ville et du wagon encombré, la chère petite semble réellement prise d'une sorte d'ivresse. Elle laisse la main de sa mère; elle touche, comme pour les saluer, les arbustes et les plantes; elle ouvre la bouche sans pouvoir, au premier moment, émettre aucun son; elle bat des mains, elle tend les bras, elle se met à courir, jusqu'au bout de l'allée principale, d'un pas plus rapide qu'assuré, inclinant à gauche, versant presque à droite. Je ne sais combien de fois, elle revient de notre côté, sans nous accorder, du reste, la moindre attention; combien de fois, elle repart, soutenue du même enthousiasme, comme une petite Bacchante en délire sacré. Ce n'est que peu à peu, et sous l'effet évident de la fatigue, que se calment les premiers transports; mais cette allure moins agitée ne marque pas la fin de ses émotions, et c'en doit être de bien belles

que traduit ensuite et pour un long temps, le gazouillis inextinguible où elle s'abandonne soit avec elle-même soit avec les oiseaux.

Quelque joie qu'elle ressente, petite sœur, pour le moment, n'en pense pas très long, et il en sera sans doute de même quelques années encore. Mais à mesure qu'elle grandira, ses sensations donneront naissance à des phénomènes plus subtils, et quand s'offriront à elle de pareilles circonstances, ou des paysages aisément plus beaux, ce qu'on verra s'épanouir en elle, ce sera le sentiment proprement dit, le sentiment de la nature, moins bruyant, moins précis, plus puissant, plus profond. Des souvenirs personnels me le donnent à penser.

*
* *

Intimement j'ai connu un petit Morvandiau qui jusqu'à neuf ans eut le bonheur d'être abandonné aux soins de la mère nature; tout au plus dans les derniers temps, commença-t-il d'aller quelquefois à l'école, très lointaine, d'un village plus grand que son hameau. Par mauvais temps, sous le regard indulgent de sa grand'mère, il jouait à la maison, ou devant la porte, ou dans la basse-cour, avec le chat, le chien, les poulets, plus rarement les petits voisins. Par beau temps, il gardait, fier de sa mission, les bêtes de son « vieux poupa » : à six ans, les canards et les oies, tout auprès du logis; à sept ans, deux grands bœufs dans le pré, qui se fussent bien gardés

tout seuls; enfin, depuis sa huitième année, un troupeau de moutons, qu'il menait en champs pour de bon à une distance vraiment sérieuse, assez grande, en tout cas, pour qu'il y partît le matin avec ses petites provisions et n'en revînt qu'au soleil couchant.

Ces longues journées de solitude avec son chien et ses brebis lui ont laissé un souvenir exquis, le meilleur de toute son enfance. Jamais il n'y connut un moment d'ennui, et ses heures s'écoulaient trop vite, à expliquer au chien Capitaine les limites où maintenir la troupe, à gambader avec les agneaux, à s'installer un siège de fougères dans la haie, contre le soleil ou le vent, à allumer du feu dans le chêne creusé par la foudre et à y cuire sous la cendre ses pommes de terre ou ses châtaignes, à se tailler au couteau un moulin de bois et à construire dans le petit ruisseau, pour faire tourner la roue en X, un savant barrage de mottes étayées de grosses pierres.

Deux impressions surtout lui sont demeurées ineffaçables : la mélancolie, d'abord, du grand vent d'automne engouffré dans le chemin creux, « musique de Dieu », comme a dit, de la tempête en mer, Villiers de l'Isle-Adam; ensuite, et principalement, l'intérêt passionné des questions que lui suggérait le cercle étroit de montagnes qui enserrait son horizon et d'où jamais encore il n'était sorti. Qu'existait-il ailleurs, et quelle était l'étendue de la terre? Comment s'imaginer le chef-lieu de canton, l'autre ville très lointaine où vivaient son père et sa mère, où l'on

disait parfois qu'il irait lui-même? Le monde devait être bien grand et, d'après les livres d'images où il commençait à lire, quelque chose de bien compliqué! Ensemble l'attirait et lui faisait peur l'au-delà qu'il se figurait, — si toutefois elles ne constituaient pas la frontière des choses, — derrière la montagne de Genièvre, derrière la cime plus haute encore du Beuvray, derrière l'immense forêt de la Gravelle qui noircissait une moitié de l'horizon. Le petit Morvandiau restait là des heures et des heures, à regarder, à rêver, à se demander vaguement où l'avenir le mènerait et quelles surprises pour lui il tenait en réserve. La vie comme inattendu, les voyages, comme beauté, allaient, et de beaucoup, dépasser ses pressentiments: de la Norvège au Sahara et de Venise au Pacifique, des grands efforts aux grandes impuissances et de l'enthousiasme le plus enivrant jusqu'aux pires douleurs, il connaîtrait beaucoup d'émotions et beaucoup de pays; mais jamais aucun événement ni aucun spectacle ne devait remplir son âme d'une impression plus pénétrante, plus active, plus durable, que ces longues intimités de son enfance avec la nature.

Que si j'ose ici publier cette confidence, on me le pardonnera, car tout, à Vithey, renouvelle en moi de pareils souvenirs : et ces petits du village, qui sont ce que j'étais, un peu plus cultivés seulement; et ces champs, ces prés, ces forêts, qui, d'avril à septembre, en leur vie changeante, ramènent, chacune à son tour, toutes les sensations de mon premier âge. C'est au point que j'y trouve un secours pour

me rapprocher de ceux que j'étudie, et il me semble, à revivre ainsi les années d'enfance, que j'en deviens plus apte à comprendre nos enfants. Félix peut-être n'y contredirait pas, avec qui, en rentrant du bois, j'ai une conversation tellement animée sur le plaisir que nous a donné cette jolie promenade; sur ce que nous avons vu, ce que nous avons fait, ce que nous ferons encore; sur les imprévus de notre retour, sur les difficultés que nous opposent, mais en vain, les fourrés, les ronces, les ruisseaux, très hardis que nous sommes, et un peu téméraires, de laisser de parti pris les chemins battus. Nous arrivons tout juste pour midi. Nous avons chaud, nous avons faim, nous avons soif; mais nous sommes bien contents, et nous recommencerons.

CHAPITRE II

L'OISEAU BLEU

Nouvelle promenade. — Une salle d'études sous les sapins. — « C'est joli, parrain, ce que vous lisez? » — *L'Oiseau Bleu* de Mæterlinck raconté à Félix. — Le Tableau de la Forêt. — Au pays du « Silence des choses ». — *L'Oiseau Bleu* enchante et gouverne la maison entière. — On devine quel il est et où peut-être il demeure.

Nous recommençons, en effet, dès le lendemain matin. Je n'ai pas le courage de résister aux instances de Félix et je me borne à lui faire admettre que, la prochaine fois, ce sera le tour de Jean. Pour éviter les contestations, nous avertissons discrètement une des directrices et nous prenons en hâte, sans dire adieu aux camarades, l'allée qui mène au Coteau. Cet air d'escapade augmente encore la joie de Félix : « On fera comme hier? On lira? On cueillera un bouquet? » J'ai à peine le temps de placer quelques : « Oui, bien sûr! » interrompus de « Ça va être amusant! » pleins de conviction.

Ce qui est amusant d'abord, c'est d'escalader la barrière au lieu d'ouvrir le cadenas. Je hisse le filleul et, tout en haut, debout sur une traverse, les mains autour du pilier, il attend que je sois passé.

Une fois de l'autre côté, je le reçois triomphant dans mes bras : « Tu vois, j'avais pourtant la clef », dis-je, la tirant de ma poche. — Nous deux, me répond-il avec décision et confiance, nous deux, parrain, on n'a pas besoin de clef. »

Nous voilà au cher plateau, sur l'ancienne route de Mesaignes, plus herbue qu'empierrée. Après l'avoir suivie près d'une demi-heure, sous une brise délicieuse, entre deux tremblantes murailles d'épis encore verts, nous obliquons à droite, pour atteindre bientôt un joli bois de sapins. Une sapinière, l'été, sous le soleil qui fond la résine et coupe de rayons l'ombre fraîche, est-il rien de plus reposant pour le corps et pour l'âme? Nous nous asseyons sur des aiguilles sèches, près d'une touffe de myrtils ; et alors se renouvellent, dans le même ordre, les occupations de la veille : lecture, écriture, travail libre au couteau. Les enfants aiment recommencer tout ce qui leur a plu.

J'ai dû paraître à Félix, tandis qu'il faisait sa page et taillait sa canne, plus content de mon livre aujourd'hui qu'hier. A peine, son œuvre terminée, a-t-il, sans rien dire, attiré de force mon attention par la fixité patiente de son regard, qu'heureux de pouvoir parler, il demande tout de suite : « C'est joli, parrain, ce que vous lisez? » Franchement, si c'eût été encore *L'Éducation de l'Homme*, qu'aurais-je répondu? « Joli » n'est pas la caractéristique de l'ouvrage du bon Frœbel, surtout dans la traduction. Mais c'était quelque chose d'assez différent : *L'Oiseau*

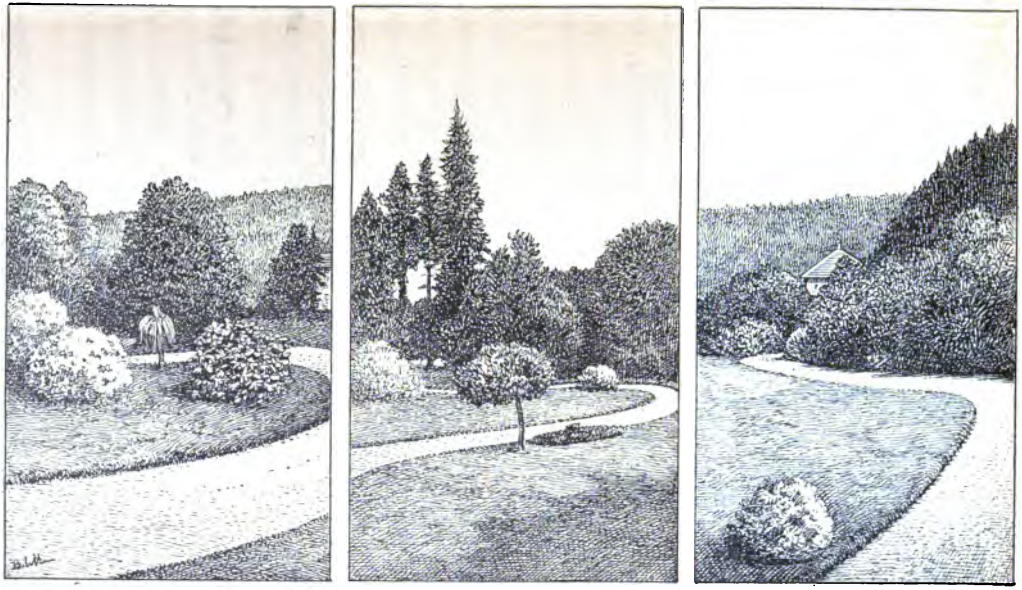


FIG. 2. — LES ALLÉES DU PARC CONDUISANT AU COTEAU.

bleu de Mæterlinck. Je parle à Félix de cette belle féerie; et, voyant que l'histoire lui plaît, je la lui raconte au long. Il la goûte autant que moi, et je sens que cela va entre nous créer un lien nouveau, un souvenir de plus.

Évidemment il ne s'intéresse pas toujours aux épisodes ni aux réflexions que j'ai le plus remarqués. Au premier acte, par exemple, c'est pour lui que la Fée proclame révoltante l'habitude de sortir par la porte alors que l'on a des fenêtres; c'est pour moi qu'elle dit que toutes les pierres sont pareilles, toutes les pierres, précieuses, mais que l'homme n'en voit que quelques-unes. Au second acte, si je m'arrête au fait que la Lumière refuse par convenance d'accompagner Tyltil et Mytil au pays du Souvenir, où on ne l'a, du reste, pas invitée, ce qui frappe surtout mon filleul, c'est qu'avant le départ pour ce grand voyage, le Pain ouvre sa robe turque et coupe à même son gros ventre deux tartines qu'il donne aux enfants; c'est aussi que le Sucre bonasse leur présente en autant de sucres d'orge les cinq doigts cassés de sa main :

« Mytil, suçant un des doigts. — Est-ce que ça te fait bien mal, quand tu les casses ainsi ?...

« Le Sucre. — Pas du tout.... Au contraire, c'est très avantageux, ils repoussent tout de suite, et, de cette façon, j'ai toujours les doigts propres et neufs... »

Mais il est nombre de passages qui nous séduisent l'un et l'autre, quoique pour des motifs et à des

degrés divers. Nous aimons tous deux ce que les grands-parents disent de la joie que leur apporte, aux jours de la Toussaint, la fidélité de nos souvenirs et de nos prières. Il se rencontre, au palais de la Nuit, des Spectres, comme les Ténèbres, la Guerre, qui nous causent une horreur égale, et de « jolies madames », suivant le langage de Mytil, qui nous causent un même ravissement : les Parfums de la Nuit, le Chant des Rossignols, la Rosée, les Étoiles. Avec les petits héros du poème nous nous affligeons quand meurent, au plein jour, les Oiseaux bleus rapportés des régions du Rêve; et le Chien, si bon d'ordinaire, nous paraît très vilain de vouloir les manger.

Le Tableau de la Forêt nous passionne ensemble, et d'autant plus vivement qu'à l'instant même où je le résume, nous commençons de descendre, en route vers le retour, la longue pente boisée qui, au-dessus des prés, sépare Mesaignes de Vithey. Autour de nous se laissent, en quelque sorte, vérifier les âmes des différents arbres, si heureusement décrites en une page maîtresse : l'âme du Hêtre, élégante et agile; celle de l'Orme, ventrue et poussive; celle du Bouleau, blanche, réservée, inquiète; du Saule, rabougrie, échevelée, plaintive; du Sapin, longue et taciturne. Nous rencontrons, après un moment de recherches, nous rencontrons en personne le Chêne « fabuleusement vieux, couronné de gui, et vêtu d'une longue robe verte brodée de mousse et de lichen ». Lorsque, dans ce même tableau, toutes les Forces naturelles, toutes les créatures, moins la

Lumière et le Chien, se conjurent contre l'Homme ennemi et maître, nous applaudissons ensemble de bon cœur Tyltil qui, à lui seul, en tirant son couteau, intimide, fait reculer les arbres et les bêtes; et nous tombons d'accord, que pour marcher avec quelque chance à la conquête de l'Oiseau Bleu, il faut avant tout s'armer de mâle courage. Je passe, faute de temps, le poétique tableau du Cimetière, où Tyltil découvre « qu'il n'y a pas de morts »; et je remets à plus tard les Jardins des Bonheurs ainsi que le Royaume de l'Avenir, deux scènes qui intéresseront très vivement Félix. Mais je lui résume dès maintenant la fin, qu'il veut à tout prix connaître, et sur laquelle aussi nos impressions concordent. Lorsque Mytil et Tyltil se réveillent ou lorsqu'ils rentrent, — on ne sait pas bien, — dans la chaumière paternelle, nous nous réjouissons qu'ils y trouvent chaque chose embellie, embellie parce que mieux comprise; et l'étonnement de la bonne mère nous amuse, devant ce qu'ils lui racontent. Notre dernier sentiment, bien pareil aussi chez tous deux, c'est que nous demeurons fort attendris de voir la petite voisine guérie par le don que lui font de l'Oiseau les deux gentils pèlerins de l'Idéal.

Midi approche, midi va sonner. La main dans la main, car ça glisse un peu, nous hâtons, sans parler, notre descente par les sentiers couverts et rapides.

J'aime notre course muette, au milieu du jour, sous les arbres, après ces poétiques évocations de

l'Oiseau Bleu. N'est-ce point lui, sur notre passage, qui, du bout de ses ailes, agite par endroits les branches et les feuilles toutes neuves où miroitent, scindant l'ombre, les rayons de soleil? Tant de mystère et de recueillement me ramène en l'esprit les touchants adieux de la Lumière à Tyltil et à Mytil. Félix y a surtout vu les regrets des deux petits qui ne voulaient point la laisser partir; moi, j'ai retenu l'adresse qu'elle leur a donnée et que sans doute connaissent tous ses vrais amis : « Où iras-tu toute seule? — Pas bien loin mes enfants; là-bas, dans le pays du Silence des choses.... » Et je me propose de relire, au *Trésor des Humbles*, comme en effet, je n'y manquerai pas, quelques heures plus tard, cette citation de Carlyle : « Les abeilles ne travaillent que dans l'obscurité, la pensée ne travaille

FIG. 3. — TYLTIL ET MYTIL.
Les deux petits pèlerins de l'Oiseau Bleu.
(D'après une gravure de *Comœdia illustré*.)

que dans le silence, et la vertu dans le secret » ; puis, ces pensées de Mæterlinck lui-même :

« Dès que nous avons vraiment quelque chose à nous dire, nous sommes obligés de nous taire... S'il vous est donné de descendre un instant en votre âme jusqu'aux profondeurs habitées par les anges, ce qu'avant tout vous vous rappellerez d'un être aimé profondément, ce n'est pas les paroles qu'il a dites ou les gestes qu'il a faits, mais les silences que vous avez vécus ensemble... Les baisers du silence malheureux — car c'est surtout dans le malheur que le silence nous embrasse — ne peuvent plus s'oublier et c'est pourquoi ceux qui les ont connus plus souvent que les autres valent mieux que les autres. Ils savent seuls, peut-être, sur quelles eaux muettes et profondes repose la mince écorce de la vie quotidienne, ils sont allés plus près de Dieu, et les pas qu'ils ont faits du côté des lumières, sont des pas qui ne se perdent plus... Il y a, dans ce que taisent les lèvres de l'amitié et de l'amour profonds et véritables, des milliers et des milliers de choses que d'autres lèvres ne pourront jamais taire[1]... »

*
* *

L'Oiseau Bleu ne fit pas que de rendre plus poétique une de nos promenades matinales au bois. Les circonstances permirent qu'il irradiât de son

1. Mæterlinck, *Le Trésor des Humbles :* le silence.

idéal, durant toute une série de jours, la vie de la maison.

Comme nous parlions de lui à table pour expliquer notre retard et comme son histoire captivait les jeunes imaginations, quelqu'un énonça l'idée, chaudement accueillie par tous, de lire à haute voix, durant ces jours de vacances, la jolie féerie. Pierre, Félix et Jean touchaient encore un âge où l'on ne s'intéresse qu'aux histoires racontées; mais, sans parler de Loulou, personne grave et intelligente, il venait d'arriver d'Alsace à M^lle^ B., pour quelques semaines, un neveu et deux nièces d'entre sept et onze ans dont les âmes, en même temps naïves et très éveillées, semblaient prêtes à souhait pour une telle lecture. Ces quatre auditeurs, pensions-nous, entraîneraient les plus jeunes; et ceux-ci, en tout cas, resteraient libres d'écouter ou de jouer à autre chose.

L'expérience réussit au delà de notre attente. Les quatre aînés témoignèrent, sans relâche, d'un ravissement qui eût fait la joie du grand écrivain et qui prouvait, mieux que n'importe quel succès de scène, la valeur profonde de son œuvre. Pierre, Jean et Félix, il faut bien l'avouer, se montraient quelquefois distraits; mais, grâce au ton naturel qu'on garda pendant la lecture et aux interruptions, aux explications, dont on eut soin de l'émailler, leur attention se pouvait ramener sans peine et ils s'intéressaient comme les grands aux merveilleuses aventures de Tyltil et de Mytil. Je me demande

même, en face de ces souvenirs, si la poétique fiction de Mæterlinck ne produit pas, à être lue, un effet encore meilleur qu'au théâtre. L'esprit ne s'arrête pas, comme devant la scène, aux décors, aux richesses, aux mouvements extérieurs, et le spectacle, déroulé tout entier dans l'âme, y agit plus profondément.

Ainsi, du moins, parut-il en être chez nous. Durant plus de huit jours, l'Oiseau Bleu devint le centre de toutes les pensées et de toutes les conversations. Nous eûmes des repas, à plusieurs reprises, où il ne fut question que de lui seul. Où vit l'Oiseau Bleu? Qu'est-ce que l'Oiseau Bleu? Comment saisir l'Oiseau Bleu? Nous n'avions plus d'autres préoccupations.

Et nos efforts ne demeurèrent pas sans succès. Après maintes recherches, s'il n'arriva point tout à fait qu'on s'emparât de lui, nous eûmes au moins la satisfaction d'apprendre quel il était. J'entends encore le murmure joyeux des petites lèvres qui, au bout de quelques jours, vinrent m'annoncer à l'oreille le grand secret. La phrase se sentait bien un peu du voisinage de la frontière, mais le ton en était, à bon droit, celui de la vérité assurée d'elle-même : « Monsieur, l'Oiseau Bleu, je sais, c'est quelque chose avec la Sagesse ». L'explication se répandit comme flambe une traînée de poudre, si bien que chacun crut, de bonne foi, l'avoir découverte, et que je n'ose plus l'attribuer à personne, crainte de peiner le reste de notre petit monde.

L'identification de l'Oiseau céleste entraîna de grandes conséquences.

Il fut d'abord admis que de le posséder, « c'est beaucoup mieux, n'est-ce pas, que de gagner un million d'argent ». Et comme nous demandions pourquoi : « Parce que, fut-il répondu, l'Oiseau Bleu, c'est la Sagesse; et la Sagesse rend plus heureux que tous les trésors, il n'y a pas de comparaison ». Et encore l'on faisait ce rapprochement très juste, que « l'argent, on peut le voler, tandis que la Sagesse, elle ne se perd que si nous le voulons bien ».

Mais l'Oiseau Bleu ne planait pas toujours dans cet empyrée de la morale théorique; il frôlait de son vol jusqu'aux humbles détails de notre vie commune.

On se racontait qu'il avait touché un soir la chevelure bouclée de Jean, qui, tombé plusieurs fois, s'était abstenu des cris et des pleurs coutumiers; qu'il s'était posé une minute sur l'épaule de Loulou, pendant qu'elle demandait à une voisine des nouvelles de son fils malade; qu'ayant vu, par contre, Pierre et Félix échanger des coups de pied, il avait pris peur et s'était envolé très loin. Par honte des Gros-Bonheurs, dont le Tableau avait frappé vivement toutes les imaginations, nous ne redemandions plus jamais de dessert. Nous ne rêvions plus que de Petits-Bonheurs et de Grandes-Joies, même qu'un jour où l'Oiseau Bleu avait pu rester tout le temps dans notre voisinage, si gentiment nous nous étions conduits, on retarda d'une grande heure le moment

de dormir, pour nous octroyer le Bonheur-des-couchers-de-soleil, « qui est plus beau que tous les rois du monde », et un peu de temps après, ce qui était plus précieux encore, le Bonheur-de-voir-se lever-les-étoiles, durant lequel il me parut bien que j'entrevoyais, très loin, très haut, les séjours préférés de l'Oiseau céleste.

CHAPITRE III

L'IMAGINATION

Après l'Oiseau Bleu, la fiction des chaînes. — Entre le réel et l'imaginaire l'enfant distingue mal. — Supposition vaut fait. Amusements qui le prouvent. — Les imaginations de notre ami Jean. Son voyage au ciel. — Sensation et image. — Personnages irréels. — L'inconscient et le conscient; vastes domaines de la fantaisie. — Analogies superficielles. — Conséquences pratiques : mensonge et sincérité; éducation de l'exactitude.

Ce qu'il y avait peut-être de plus étonnant, c'est que d'apercevoir l'Oiseau Bleu dans ces hautes régions de l'idéal, n'empêchait en rien nos enfants de se le figurer aussi dans le monde matériel. En même temps que la Sagesse, il était, si j'ose dire, une bête à plumes véritables, et l'on ne doutait pas plus de son bec ou de ses ailes que de ses vertus. On parlait de l'attraper comme de suivre ses inspirations, et de l'attacher avec des rubans ou de le mettre en cage comme de se montrer, suivant le cas, aimable, tranquille ou laborieux, pour le garder au fond de son cœur.

C'est qu'entre le réel et l'imaginaire, la frontière pour l'enfant reste si indécise qu'on se demande parfois si seulement elle existe. Et de là procède, peut-

être, l'intérêt des fables et des apologues, quelquefois aussi, nous en fûmes bientôt les témoins, leur efficacité pour l'éducation morale.

L'Oiseau Bleu n'avait pas cessé de charmer nos enfants et de les soutenir dans la voie du bien, qu'une autre fiction venait, à peine moins heureusement, tenir auprès d'eux le même rôle. Le succès en dura, également, plusieurs jours de suite. Elle se réduisait pourtant à comparer nos défauts à autant de chaînes qu'il faut essayer de briser; mais les idées les plus simples sont celles que l'enfant s'assimile le mieux. Celle-ci, d'abord exposée en classe par la Jardinière, reparut maintes fois et aux moments les moins prévus, à table, en récréation, comme tenant toute la place dans la vie de notre jeune famille. Chacun cherchait les défauts des autres, — soyons juste, les siens même, — pour avoir l'occasion de découvrir une chaîne de plus et d'en appeler la prochaine rupture. Quel bonheur chez ceux qui pouvaient, après une victoire morale, annoncer qu'ils venaient de briser telle chaîne ou telle autre, de résister, depuis tant d'heures, à la paresse, à la gourmandise, à l'habitude de geindre ou de battre les voisins! Et les camarades d'applaudir, en rappelant, au besoin, combien cet heureux changement était nécessaire; et tout le monde de mettre en commun, d'exposer en public, avec une belle et rare simplicité, défauts gros et menus, louables tentatives de s'en corriger, batailles contre soi-même et triomphes chèrement obtenus. On se serait cru aux meetings

anglais de l'Armée du Salut : « Jusqu'ici, mes frères, j'étais un ivrogne comme vous; comme vous je battais ma femme, et ruinais ma santé. Depuis, la grâce de Christ m'a touché... Remerciez-le avec moi et suivez mon exemple ». Au souvenir de tels discours, souvent entendus à Édimbourg et à Londres, se sont associées tout naturellement, dans un coin de ma mémoire, ces paroles d'un de nos petits amis, le seul peut-être qui fût porté à la gourmandise : « Je vais briser une chaîne. Il y a une botte de bonbons que j'attends. Je voulais en donner seulement à ceux que j'aime le mieux. J'en donnerai à tout le monde... Ma sœur fera bien aussi de briser sa chaîne et de n'être plus taquine. »

*
* *

Qu'on ne s'étonne pas trop de la puissance de pareils symboles. Lorsqu'une idée possède l'esprit des enfants, elle y règne en maîtresse absolue, n'ayant pas à tenir compte, comme chez nous, d'une foule d'autres idées antérieurement acquises. Et peu importe qu'elle vienne de l'imagination ou de l'expérience. Une supposition, pour eux, vaut un fait réel et sert tout aussi bien de fondement solide à l'activité.

Un jour Félix et Jean font un petit complot qui a l'air de les enchanter; tandis que le second en prépare la mise en œuvre, le premier vient dire à M^lle^ C., l'une des directrices : « Nous allons bien

nous amuser. On va faire de petits paquets de sable; on vous dira que c'est des cerises; vous nous les achèterez, et vous serez bien attrapée ». Ainsi fut fait immédiatement. La directrice se prêta de bon cœur à « l'attrape »; et aucun des deux enfants ne soupçonna que l'avertissement donné pût nuire tant soit peu à leur combinaison.

Nous promenant tous ensemble l'après-midi de la Pentecôte, vers quatre heures, dans le bois de sapins que j'ai déjà cité, nous y faisons halte, vu l'extrême chaleur, et nous nous empressons de jeter à terre pèlerines, manteaux et chapeaux. Un seul tas les réunit tous, pour que rien ne s'égare. Jean a l'idée de se cacher là-dessous, en demandant qu'on le cherche. Loulou, condescendante, fait semblant de le chercher en effet, et au bout de quelques minutes, elle le trouve : « Encore! » s'écrie Jean, que le jeu amuse; et il se recache au même endroit, sous les mêmes vêtements. Comme tout à l'heure, Loulou cherche et trouve. Jean recommencerait volontiers une troisième fois; mais Félix réclame : « C'est à mon tour. » Mêmes procédés et même succès. Loulou en a assez et propose un vrai cache-cache. Les deux petits préféreraient continuer leur système indéfiniment. Je dois intervenir et leur affirmer que l'autre est plus sérieux, plus digne de leur âge. Ils cèdent, et vont se cacher, ainsi que Pierre et Albert : « Coucou! » s'écrient-ils, et, comme un bois de sapins n'est pas très fourni de buissons, Loulou les voit dès qu'elle lève la tête. Déception. Je propose alors que

« celui qui s'y colle » compte lentement jusqu'à cinquante, pour donner aux autres le temps de disparaître sans rien dire. Mais il paraît que c'est trop savant. Nous trouvons quelque chose de plus simple : le chercheur se cache honnêtement la tête sur mes genoux, et il ne la relève que lorsque je dis : « Ça y est ». Nous tenons, cette fois, la bonne méthode, et le jeu va tout seul. Je n'ai plus à y noter que ce mot de Jean. Il a été pris et « s'y colle » à son tour, tout à fait content. Je lui dis bientôt que les voilà cachés; il relève la tête, regarde partout et s'écrie, étonné : « Ze ne sais pas où ils sont! »

A quelques naïvetés que donne naissance la très vive imagination de l'ami Jean, gardons-nous bien de la prendre pour manque d'intelligence. Elle en est, au contraire, une forme charmante et quelquefois très utile. Elle est, à son service, comme une fée aimable et prête à tout ce qu'il désire : elle lui invente des consolations dans ses petits malheurs; elle lui raconte sans cesse des histoires et lui permet de rester des heures seul sans jamais s'ennuyer; elle lui suggère, en cas d'embarras, les plus ingénieuses des échappatoires. A trois ans et demi quelqu'un lui donne deux bonbons : « Z'en veux *tlois*, dit-il, après le remerciement habituel. — Prononce bien et tu les auras. — Z'en veux tlois, répète-t-il en faisant, sans succès, effort pour parler mieux. — Non, il faut dire *trois*. — Z'en veux *quatre* » s'écrie-t-il alors, pour résoudre la difficulté.

Et que d'imprévu dans ses réflexions! quels jolis chemins doit suivre sa pensée pour y aboutir! Il assistait un jour à une classe de catéchisme faite pour un plus grand (la religion a grande prise sur lui, et son âme est des plus mystiques). On venait de raconter, avec images à l'appui, plusieurs beaux traits de l'enfance et de la vie du Christ. Silencieux et attentif tout le temps de la leçon : « Je voudrais bien être, déclare-t-il, quand elle est finie, je voudrais bien être le petit Jésus. »

*
* *

Je demanderai à citer, dans le même ordre d'idées, deux autres souvenirs de lui, ou plutôt deux conversations. Je n'ai, du reste, jamais rencontré d'enfants qui en tînt de plus originales. Il avait alors cinq ans et demi, et, tout en se montrant plus sérieux, plus réfléchi, plus développé, à beaucoup d'égards, que ses camarades de même âge, il était, sous d'autres rapports, plus candide, plus naïf, plus facile aux pleurs, plus bébé, si je l'ose dire, malgré sa ferme volonté d'être traité en grand garçon et même en homme, en *big man* suivant l'idéal qui servait naguère à sa bonne anglaise pour obtenir de lui tout ce qu'elle voulait. J'ajoute qu'une double hérédité le prédisposait aux sentiments les plus généreux et aux plus vivantes imaginations.

Se souvient-on que, le lundi de la Pentecôte, le voyant triste de ce que je partais sans lui avec mon

filleul, je lui avais promis de l'emmener à son tour? Le mercredi matin, je recommençais en sa compagnie le trajet et les expériences de l'avant-veille, qu'il s'était fait raconter par le menu : « Est-ce que Félix est passé là? Est-ce que je marche aussi bien que Félix? Est-ce là que Félix a lu? » Et c'était peut-être de l'émulation un peu puérile, mais plutôt le désir de voir les endroits, d'accomplir les actes, de réaliser les idées qui depuis deux jours lui hantaient l'imagination. Au lecteur, moins soucieux de revenir sur les descriptions et sur le récit de notre premier chapitre, j'éviterai de fastidieuses redites et je ferai part seulement de l'entretien qui occupa la fin de notre promenade.

Restés moins longtemps que le lundi (ne le lui répétez pas!) assis à la clairière du carrefour herbu, nous avons de l'avance pour le retour, et, en descendant la colline qui ferme au sud-est la vallée de Vithey, nous devisons tranquillement, lorsque, à un détour, le village soudain se montre à nous, et d'abord l'église qui le domine : « Tu peux, dis-je à mon compagnon, saluer le bon Dieu. Voilà sa maison. — Le bon Dieu, il est au ciel, répond Jean. — Oui, au ciel et partout; mais l'église est la maison où il nous reçoit. — Il est partout, le bon Dieu? — Oui, et il voit tout. — Il me voit? — Il te voit et il t'aime. Du reste, il aime tout le monde. — Il aime les loups? » Un peu démonté par cette question imprévue, je n'en laissai rien paraître, et répondis affirmativement : « Dieu aime aussi les loups; je te l'ai dit, il

aime tout le monde. — Et quand on n'est pas sage? — Alors, il nous aime encore, mais il n'est pas content de nous. Maman, des fois, nous gronde : quand nous le méritons. Et pourtant elle nous aime. Le bon Dieu, c'est pareil. » Dix minutes après nous rentrions au vieux château. Jean aperçoit l'une des directrices; il me laisse pour courir à elle : « Tu as fait bonne promenade, mon Jean? » Mais lui, au lieu d'entendre : « Vous savez, Mademoiselle, le bon Dieu vous aime. — Oui, je l'espère bien. Pourquoi dis-tu cela? — Le bon Dieu vous aime, il aime aussi M^lle^ B., encore papa, encore maman, et aussi les loups. » Sans qu'on sache trop pourquoi, car jamais on ne dit rien qui le puisse effrayer, — mais c'est peut-être un souvenir du Petit Chaperon Rouge, — les loups tiennent une grande place dans sa jeune cervelle, où ils représentent les périls inconnus et sans doute la méchanceté. Si Dieu aime les loups, c'est qu'il est bien bon, et Jean le croit, puisqu'on le dit; mais évidemment cela lui semble étrange.

Il est, du reste, très familier avec l'idée de Dieu, on peut dire avec Dieu lui-même. A preuve l'entretien suivant, qui eut lieu durant une promenade commune et que je notai tel quel en rentrant. Nous fûmes deux à l'entendre, une directrice et moi :

Tandis que folâtre le reste de la troupe, Jean s'approche de nous et nous fait spontanément cette déclaration plutôt imprévue : « Moi, j'ai été au ciel ». Nous réprimons un mouvement de surprise, et nous lui demandons s'il y est allé souvent : « Non,

réplique-t-il, une fois. — Tu veux dire que tu l'as rêvé. — Non, c'était vrai — Mais quand cela? — A Meudon. » Pour comprendre cette réponse bizarre, car enfin ce nom respectable n'éveille pas plus que d'autres une idée céleste, il faut dire que sa famille avait habité Meudon l'année précédente. « Tu es sûr, insistons-nous, peut-être à tort, de ne l'avoir pas rêvé? — Non, répète-t-il dans les mêmes termes et avec quelque impatience, non, c'était vrai. — C'est joli, le ciel? ajoutons-nous sans plus discuter — Oui, c'était tout rose. — Avec qui étais-tu? — Avec le bon Dieu. J'étais couché dans le lit du bon Dieu. — Y avait-il d'autres personnes au ciel? — Y avait des gens qui étaient mortes — Beaucoup? — Y en avait cinq. » Tout cela textuel, et affirmé du ton le plus convaincu.

*
* *

Rarement, dans l'expérience ou dans les livres, se vérifiera aussi bien la disposition des enfants, surtout des plus imaginatifs, à confondre avec les faits ce qu'ils ont rêvé ou même ce qu'ils ont combiné à l'état de veille; mais, qu'on s'en aperçoive ou non, elle est extrêmement fréquente. Un phénomène de même genre tend aussi à se produire dans l'esprit des adultes; s'il y demeure à l'état naissant, c'est que, par le moyen de contrôle qu'elle apporte, la connaissance des réalités y met vite obstacle. Chez les enfants, rien ne vient le corriger ni le contredire.

Entre la sensation présente et l'image souvenir qui n'en est que la reproduction plus ou moins affaiblie, la ressemblance est telle qu'ils s'y trompent de bonne foi, et nombre de leurs prétendus mensonges proviennent uniquement de cette confusion.

Les ouvrages de pédologie sont remplis de traits où l'on voit des enfants vivre, même de façon constante et pendant des semaines, des mois, quelquefois des années, avec des êtres imaginaires, dont ils parlent et auxquels ils parlent comme si c'étaient des personnes réelles. On m'a cité une fillette qui, de cinq à sept ans, se croyait toujours en compagnie d'un petit garçon, qu'elle appelait André; elle jouait avec lui, lui donnait la main en promenade, et, fort peureuse d'ordinaire, se rassurait quand il était là. Elle avait même fini par rejeter sur lui les sottises qu'elle commettait. Une personne de ma connaissance se souvient d'avoir, vers sa dixième année et alors qu'elle était fille unique, inventé une petite sœur jumelle qu'elle ne quittait plus, lui souriant dans la glace, l'emmenant en ses promenades et heureuse d'entendre les passants s'écrier sur leur pas sage : « Les deux jolies petites filles! »

Une éducatrice éminente de l'École des Roches m'a rapporté le trait suivant, plus subtil, si l'on veut, et moins frappant au premier abord, mais plus instructif au fond, parce qu'il doit, avec des variantes, se produire plus souvent sans que nous le remarquions : « La petite fille d'un de mes collègues, une enfant de cinq ans, racontant devant son père, sa

bonne et moi, une promenade qu'elle a faite la veille, dit, entre autres choses, qu'elle y a rencontré un tigre très méchant et que son papa l'a tué, qu'elle est entrée ensuite dans telle maison et qu'elle est revenue par telle route. Tous les détails sont exacts, sauf, comme bien l'on pense, l'incident du tigre. Le papa se fâche et traite la petite de menteuse. Il la gronde d'autant plus fort qu'elle s'obstine en son dire. J'interviens alors et le prie de me laisser faire. Je demande des précisions, le costume que portaient la bonne et le papa, le lieu exact où elle a vu le tigre, la couleur même qu'il avait. J'interroge ensuite la bonne, et qu'est-ce que j'apprends? C'est qu'à l'endroit en question, comme l'enfant s'était arrêtée et regardait une image d'Épinal où se trouvait représenté un tigre, le père, venant à passer avec ses outils d'architecte, avait, sans y prendre autrement garde, percé l'image à la place même qu'y occupait l'animal féroce. L'explication était évidente. Tandis que la petite fille, en son imagination, travaillait l'histoire du tigre, son père l'avait tué. Elle ne mentait donc pas, mais traduisait fort honnêtement ce qu'avait pu devenir, dans sa tête innocente, ce mélange de choses vues et de choses supposées, de réalité et d'imagerie. »

*
* *

Et ce qui favorise, chez l'enfant, de pareilles confusions, ce qui étend les domaines de la fantaisie

presque au delà de toutes limites, malgré le peu d'images dont il dispose en réalité pour ses combinaisons, c'est le fait, dont nous devons tenir compte, que la séparation, pour lui, n'étant presque pas marquée entre le conscient et l'inconscient, à chaque instant il passe de l'un à l'autre à peu près de plain pied. Au début même de son existence, toutes ses notions demeuraient flottantes en ces contrées obscures de l'âme que les études modernes ont, sinon explorées, au moins découvertes, et d'où viennent aux adultes eux-mêmes, quoiqu'à leur insu, une si grande part des influences qui conduisent leur vie. A mesure qu'il a grandi, la différence entre ce qu'il perçoit et ce qu'il ne fait que vaguement ressentir est allée se dessinant, très incertaine jusqu'à la troisième année, de plus en plus accentuée ensuite. De cinq à six ans, qui est l'âge de mes petits amis, elle commence vraiment à se préciser ; mais je vois bien chez eux qu'elle n'est pas achevée encore et qu'il leur reste assez de pénombre pour s'y réfugier dès que bon leur semble, pour s'y soustraire fréquemment aux lois de la commune logique.

Jean surtout évolue à l'aise dans l'indéfini, dans le rêve; et, comme il exprime naïvement tout ce qui lui vient en tête, sa conversation est riche d'imprévu et de charme. Pierre distingue un peu mieux ce qui est réel de ce qui ne l'est pas, et Félix, lui, ne s'y trompe guère. Serait-ce que de mes petits amis le premier deviendra un artiste et le troisième un homme pratique, tandis que le second unira ces

deux qualités? C'est un peu tôt pour en décider. Qu'ils se distinguent par plus de charme ou par plus de vigueur, tous trois sont bien attachants.

S'il ne nous permet pas de pronostiquer à coup sûr l'avenir, le fait de comprendre un peu mieux l'imagination des enfants éclaire, au moins, l'état présent de leur esprit, nous aide à deviner la manière dont ils apprécient et estiment les choses; et c'est un succès, car il n'y a rien de plus difficile que de pénétrer dans leurs idées et dans leurs sentiments : « Vous arriverez plutôt, écrivait quelqu'un, à vous asseoir dans leur petite chaise qu'à penser de leur point de vue[1]. » Persuadons-nous donc bien que leur représentation du monde est toute fantaisiste et qu'ils jugent autrement que nous des personnes, des choses et des actes. Ce qui est grave pour nous, peut être futile pour eux; ce que nous jugeons nécessaire peut leur sembler indifférent. Le passé ne les intéresse plus; l'avenir, pas encore; tout entiers au présent, ils se consolent vite du malheur, et, pour avoir pleuré la mort d'un oiseau très cher, ils n'en prennent pas moins de plaisir à son enterrement.

Ils rapprochent les êtres par les analogies les plus superficielles. Félix, à deux ans, nommait parrains tous ceux qui portent l'uniforme du parrain; à six ans, il compare un grand champ et un petit, un chêne et un arbuste, au papa et à l'enfant. Dans une jolie étude sur « l'Imagination chez nos tout petits »

1. Edith E. Read Mumford, *The Dawn of Character*, Longmans and Co, 1910, p. 197.

M. Ch. Jacquard rapporte que sa fillette, voyant un jour la fermière poursuivre un jeune porc échappé, s'écria tout naturellement : « Le petit cochon qui écoute pas sa bonne [1] ! » Et le mot du jeune Américain vaut la peine d'être cité, qui appelait une pièce de monnaie « bébé dollar ». Le point de vue des enfants peut, du reste, varier suivant les circonstances du milieu et de l'éducation : ce n'est pas un petit du village qui aurait, comme tel Parisien de quatre ans, plaint ces pauvres oiseaux des champs « qui n'ont pas même de cage pour dormir ».

*
* *

Mais ne nous arrêtons que sur ce qui entraîne des conséquences de l'ordre pratique.

Savoir, par exemple, à quel point l'enfant peut être absorbé dans ses combinaisons imaginatives nous empêchera souvent de voir des désobéissances où il n'y en a pas, de le croire dédaigneux de nos ordres alors qu'il ne les a même pas entendus ou que, malgré son assentiment verbal, il n'en a point saisi le sens. Nous nous dirons qu'en pareil cas, et pour fixer son attention où elle nous semble nécessaire, il la faut détacher d'abord de la rêverie, de la lecture ou du jeu qui l'accaparent toute : « Ferme ton livre, pose ta poupée, laisse tes soldats : j'ai quelque chose à t'expliquer. »

Nous avons touché un mot de l'erreur assez fréquente qui nous fait voir des mensonges dans les

1. *L'Éducation*, septembre 1912.

dires d'un enfant sincère. Des circonstances peuvent se présenter où, bien qu'il affirme et soutienne le contraire de ce qui est, le pauvre petit n'en exprime pas moins honnêtement ce qu'il pense, trompé qu'il est lui-même par son imagination et par la ressemblance de ce qui ne se passe que dans son cerveau avec ce qui arrive dans le monde réel. Et là notre illusion serait autrement grave que ne peut être la sienne. Accuser à tort un enfant de mensonge, ce n'est pas seulement le révolter par une injustice; peut-être c'est lui révéler pour la première fois l'existence, la possibilité d'un vice qu'il ne soupçonnait point et dont il n'y a pas de meilleur moyen de le garantir que de lui laisser croire, tant c'est chose horrible, qu'un honnête homme, un enfant bien élevé comme lui, y sera toujours inaccessible. L'enfant normal est par nature sincère et naïf; il ne voit d'abord aucune raison de modifier ce qu'il éprouve ou de cacher ce qu'il fait. Si ce malheur lui arrive, il faut dès la première fois, soit par nos paroles, soit par une forte expiation, lui inspirer une vraie terreur d'y retomber; mais tant qu'il dépend de nous qu'il ignore jusqu'au nom du mensonge, veillons y jalousement, assurés que le nom est le véhicule de l'idée et que l'idée fraie le chemin aux actes.

Un défaut moins rare que le mensonge réel et coupable, consiste, chez l'enfant, à exprimer de prime-saut tout ce qui lui vient en tête, à s'amuser de son propre bavardage, à jouer, pour ainsi dire, avec le bruit de ses paroles, sans nullement se

soucier de ce qu'elles renferment, ou non, de véritable. Il glisserait vite, sur cette pente, à ce que les moralistes appellent le mensonge joyeux. De là au mensonge qui a pour but de se tirer d'embarras ou d'en tirer les autres, la distance serait tôt franchie, et ainsi peu à peu se fraierait le chemin au mensonge destiné à nuire.

Lorsqu'on se trouve, donc, en présence d'enfants à la fois imaginatifs et loquaces, il faut qu'une première discipline les empêche de produire au dehors, comme dignes d'intérêt, toutes les représentations, toutes les combinaisons de leur esprit sans cesse en mouvement; il faut qu'une seconde discipline plus positive et plus profonde, l'habitude d'observer, d'attacher de l'importance aux réalités, leur fasse honte de leurs grosses bévues, et les empêche de prendre, au hasard, toutes les voies qui s'offrent sans savoir où elles mènent. Des exemples bien choisis leur montreront l'avantage de toujours parler d'une telle sorte qu'on puisse faire fond sur leur dire. Le dessin libre après une promenade, un dialogue sur l'histoire naturelle, les accoutumeront à rendre avec précision ce qu'ils ont vu ou entendu. Un autre exercice profitable consistera à faire défiler devant eux des tableaux d'objets divers et à leur demander ce qu'ils ont aperçu : ils seront confondus, en même temps qu'amusés, de leurs inexactitudes et, interrogés de nouveau, ils feront tout pour les éviter.

CHAPITRE IV

DE QUELQUES JEUX ET DE LEUR VALEUR ÉDUCATIVE

Rôle de la fiction dans les jeux. — Partenaires et accessoires inventés de toutes pièces. — Nos malades imaginaires. — Des jouets : les mauvais, les bons, et ce qui en fait la valeur. — Ceux que l'enfant fabrique lui-même. — Les jouets et l'éducation des sens. Les dons de Frœbel et les procédés de Mme Montessori. — La gymnastique. — Nos promenades et leurs avantages. — Que le jeu développe l'instinct social ; même, en certains cas, l'attention et la volonté. — Une opinion de M. Marcel Prévost. — Le jeu du silence. — Les amusements esthétiques.

Les Directrices du Jardin d'Enfants n'interviennent que fort discrètement dans la question des jeux et des jouets ; elles l'abandonnent, du moins en apparence, à l'imagination de leurs pupilles. Elles n'ignorent pas qu'en ses royaumes la Fantaisie est une souveraine absolue, qui n'aime pas à compter avec des ministres et qui n'a besoin d'aucun secours, d'aucun moyen même, pour atteindre ses fins, sa baguette magique suppléant sans peine à n'importe quel manque.

S'agit-il, par exemple, d'un jeu qui réclame plusieurs partenaires, un enfant imaginatif les créera de toutes pièces. La femme d'un de nos amis, parente

de notre petit Jean, se souvient qu'à huit ans elle dansait toute seule des rondes autour de la table, étendant les deux bras et donnant de chaque côté la main à des compagnes imaginaires.

Aussi aisément que de personnes, on se passera d'objets. Mme Necker de Saussure cite un enfant de deux ans et demi qui nourrissait de grains fictifs une basse-cour imaginaire. Il voulait qu'on laissât ouverte la porte de la chambre où il les tenait; quand on la fermait, il se mettait à pleurer : « On empêche de sortir, disait-il, mes pauvres canards et mes pauvres poules »! Autre exemple pris du même auteur : « Un père entend de sa fenêtre que ses enfants tirent l'arc dans le jardin. L'un est juge des coups; d'autres en appellent de ses décisions. On se dispute, on crie, on applaudit aux vainqueurs, on insulte aux maladroits. Le père conçoit quelque inquiétude. Où ont-ils pris des arcs? N'y pouvant plus tenir, il descend dans le jardin, et les observe. Il les voit rouges, animés, pleins de cette ardeur sérieuse qui accompagne les grands plaisirs. Toute la pantomime était parfaite, mais il n'y avait ni arcs, ni flèches, ni but, un mur formait tout le matériel de l'exercice [1]. »

D'autres fois, les enfants, pour leurs jeux, disposent d'accessoires matériels et de partenaires vivants, mais on peut dire encore qu'ils les créent, tant ils mettent de souplesse à faire passer imaginairement

1. L'*Éducation progressive*, liv. I, chap. x.

les objets d'une espèce dans une autre, à métamorphoser les choses en personnes, à prêter aux personnes elles-mêmes n'importe quel attribut, quel âge, quelle fonction, quel rôle. Tout ce qui leur vient en tête s'accomplit, on peut le dire, magiquement ; et la fiction leur coûte si peu à réaliser, qu'ils la préfèrent parfois au réel qu'ils ont sous la main. Le professeur Baldwin raconte que ses deux enfants près desquels il était assis en train de lire, se mirent à représenter la vie de famille et se demandèrent un moment qui allait être le Papa. Comme il s'attendait à être pris pour tel, il eut la surprise de les voir passer sans marque d'intérêt à côté de lui, et arrêter leur choix, pour ce rôle, sur un des piliers de la vérandah.

Comme exemple de la liberté en même temps que du sérieux de leurs inventions, voici une scène, que dis-je? toute une pièce représentée par nos petits internes de Vithey dans ces vacances de Pentecôte qui leur laissaient de si beaux loisirs :

Une après-midi, je vais chercher Félix pour qu'il me dicte, comme il a été convenu le matin, une lettre à ses Parents. Je crois d'autant mieux faire que, par exception, la pluie tombe, et qu'il ne peut pas jouer dehors. Mais il a l'air si malheureux de quitter les autres et il me prie si instamment d'attendre à quatre heures, que je cède à son désir sans plus d'information et remonte travailler chez moi. Au bout de dix minutes, une directrice frappe à ma

porte : « Venez donc les voir jouer aux malades ; ça en vaut la peine. » Je descends bien vite ; et, par la porte du salon, discrètement je les regarde opérer dans la pièce voisine, qui leur appartient.

Ils l'ont transformée en infirmerie. Félix est couché par terre, entouré d'un manteau et avec une bande sur le front. Jean, immobile et piteux, reste assis dans un fauteuil ; une grosse pèlerine le tient au chaud, ce qui ne l'empêche pas d'être tout pâle et d'avoir l'air vraiment malade. Il n'a rien moins qu'une diphtérie. Mon filleul, lui, est atteint de méningite. Telle est, du moins, l'affirmation de Loulou, qui fait la Maman et qui veut soigner « des malades pour de bon », pas un rhume de cerveau ni une simple grippe. C'est Pierre le docteur. Il se montre assez paternel : « Au revoir, mignon, dit-il à Jean après sa première visite. — Quand sera-t-il guéri, celui-là ? demande la Maman. — Dans trois semaines. Je pars en automobile. » Il a, dans sa voiture fictive, une pharmacie complète, « avec toutes sortes d'affaires pour guérir les autres », et il ne manque pas d'en tirer tous les remèdes utiles à ses jeunes clients.

Les enfants tiennent leurs rôles deux heures de suite sans se démentir ! De temps à autre, cependant, la réalité y fait une apparition, mais sans arrêter la marche de l'ensemble, par exemple, quand Maman Loulou donne à Jean une image pour le consoler de souffrir : « Ce n'est pas à toi, cette image, se récrie le malade. Tu me l'as donnée hier. »

A la fin cependant, Loulou « en a assez avec les malades », et, à leur grande désolation, elle les déclare guéris. On le voit, c'est la plus grande qui se lasse la première[1]. Du reste, et à cause sans doute de cette lassitude, les affaires se gâtent. Quand, à la troisième visite, la Maman demande au docteur son automobile pour promener les convalescents dans le parc, il déclare que cette fois, il est venu à cheval; et voilà un sujet de dispute. (Dois-je rappeler qu'ils sont frère et sœur?) Au moment des adieux s'élève une contestation plus grave : « Au revoir, Mademoiselle, » a dit le médecin. Et Loulou, indignée : « Je suis une Maman, il faut dire Madame ». Comme elle ne peut convaincre son frère, elle vient, avec lui, nous prendre pour arbitres : « N'est-ce pas qu'une Maman n'est pas une demoiselle? — Mais non, c'est une Madame. — Là, Pierre, tu vois bien! » Le jeu est fini. Félix, complètement guéri, vient me dicter sa lettre. Mais Jean gardera tout l'après-midi un air mal en train. Avec une imagination comme la sienne, on ne se remet pas si vite de la diphtérie.

*
* *

Bien que l'enfant puisse, comme on le voit parfaitement, s'amuser sans se servir de jouets, nous n'allons pas jusqu'à les bannir de notre Jardin. Il en

1. Loulou a neuf ans; les trois garçons, de cinq à six (Voir le premier volume, p. 68).

est, d'abord, qui s'imposent comme instruments d'exercices ou d'occupations agréables : le cerceau, la corde, les seaux et pelles pour travailler le sable, les boîtes d'outils, les instruments de jardinage. Nous les recommandons de préférence aux parents de nos internes quand ils nous demandent avis. Mais s'ils donnent des bateaux, des chemins de fer, des soldats, des poupées, des ménages, des basses-cours, des bergeries, nous n'y mettons pas non plus d'obstacle. Tout ce qu'interdirait notre douane, ce seraient, d'une part, les hochets monstrueux, les polichinelles difformes, les figures capables de fausser le goût ou de faire naître la peur ; ce seraient, d'autre part, les jouets luxueux, bons pour inspirer de la morgue à leur possesseur, et les jouets compliqués dont il ne s'amuserait, suivant une juste remarque d'Ellen Key, qu'au moment de les recevoir et au moment de les démonter.

Ce qui fait pour l'enfant la valeur des jouets, ce n'en est ni la riche matière ni la forme élégante, c'est ce qu'il y met de lui-même, c'est ce qu'ils représentent pour son imagination ; et nous pourrions les comparer, comme un homme d'esprit comparait l'amour, à ces hôtelleries espagnoles où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. Plus les jouets sont simples, primitifs, à peine ébauchés, mieux ils se prêtent aux libres fantaisies de l'enfant : une poupée grossière, un morceau de bois revêtu d'un chiffon quelconque, avec apparences de tête, de bras et de jambes, moins que cela, une petite botte de foin ou

d'étoupe liée par une ficelle, voilà le bébé fictif, garçon ou fille à volonté, fermière ou dame suivant l'occasion, qui l'emportera sur les poupées à la Vaucanson, sur les mannequins richement parés, sur les mécaniques parlantes et remuantes. Plus parfaitement les jouets représentent une certaine classe de réalités, moins ils sont aptes à se transformer en d'autres; mieux ils exécutent tel ou tel geste déterminé, moins il est facile de leur attribuer n'importe quelle attitude ou n'importe quel rôle. Aux yeux de l'enfant, plus encore qu'aux yeux du poète, malheur aux choses qui « ne sont que ce qu'elles sont! » Mieux lui plairaient celles qui ne sont rien, parce qu'il en ferait tout.

S'il veut partir en guerre et qu'il ait besoin d'une monture, le premier bâton venu lui sera un excellent cheval, et d'autant plus précieux qu'il pourra ensuite servir de fusil, j'entends de fusil sérieux, car, s'il l'épaule pour tirer sur vous, *pan*! vous devez vous reconnaître comme mort.

Lui vient-il à l'idée d'entreprendre un voyage, le chemin de fer joujou, l'automobile ou le tilbury de vingt francs, ne lui sont pas plus nécessaires qu'un véhicule réel; n'importe quel meuble du salon ou de la nursery fera aussi bien l'affaire :

« Pendant les longues soirées d'hiver, a raconté Tolstoï, nous couvrions de châles un fauteuil et nous le transformions en voiture. L'un faisait le cocher, l'autre le laquais, et les petites filles se plaçaient au milieu; les trois chaises formaient la

troïka des chevaux, et nous nous mettions ainsi en route. Que d'aventures nous arrivaient pendant ce voyage imaginaire! Et avec quelle brièveté passaient ces longues et joyeuses soirées! »

Et, si vous tenez à l'amitié des enfants, gardez-vous d'opposer brutalement la réalité à leurs rêves; n'allez pas d'un sourire, d'un mot ou d'un geste imprudent, contredire leur fiction. J'ai lu dans un livre anglais qu'une maman ayant embrassé son fils tandis qu'il jouait à conduire une voiture fictive, le petit, tombé de son rêve, se mit à verser de grosses larmes et à dire d'un ton pénétré : « Vous savez pourtant bien, maman, que vous n'embrassez jamais le cocher! » *You know, you never kiss the coachman!*

Pour ce qui est des jouets réels, il n'y en a pas de meilleurs pour l'enfant que ceux qu'il fabrique lui-même. Ce n'est plus seulement en idée, c'est en fait et matériellement qu'ils lui donnent l'occasion heureuse de se sentir cause, de créer les objets de son désir; et toutes les fois qu'il s'en sert pour jouer, à l'amusement actuel s'ajoute l'agréable souvenir qu'ils évoquent en lui comme œuvre de ses mains. C'est ce qui fait, au Kindergarten, le grand attrait des « occupations », de ces divers travaux que nous avons décrits ailleurs et qui permettent d'exécuter, en perles, en fil, en papier, en carton, en terre glaise, tant de jolis bibelots. Ces occupations, si classiques soient-elles, n'offrent du reste rien de limitatif et nos enfants, ai-je besoin de le dire? peuvent librement, en dehors d'elles, s'abandonner aux inspira-

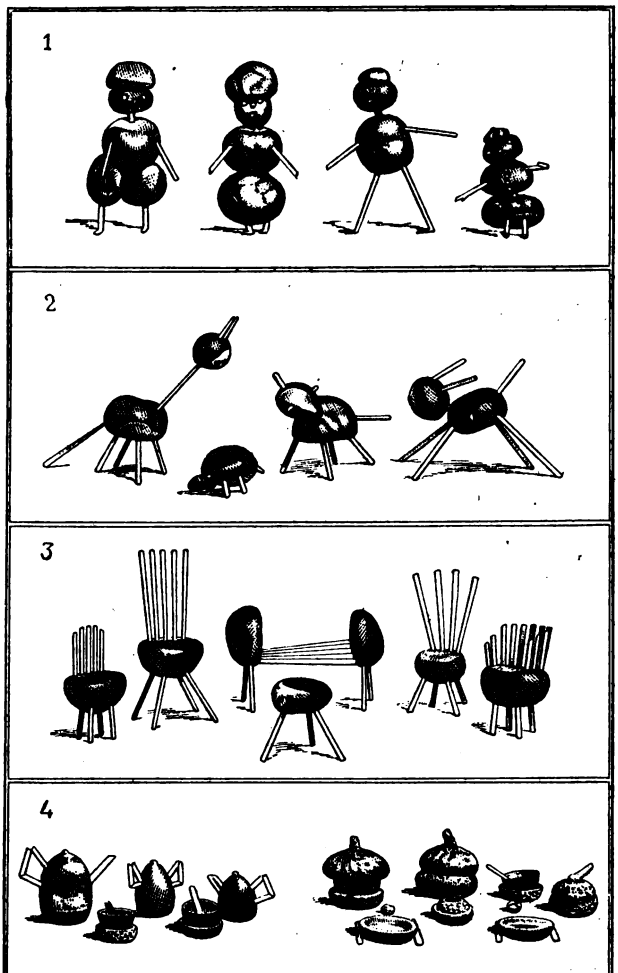


FIG. 4.

SIMPLES JOUETS DE MARRONS ET DE BOUTS D'ALLUMETTES.

1. Poupées. — 2. Ménagerie. — 3. Mobilier.
4. Le thé est servi (Figures extraites de *Kindergarten Review*).

tions de leur industrie. Avec l'outillage d'un couteau, de quelques épingles et d'une petite lime, avec le matériel de quelques bouts de cordes, de vieilles allumettes, de bouchons de liège, de marrons, le nombre est incroyable des instruments, des ustensiles, des meubles, des animaux, des personnages humains ou supposés tels, qu'on peut amener à l'existence.

*
* *

En même temps qu'ils l'amusent, et cela suffirait à les justifier, tous ces exercices développent chez l'enfant la dextérité, la justesse du coup d'œil; ils servent, en un mot, à l'éducation de ses sens.

C'est ce que Frœbel a, le premier, trop bien décrit à propos de ses célèbres « dons et occupations, » pour qu'on ait le droit, maintenant, d'en attribuer le mérite à d'autres. Mais si, — pour parler clair, — les panégyristes de M^me^ Montessori commettent une erreur en retardant jusqu'à elle l'invention d'une méthode pratiquée en divers pays depuis trois quarts de siècle et dont elle profita quelque peu elle-même, il n'en est pas moins vrai que, sur cette voie déjà ouverte, elle a beaucoup ajouté aux expériences faites, aux vérités acquises.

En étudiant dans son ouvrage capital, *Il Metodo della Pedagogia scientifica applicato all' educazione infantile nelle Case dei Bambini*, les appareils et les procédés dont elle se sert pour développer la sensi-

bilité en général et plus précisément l'aptitude tactile, visuelle, auditive, à percevoir les formes et les dimensions, à discerner les sons et les couleurs, on complétera sur plusieurs points, on modifiera légèrement sur d'autres la tradition frœbélienne et l'on comprendra peut-être mieux encore que par le passé combien il importe de multiplier devant l'enfant les occasions qui lui permettent de se former lui-même. Il gardera les fameuses boîtes de briques, dons vénérables de Frœbel, et il continuera d'en faire avec grand profit des *suites* de constructions, mais il n'en trouvera pas moins d'avantage ni moins d'agrément à ériger une tour de dix cubes, en commençant par le plus large, en terminant par le plus petit, ou bien à encastrer à leur place, dans les trous d'un support massif, une série de cylindres semblables à des poids et qui correspondent chacun à des creux de leur dimension [1]. Les questions d'antériorité n'ont, à notre avis, pas plus d'intérêt que les questions de préséance. Les jeux, certains jeux, du moins, ont toujours servi à l'éducation des sens; quiconque découvre un moyen de les y faire servir davantage et mieux, celui-là, d'où qu'il vienne, quelle que soit son heure, mérite d'être applaudi des amis de l'enfance et ils doivent adopter avec joie son innovation.

1. On trouvera « le matériel d'enseignement pour l'éducation des sens » décrit tout au long dans le chapitre x des *Case dei Bambini* (édition française, pp. 161-200, 1 vol. in-12, Neuchâtel, 1912, Delachaux, éditeur).

*
* *

Il se trouvera des pédagogues, ou des écoles de pédagogie, qui revendiqueront l'honneur d'avoir inventé les exercices physiques, les jeux capables de développer la force musculaire et la bonne santé. Laissons-les dire ; et peut-être ont-ils, en effet, perfectionné quelque point de la gymnastique.

On ne dédaigne pas la gymnastique au Jardin d'Enfants. Elle a sa place régulière dans l'horaire de la semaine, sans compter qu'au milieu d'une classe absorbante, on ne se fait pas faute de détendre les nerfs et les muscles par trois ou quatre minutes de mouvements rythmés. Mais nous estimons que la meilleure gymnastique est celle qui se donne dans les jeux, parce qu'elle exerce tous les membres à la fois, non pas seulement tels ou tels muscles, et parce qu'elle assouplit les corps sans exiger une tension de l'esprit. Nos directrices n'ont peut-être pas lu Spencer, mais elles pensent avec lui que la puissance des membres qui résulte de l'activité journalière de l'enfance est suffisante comme préparation aux éventualités de la vie[1] ; et sans connaître le livre du docteur Maurice de Fleury sur *le Corps et l'Ame de l'Enfant*, elles devinent d'instinct que « la marche et la course constituent la manière d'activité physique la plus simple, la moins fatigante et la plus heureuse[2] ».

1. Spencer, *Faits et commentaires*, pp. 252-257.
2. P. 25.

Aussi faisons-nous chaque jour une grande promenade. Après la classe du soir et le goûter, nos petits internes, que certains externes accompagnent parfois, partent vaillamment en expédition pour le plateau, pour les bois, pour les prés, pour les bords du canal ou de la rivière. Ils en reviennent tantôt chargés de fleurs, tantôt avec quelques fraises roulées dans de grosses feuilles, d'autres fois les mains vides, mais toujours l'appétit prêt pour le souper et pleins d'animation : « Mademoiselle, nous avons été là... Nous avons fait ceci... Nous avons vu des vaches... Nous avons rencontré un tel... Oh! ce qu'on s'est amusé! — Et tu n'es pas fatigué? — Moi, fatigué? Mais non! » Le seraient-ils un peu, qu'il n'y aurait pas de mal, puisqu'il ne leur reste plus qu'à manger et dormir; mais ils ne voudraient pas se l'avouer à eux-mêmes. Et, du reste, il est incroyable comme ils ont eu vite fait de s'entraîner. Mon filleul s'était déjà habitué à la marche avec son papa et ses frères aînés, mais Pierre n'avait pas eu le même avantage et Jean était encore bien petit : tous deux ont doublé en un mois leur force de résistance.

En même temps qu'elles les amusent et les fortifient, ces promenades instruisent nos enfants et ennoblissent leur âme. Elles les mettent en contact avec les réalités de la nature, partout offertes sans apprêt et sous leur forme la plus attrayante. Nos routes longent des prés, nos chemins traversent des bois, nos sentiers coupent des champs, qui tous sont en pleine vie et en constante métamorphose. En un

petit nombre de semaines, nous voyons les foins d'abord d'un vert tendre, puis grisonnants de pollen, puis fauchés, fanés, entassés en meule, chargés colossalement sur des charrettes que les bœufs traînent avec lenteur. D'un jour à l'autre, dans le bois, les bouleaux, les hêtres, les chênes, déplient davantage leurs feuilles, allongent leurs branches nouvelles, épaississent leur ombrage. Sur le plateau, trèfles et luzernes successivement poussent leur floraison rose, mûrissent, tombent sous la faux, partent pour les granges, ouvrant à nos ébats des espaces naguère interdits. Et, dans les champs, quelle vie mobile et séduisante! Des petits blés en herbe aux jeunes blés en tige; des épis verts aux épis jaunes de la plaine d'or qui ondule en moires chatoyantes; du calme universel à l'invasion des moissonneurs et des machines, à la tombée des gerbes lourdes, à l'expropriation des perdreaux effarés : perpétuellement, c'est l'histoire de la nature et sa poésie qui se déroulent sous nos yeux, s'impriment toutes vivantes en notre esprit et dans notre cœur.

Les promenades encore développent chez nos enfants l'instinct social. Presque toujours en avance sur nous de quelques pas, ils parlent ensemble de ce qu'ils voient, ils échangent leurs idées et leurs impressions. Si une difficulté surgit de leur ignorance ou de leurs désaccords, ils la soumettent à notre arbitrage et reconnaissent ainsi le besoin qu'ils ont de plus savants qu'eux. Leur marche, cependant, ne

se déroule pas dans une enquête perpétuelle. Tout en avançant, ils jouent ; ils jouent à se raconter des histoires et à les vivre fictivement, à se poursuivre, à escalader les talus, les roches, à grimper sur des fagots, des tas de pierres, des meules ; et quand, au bout d'une heure, on s'arrête dans une clairière, à un carrefour, sur l'emplacement de récoltes enlevées, ils y organisent des parties en règle.

Alors, comme toujours dans les jeux, la nécessité s'impose de tenir compte du prochain, de lui céder quelquefois, de s'arranger avec lui pour continuer ce qu'on ne peut faire seul. Le caractère s'adoucit aux frottements et les angles s'arrondissent aux heurts ; maintes occasions s'offrent, — qu'au besoin, mais discrètement, nous favorisons, — de pratiquer la justice, la loyauté, la résignation et la bonne humeur ; on s'oblige mutuellement à respecter certaine discipline, à observer les lois convenues. C'est dans le jeu tout d'abord que l'enfant prend conscience du besoin qu'il a des autres et qu'il traite avec eux comme avec des égaux ; c'est là qu'il apprend à ne leur point faire ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse, à lui. Ainsi que l'a dit Jean Paul Richter, « le premier lien de la société se tresse avec des fleurs ».

D'une autre façon encore la sympathie sociale se trouve développée dans les jeux. Un bon nombre s'expliquent par l'instinct que possèdent les enfants, et même les petits animaux, d'imiter l'activité sérieuse des adultes : la fillette fait la maman avec sa

poupée et la dame avec ses compagnes, le garçonnet s'habille en soldat ou marin ; le petit chat et le petit chien courent après des balles comme ils le feront plus tard sur des proies vivantes. Une des récréations préférées, au Jardin d'Enfants, consiste en « chansons de gestes » qui reproduisent des scènes de la vie quotidienne et notamment les occupations se rattachant aux Idées centrales. A l'occasion des travaux printaniers, nous avons cité la chanson de l'avoine : « Mon père la semait ainsi » ; la chanson des petits pois : « Je sème... je cueille... j'arrose..., j'égrène des petits pois, un seul à la fois [1]. » De même seront imités les actes du menuisier, du scieur de long, du mécanicien, du faucheur, de la blanchisseuse ; et pour chaque cas nous trouverons des couplets, des refrains, sinon très poétiques, du moins bien en rapport avec le sujet et qui caractériseront en termes sympathiques les divers métiers : excellente manière, nous l'avons constaté souvent, de faire connaître, aimer, respecter le travail et les travailleurs.

* * *

Avec d'autant plus d'aisance et de fidélité l'on imitera ces gestes, qu'on les aura plus attentivement observés d'avance ; et on les observera d'autant mieux ensuite, qu'on aura pris plus de

1. *Mon Filleul au Jardin d'Enfants : comment il s'instruit*, pp. 111 et 210.

plaisir à les imiter. Ainsi se développera l'habitude de remarquer les faits de la vie courante, et elle s'appliquera peu à peu à tous les phénomènes dignes d'être étudiés; car nous aurons d'autres chansons de gestes que celles des métiers : nous en aurons pour rappeler les mouvements du chemin de fer, le tic-tac d'une montre, le vol des oiseaux, le vent même de la forêt qui mugit et courbe les arbres.

Le grand défaut de mon filleul, — il a le temps de s'en corriger et je ne pense point, par cette révélation, compromettre sa carrière, — c'est la difficulté de fixer son esprit longtemps sur un même sujet. Je vois, du reste, avec un mauvais sentiment de satisfaction, que Simone et Petit-Pierre, les deux pupilles de M. Marcel Prévost, sont logés à la même enseigne, et qu'à les fréquenter il s'est formé, lui aussi, de sages convictions : « A ces heures initiales, dit-il, il faut beaucoup laisser faire à la nature : le rôle de l'éducation se bornera à guetter, à diriger cette primordiale aptitude à la connaissance qui s'appelle : *l'attention*. Retenez bien ce mot, Françoise : il est essentiel. L'éducation intellectuelle de la première enfance se résume presque entièrement dans la culture de l'attention [1]. » Et il indique pour cette culture deux grands moyens que n'ignorent pas les lecteurs de notre ouvrage précédent : faire dessiner à l'enfant ce qu'il a vu, et retarder jusqu'à huit ans (nous disions jusqu'à six) l'âge de la lec-

1. *Lettres à Françoise maman*, pp. 79 et suiv.

ture, parce que, « si le livre intervient trop tôt, l'enfant ne saura plus jamais voir qu'avec les yeux d'autrui[1] ».

Au second moyen, parfaitement juste, mais un peu négatif, et au premier moyen, fort en honneur au Jardin de Vithey, nous ajoutons sans scrupule, comme remèdes à l'inattention, la pratique de certains jeux ou, si l'on préfère, de certains amusements. Quelques-uns peuvent être assez neufs, comme celui qui consiste à montrer rapidement, en classe, des objets dont ensuite nous faisons deviner la quantité, la forme, la couleur. Mais nous ne dédaignons pas les traditionnels : comme les « patiences », pourvu qu'elles ne soient pas d'une complication fatigante; comme les sentences baroques et difficiles à prononcer : « Ton thé t'a-t-il ôté ta toux? » comme les recherches d'assonances : « Je te vends mon corbillon : qu'y met-on? » comme enfin l'honnête pigeon-vole, qui oblige à se dominer pour entendre vite et bien, pour ne pas lever le doigt à contre-temps et ne pas provoquer trop de rires, par exemple, si l'on commettait la bévue de prêter des ailes à Jacqueline notre vieille ânesse.

1. « Pour avoir ouvert, sous ses yeux de cinq ans, de misérables bouquins, pensés souvent par des hydrocéphales, écrits par des patoisants, commentés par des filles de cuisine, vous lui avez fermé définitivement le merveilleux livre du monde. » *Ibidem*, p. 85. — Cf. *Mon Filleul, au Jardin d'Enfants : comment il s'instruit*, p. 150 sur la lecture, et p. 168 sur le dessin.

*
* *

Ici paraît un autre aspect de la valeur éducative qu'offrent certains jeux : leur action sur la volonté. Nous ne nous méprenons pas sur l'importance de cette action et nous sommes loin de voir dans les jeux la principale source d'énergie morale. Nous savons qu'on a pu écrire sans leur accorder seulement une mention, l'ouvrage le plus complet sur *l'Éducation de la volonté*. Mais dans cet ouvrage même il est parlé de l'influence indirecte que l'homme exercerait sur ses sentiments et sur ses passions en défendant aux muscles d'exécuter les actes, les mouvements qui y correspondent [1]. Si donc, il est des jeux qui habituent l'enfant à dominer ses penchants, à refréner ses désirs, à leur refuser, quelque instance qu'ils déploient, le passage à l'acte, ces jeux ont leur place marquée dans les ressources d'appoint qui peuvent affermir la conscience morale. Or, il en est de tels, modestes à coup sûr, mais non dénués pour cela de toute efficacité.

Les plus connus ne sont pas les moins bons et nous les pratiquons sans honte, — sans leur chercher, non plus, de grands noms étonnants. Laissant aux psychologues « l'inhibition des réflexes », nous proposons bonnement à nos petits de se regarder les uns les autres quelque temps sans rire, et cela

1. Jules Payot, *L'Éducation de la volonté*, p. 61-63 (in-8°, Félix Alcan, édit.).

les amuse beaucoup d'y tâcher. Félix et surtout Pierre ont vite fait de perdre leur sérieux. Jean reste impassible jusqu'à la levée de la consigne. L'effort, pour lui, c'est de ne pas pleurer quand il tombe ; et il y progresse ; seulement c'est une matière qui ne rentre pas dans le chapitre du jeu. A quoi l'on joue bien encore, c'est à longtemps sauter sur un pied, ou à s'y maintenir immobile.

*
* *

Mais le jeu « d'inhibition » qui obtient le plus de succès, est le jeu du silence. Quoiqu'il soit souvent pratiqué dans notre classe et que je l'aie signalé déjà comme grand moyen de discipline pour arrêter les crises de dissipation, je reste toujours étonné de l'intérêt, du plaisir qu'il suscite. Au lieu de le décrire à nouveau nous-mêmes, rappelons ce qu'en dit M^me^ Montessori. Encore que connu depuis longtemps au Kindergarten, il se peut bien qu'elle l'ait trouvé par elle-même. Elle n'y cherchait, du reste, au début, qu'un moyen empirique de préparer l'examen de *l'acuité auditive :*

« J'emploie, raconte-t-elle, certains jeux, dits de silence, qui contribuent puissamment à la discipline surprenante de nos petits.

« Je réclame l'attention des élèves sur moi, par exemple, qui fais silence.

« Dans diverses poses, assise ou debout, je reste

absolument silencieuse, sans bouger un doigt, en respirant d'une manière aussi imperceptible qu'il m'est possible. Puis, appelant un élève, je l'invite à faire de même. Ce n'est pas chose facile ; il bouge un pied, pour le poser mieux, étend un peu la main sur le bras du fauteuil ou respire trop haut. Pendant l'exercice, coupé de brèves explications, les élèves, enchantés, regardent et écoutent, s'intéressant à ce fait, nouveau pour eux, qu'il y a plusieurs degrés de silence et qu'on fait tant de bruit sans le savoir. Le silence est absolu là où rien, absolument rien, ne bouge. Ils me regardent étonnés quand je me mets au milieu d'eux et que c'est vraiment comme si je n'y étais pas. Les voilà tous à tâcher d'en faire autant. Et, tandis qu'ils s'observent anxieusement, avec la ferme volonté de demeurer tranquilles, il se produit vraiment un silence différent de ce que l'on appelle, généralement, de ce nom. La salle paraît vide ; on perçoit le bruit de la pendule, et ce tic-tac semble augmenter d'intensité à mesure que le silence est plus complet. Du dehors, de la cour, qui semblait silencieuse, des bruits nous parviennent ; c'est un oiseau qui picore, un enfant qui passe. Les élèves sont ravis ; ils regardent ce silence absolu comme une conquête.

« C'est le moment de clore les volets ; les petits sont invités aussi à fermer les yeux en appuyant lentement la tête sur leurs mains. Dans cette obscurité le silence absolu se rétablit. « Attendez maintenant une voix légère qui vous appelle par votre nom. » Alors, d'une chambre voisine, à travers la

porte ouverte, je les appelle doucement, je prononce lentement les syllabes, comme quand on lance un cri dans la montagne, et cette voix, presque mystérieuse, parvient au cœur des petits et parle à leur âme.

« A l'ouïe de son nom, chacun à tour de rôle lève la tête, ouvre les yeux, et, comme dans un rêve heureux, sans bruit, en évitant de remuer la chaise ou la table, il se dirige vers la porte sur la pointe des pieds. On ne l'entend presque pas, pourtant son pas résonne dans le silence et l'immobilité qui persistent. Arrivé dans la pièce où je me tiens, il étouffe un rire joyeux, fait un bond vers moi, s'attache à mes vêtements, appuie sa tête contre moi et considère ses camarades qui restent encore immobiles en attendant leur tour. Celui qui est appelé croit être l'objet d'un privilège; pourtant, il sait que tous ses camarades viendront aussi, à leur tour, en commençant par celui qui se tient le plus tranquille. Chacun cherche à passer le premier. Ainsi je vis un jour une petite de trois ans essayer d'arrêter un éternuement et y parvenir en retenant de toutes ses forces sa respiration.

« Ce jeu fascine les petits. Leur immobilité persévérante et leurs visages concentrés, révèlent l'intérêt qu'ils y prennent. Au début, quand l'âme enfantine était encore pour moi lettre close, je promettais aux élèves les plus silencieux des douceurs ou des jouets comme récompense. Bien vite, je pus constater que ces moyens étaient inutiles.

« Après les efforts, les émotions, les jouissances

du silence, les enfants arrivaient au port. Ils étaient heureux d'avoir senti quelque chose de nouveau et d'avoir remporté une victoire. Ils oubliaient les bonbons et les jouets promis.

« J'abandonnai donc ce moyen inutile, et je vis que le jeu se perfectionnait toujours plus : des petits de trois ans restaient immobiles assez longtemps pour me permettre d'appeler et de faire sortir quarante élèves.

« Après ces exercices, il me semblait avoir des enfants plus affectueux; ils étaient, en tous cas, plus obéissants et plus doux. Les instants que nous avions passés ensemble, moi à les appeler, eux à écouter la voix qui les réclamait personnellement, avaient créé entre nous des relations nouvelles et plus intimes [1]. »

*
* *

Voilà, certes, une charmante leçon et bien propre à montrer le parti qu'une éducatrice véritable peut tirer des jeux pour l'avancement moral de l'enfant, pour l'habituer, en particulier, à se dominer lui-même et à goûter le prix de cette « victoire ». Volontiers nous arrêterions là-dessus notre chapitre, s'il n'y manquait une brève mention, tout au moins, des jeux capables d'éveiller et de cultiver de bonne heure le sentiment esthétique.

En classe déjà, c'est sous la forme d'amusement, d'exercice agréable, que l'enfant s'adonne au dessin,

1. Les *Case dei Bambini*, pp. 189-192.

au coloriage, à l'aquarelle, au modelage, à de petites constructions, ébauches d'architecture. Tantôt ces occupations sont suggérées ou même commandées par la Jardinière; et à cela nous voyons d'autant moins d'inconvénient qu'elle sait toujours faire accepter de bon cœur ses idées, qu'elle se garderait de les imposer directement à qui les recevrait mal, et qu'elle saurait l'amener vite, par sa manière même de lui céder en ne s'occupant plus de lui, à réclamer spontanément le pinceau, les briques, le pastel ou la glaise d'abord refusés. Tantôt elles sont complètement laissées à l'initiative de l'enfant, et c'est sous le propre nom de « jeux libres » qu'elles figurent à l'horaire. Il n'est pas de visage, à ce moment-là, qui ne s'épanouisse de plaisir.

La naissance et le développement du sens artistique ne s'en trouvent pas moins favorisés par surcroît. Disons plus et mieux. Si de tels jeux font le bonheur des enfants, c'est à cause même de l'occasion qu'ils offrent d'épanouir ce sens artistique, de satisfaire le besoin inné qui les pousse à traduire au dehors ce qui se passe en eux de meilleur et de plus beau. De là leur joyeux accueil à tout ce qui supplée leur parole, encore si peu riche; de là leur attrait pour les lignes, les couleurs, les chants qui agrandissent, pour eux, indéfiniment, la puissance de s''exprimer. Frœbel fait un devoir aux éducateurs de cultiver avec soin ces dispositions. Pour lui, et à bon droit, l'art est un bien dont tous les hommes sont appelés à jouir; tous peuvent être formés au moins á le

comprendre et ils doivent l'être en effet, sous peine de n'arriver pas à l'épanouissement complet, harmonieux, nécessaire, de leur vraie nature [1].

Bien souvent, du reste, notre rôle se borne à laisser nos enfants se livrer d'eux-mêmes aux jeux qui les développent en ce sens heureux. Restés libres dans le jardin, hors le temps des classes, ils se passent fort bien de nous pour danser leurs rondes et chanter leurs airs favoris, pour tresser des guirlandes et se parer de fleurs, pour édifier des monuments de pierres et des maisons de branches, comme ils dresseraient, en hiver, des statues de neige. Si la pluie ou un soleil trop ardent les oblige à rentrer dans la salle qui est leur, ils se précipitent sur leurs belles images, et c'est chaque fois une leçon d'art qu'ils y puisent, en même temps que du plaisir; tant nous avons pris soin d'écarter de leurs mains toute œuvre vulgaire. Les images regardées, ils s'offrent une représentation fictive de quelque scène de la vie : du musée ils passent au théâtre, et de la peinture à l'art dramatique. Ils jouent au médecin et aux malades, comme nous l'avons vu, ou bien au voyageur, à la marchande, à la maman; souvent, et ce n'est pas le moins joli, à la maîtresse d'école, à la directrice de Jardin d'Enfants, et Loulou, dans ce rôle, obtient de tels succès, que nous lui confions souvent pour de bon la conduite du groupe.

1. *L'Éducation de l'Homme*, chap. x.

CHAPITRE V

DES CONTES ET HISTOIRES

Beaucoup d'histoires. — Elles développent chez les enfants sympathie pour qui les raconte et puissance d'attention; elles enrichissent le vocabulaire. — Contes drôlatiques. Avantages de la gaîté. — Des contes de fées et qu'on ne saurait les combattre au nom de l'esprit scientifique. — Qu'ils peuvent produire de bons effets sans « morale » explicite. — Pour le *Petit Chaperon Rouge* et contre *Barbe Bleue*. — Les contes de fées cultivent le sens esthétique. — « Si c'est arrivé. » — Des récits fictifs à base de réalité. — Les fables. — Les histoires tirées de la vie des plantes; des phénomènes de la nature; des événements de notre existence. — Celles qui se rapportent à la vie ordinaire de l'enfant ou de son entourage, et qu'elles peuvent servir contre l'égoïsme. — Les explications de dessins et d'albums. — « Devine! » — L'utilité des images.

Au Jardin d'Enfants l'on raconte des histoires, beaucoup d'histoires, toutes sortes d'histoires, et nous estimons que nos chers petits en tirent autant de profit que de plaisir, autant de progrès que de joie. Les histoires, en effet, produisent du même coup ces deux sortes d'avantages; en leur gracieuse végétation, comme sur l'arbuste des climats de rêve, les fruits se mélangent aux fleurs.

Sans préférer aux autres, ni seulement rechercher de façon exclusive les jeux directement instructifs ou soi-disant moralisateurs, nous venons de recon-

naître dans les plus naturels et les plus amusants un admirable pouvoir d'éducation. De même pour les histoires. Il en est sans doute parmi elles que leur contenu rend capables d'influence plus sérieuse, plus profonde, plus durable; celles-là s'imposent davantage à notre attention, et nous veillerons à ce qu'elles gardent leur place, une place de choix, dans le répertoire. Mais ce n'est pas une raison pour exclure les autres, celles qui ne paraissent entraîner ou qui n'entraînent vraiment aucune conséquence. Toutes les histoires sont bonnes, oserai-je dire, dès lors qu'elles ne sont pas mauvaises, et celles qui ne font que plaire, par là même sont encore utiles.

Mais de plaire est le mérite essentiel, celui dont aucune ne pourrait se passer. C'est une qualité nécessaire à toutes, aux plus légères et aux plus graves, aux récits burlesques et aux contes moraux. Les histoires, avant tout, sont des œuvres d'art; elles doivent premièrement charmer l'auditeur, promouvoir l'exercice agréable de ses facultés de connaître et de sentir, satisfaire son sens esthétique, éveiller en lui la joie délicate que provoque toujours, même sous ses formes les plus modestes, la rencontre du beau.

Que ce soient là, du reste, autant de jeux inutiles, c'est ce que n'admettront pas les mères, les institutrices, qui, pour avoir, fût-ce une seule fois, raconté avec verve une histoire même des plus simples, ont connu l'émotion heureuse de voir s'épanouir près d'elles, comme fleurs au soleil, leurs

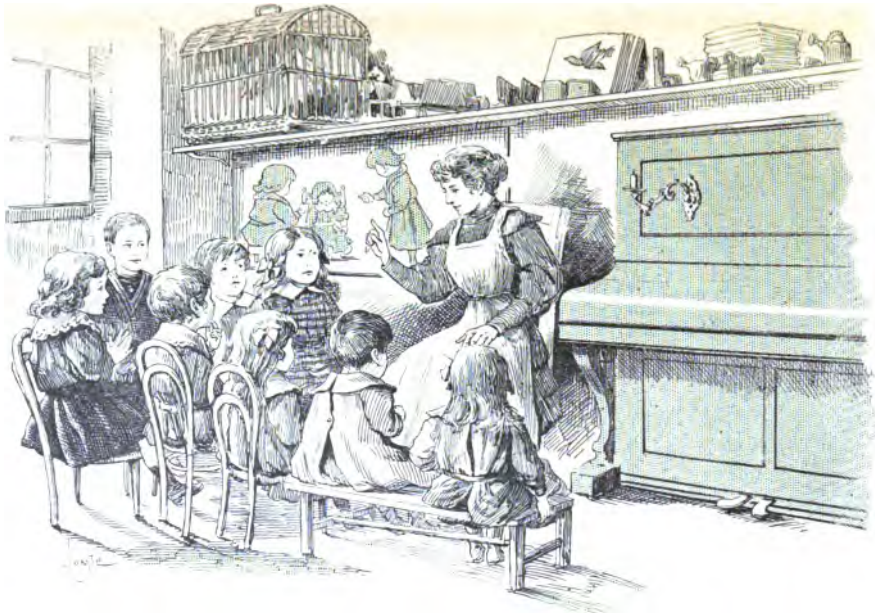


FIG. 5. — IL ÉTAIT UNE FOIS...

enfants radieux d'enthousiasme. Pour moi, de tant de gracieux souvenirs que m'a laissés la fréquentation des Kindergarten, il n'en est pas que je préfère à celui des récits d'histoires; et ce qui m'en reste le plus vivant dans la mémoire, ce n'est pas ce que la maîtresse disait, c'est la manière dont elle était écoutée.

Je revois, comme si je l'avais encore sous les yeux, le tableau de son petit groupe assis en demi-cercle. Elle les a tous devant elle à égale distance, de façon qu'ils saisissent, avec les paroles nettement entendues, chaque geste de ses mains, chaque mouvement de sa physionomie. Immobile, un doigt levé, la bouche entr'ouverte, elle vient d'obtenir, par l'unique suggestion d'un silence tout rempli de promesses, qu'eux-mêmes se taisent profondément : « Il était une fois... » Elle a commencé; aucun d'eux ne pense plus à soi; ils sont tous absorbés par les personnages, par les dialogues, par les événements. On sent qu'à chaque phrase l'intérêt augmente. Celui-ci, comme pour mieux entendre, se penche en avant de sa petite chaise; celui-là, frémissant, frappe ses genoux l'un contre l'autre; un troisième se mord la lèvre inférieure et retient sa respiration; un quatrième redit tout bas, avec ravissement, une jolie sentence que peut-être il n'a pas comprise. Des exclamations étouffées ponctuent les traits émouvants; tantôt discrètement, tantôt avec plus de vigueur, se marquent des blâmes ou des sympathies. Trop anxieux de connaître la fin, un plus petit

demande : « Alors?... » et toute son âme est suspendue à la réponse.

« Alors... » reprend la Jardinière ; et elle continue, enchanteresse véritable, à provoquer en ses auditeurs les émotions, les étonnements, les antipathies, les admirations, qu'elle souhaite ; elle les fait sourire ou les attendrit ; elle implante en eux, — selon les circonstances, — les sentiments, les images, les idées qu'elle juge préférables. Plus et mieux peut-être qu'en aucune autre de ses fonctions, elle façonne, elle modèle à son gré les esprits et les cœurs.

Son succès se comprend, d'ailleurs. Elle est pénétrée de son sujet, elle le possède à fond, elle n'a plus d'effort à faire pour s'en rappeler les traits essentiels, les passages caractéristiques, les mots qui doivent demeurer ; elle se l'est complètement assimilé. Elle s'y intéresse pour son propre compte. Elle oublie tout le reste, elle s'oublie la première, pour ses personnages et leurs aventures ; et de là vient qu'elle les peut dépeindre comme si à l'instant même elle les voyait réellement devant elle. De sa voix douce ou forte, joyeuse ou attristée, de son ton élevé ou grave, de ses silences impressionnants, elle se sert comme de rênes pour guider où elle le juge bon ceux qu'elle tient en mains. Avec chaleur, avec conviction, elle donne de toute sa personne, et elle entraîne comme à une victoire sa petite troupe électrisée.

Les histoires ne feraient-elles qu'établir entre nar-

ratrice et auditeurs une pareille communication de sentiments et de vie, c'en serait assez pour que de plus en plus, comme fait la pédagogie nouvelle, on en recommande l'usage à la place des anciennes lectures en commun. Rien de plus propre, en effet, à inspirer aux élèves pour la maîtresse ou pour le maître ces sentiments de confiance, d'affection et de gratitude qui, pourvu qu'on n'en abuse point, seront d'une si grande ressource aux heures du travail et de l'effort sérieux. Mais n'est-ce pas déjà un gain appréciable que l'effet de détente et d'aisance morale, immédiatement produit dans l'atmosphère de l'école par l'amusant repos ou la bienfaisante émotion du récit que l'on vient d'entendre? Peut-être une dangereuse électricité s'amassait au-dessus des jeunes têtes, par suite d'un devoir difficile, d'une réprimande mal acceptée, d'une sorte de vague mécontentement. Les courants nécessaires de parfaite communication commençaient de s'interrompre. L'histoire est venue les rétablir et tout remettre en ordre, l'histoire qui a reposé l'esprit, adouci le caractère, enchanté l'imagination et touché le cœur.

Notons aussi, sans y insister, tant c'est évident, que, par le fait même du plaisir qu'elles attachent à l'acte d'écouter, d'écouter longtemps, les histoires développent la puissance d'attention, de concentration, et peu à peu transforment en habitude l'exercice précieux de cette faculté. Enfin elles enrichissent le vocabulaire des enfants, elles leur enseignent nombre d'expressions nouvelles que le

contexte fait comprendre sans peine ou dont l'explication est bien accueillie; et ce n'est pas rien, que de meubler ainsi peu à peu les espaces vides d'un jeune cerveau, d'y inscrire des tournures de phrases, des locutions, de simples mots, que dis-je? des sons bien articulés et une exacte prononciation.

*
* *

A côté de ces avantages communs, il en est de propres à chaque genre différent d'histoires. Comme l'on ne peut manquer de s'y attendre, ni les effets éducateurs, ni par conséquent les règles, ne sauraient se présenter tout à fait les mêmes suivant qu'il s'agit de contes drôlatiques ou de fictions gracieuses, de récits qui mélangent le réel et l'imaginaire, ou d'histoires entièrement conformes à la vérité.

Tout ce qu'on a le droit de demander aux contes drôlatiques, — la bienséance et le goût sauvegardés, — c'est qu'ils provoquent le rire. Ils n'auront pas rendu, s'ils y arrivent, un service négligeable. Aux enfants surtout, la gaieté est bonne; elle est tonique et rafraîchissante; elle fouette le sang, calme les nerfs, avive l'esprit; elle équivaut moralement, dans une salle de classe, à ce qu'est, du point de vue physique, l'ouverture des fenêtres ou l'entrée d'un rayon de soleil.

Des pédagogues austères, qui nous pardonneront le conte burlesque comme inutile peut-être, mais

inoffensif, ne passeront point condamnation sur le conte de fées. Il blesse leur culte de la science et leur amour de la vérité!

Nous estimons, pour notre part, que l'attitude scientifique, en éducation, c'est avant tout de traiter l'enfant suivant sa nature, c'est de ne pas lui refuser, sans de graves motifs, ce que, dans tous les temps, dans tous les pays, il a reçu avec bonheur et sans nul dommage : les inventions, les mythes, que son imagination, telle qu'on l'a partout observée, lui fait rechercher spontanément et qu'il forgerait incohérents, inutiles, voire nuisibles, si nous ne savions pas les lui présenter nous-mêmes sous la forme la plus belle et la plus profitable. Pas plus que ses autres facultés, sa puissance de rêverie n'est à détruire ou à négliger; il n'en faut qu'assurer le meilleur exercice possible.

Quant à l'amour de la vérité, qu'on nous oppose ensuite, nous ne voyons pas en quoi il souffre plus de la fiction lorsqu'elle s'adresse à l'enfance que lorsqu'elle s'adresse aux adultes, ainsi qu'elle fait, sans soulever de protestation, dans la plupart des œuvres artistiques, au théâtre en particulier et dans les romans. Tout ce qu'on est en droit de demander aux récits féériques, de même qu'aux autres productions de l'art, c'est la vérité générale et humaine, qui respecte les lois de l'expérience et les vraisemblances raisonnables d'une hypothèse donnée. Excluons, si on veut, les contes qui ne rempliraient pas de telles conditions; mais on ne voit pas qu'elles fassent

défaut à ceux de notre tradition française, beaucoup plus sobres, en général, que ceux de l'étranger, plus mesurés, plus fidèles au bon sens et encore sages dans la fantaisie même.

Qu'on ne prétende donc pas, au nom de l'exactitude scientifique, supprimer un fait aussi vieux que l'humanité, aussi répandu qu'elle, inconnu dans ses origines et, suivant toutes les apparences, explicable seulement par le besoin inné de poésie qui, dans le temps où elles sont le plus naïves et le plus proches de la nature, soulève au-dessus de l'expérience vulgaire les âmes des peuples jeunes et des petits enfants. Sous le couvert du respect pour les réalités de surface, ce serait méconnaître la réalité profonde, ce serait en fausser les lois les mieux établies; ce serait, en quelque sorte, et par matérialisme inconscient, violer un droit idéal et héréditaire chez ceux qu'il s'agit d'élever. Ce serait, de plus, aller contre leur intérêt bien compris et les priver d'un des moyens non seulement les plus agréables, mais les plus efficaces d'acquérir le goût de la vertu et le goût du beau.

*
* *

Il n'est, du reste, pas besoin, pour atteindre un effet moralisateur, de le viser directement, ni surtout de le désigner en termes exprès. Énoncé d'avance, un tel dessein mettrait plutôt les auditeurs sur la défensive; il fermerait leur âme prête

à s'ouvrir aux promesses de l'art et de la joie. Exprimé dans la conclusion, il romprait tout le charme et provoquerait des réflexions comme celle-ci, qui est authentique : « Les histoires sont si jolies! C'est dommage qu'elles finissent toujours par quelque chose d'ennuyeux ». Mais les conséquences d'un récit, dans l'ordre moral ou dans l'ordre pratique, peuvent fort bien se produire sans être formulées, et les impressions qu'il laisse, pour rester peut-être inconscientes, n'en seront ni moins profondes ni à la longue moins efficaces. Dès lors qu'il exprime de la vie, qu'il révèle à l'enfant une vie par certains côtés semblable à la sienne et par d'autres côtés bien plus étendue, il élargit ses horizons, enrichit son intelligence, provoque son activité, lui fait entrevoir des lois, saisir des rapports, concevoir la laideur du mal, admirer et aimer ce qui est digne d'amour et d'admiration.

Les contes de fées renferment, d'après Charles Perrault, « une morale très sensée et qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent ». Il n'en faut pas un degré bien rare, par exemple, pour comprendre que le *Petit Chaperon Rouge* enseigne une sage défiance des flatteurs et des inconnus. J'en ai, cette année même, constaté l'emploi très utile auprès d'un héros de notre connaissance, l'ami Jean, maintenant écolier des classes enfantines au lycée Montaigne, et qui traverse, pour s'y rendre, un bois d'ailleurs peu dangereux, le Luxembourg. Ne s'était-il pas avisé, dès le troisième

jour, de se glisser tout seul hors de la pension, à l'issue de la classe, sans attendre la bonne qui venait le chercher et qui était d'une minute en retard? Il avait très fièrement réintégré, par ses propres moyens, le domicile paternel; mais l'on jugea, non sans motif, que c'était de l'initiative un peu prématurée, et à l'appui des bons conseils, on lui conta l'histoire trop réelle d'un petit garçon qui s'était fait écraser la veille par un autobus, puis l'histoire fictive du *Petit Chaperon Rouge*. Il ne parut pas que celle-ci, quoique donnée honnêtement pour une invention, produisît le moins d'effet.

L'application n'exige, d'ailleurs, point d'être toujours immédiate pour avoir son prix; et ce n'est pas temps perdu si ce conte, par exemple, dépose d'avance en l'esprit des fillettes telle leçon que l'avenir fera plus consciente. Comme le dit joliment Perrault :

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites et gentilles
Font très mal d'écouter toutes sortes de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.

L'instructive expérience encore, que celle qui se dégage de *Riquet à la Houppe* ou de la *Belle et la Bête :*

Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même.
Tout est beau dans ce que l'on aime;
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

Mais peut-être est-ce là bien plutôt apprendre à connaître la vie (profit déjà très appréciable!) qu'à aimer la vertu. Il est des contes qui enseignent plus directement à se corriger de ses défauts, à se contenter de son sort, à se montrer bon et généreux :

Je n'en appellerai pas, pour le démontrer, à la sage conclusion de *Barbe-Bleue* :

> La curiosité, malgré tous ses attraits,
> Coûte souvent bien des regrets!

Barbe-Bleue ne me paraît pas convenir aux enfants. Je n'aime pas pour eux cette chambre des horreurs où « le plancher était tout couvert de sang caillé, dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs ». Un tel cauchemar fait payer trop cher les jolis dialogues : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie. » Mais la morale se passe fort bien de tableaux effrayants. C'est sans inconvénient pour le sommeil de nos chers petits qu'on leur fait aimer la douceur d'une Cendrillon et détester la dureté de ses sœurs; qu'en leur parlant, comme dans *les Fées*, de la jeune fille aimable et bonne, de la jeune fille méchante et orgueilleuse, qui laissaient tomber de leurs lèvres, à chaque parole, une pierre précieuse ou un vilain crapaud, on leur fait concevoir la profonde beauté de la vertu et la secrète laideur du vice, on les prépare à l'intelligence de cette maxime évangélique : « La bouche parle de l'abondance du cœur ».

*
* *

Nous avons dit que les contes de fées, en même temps qu'ils réjouissent l'enfant et qu'ils l'aident à saisir les vérités élémentaires de la morale et de l'expérience, contribuent aussi à lui inspirer le goût du beau.

Beaucoup d'entre eux se présentent sous une forme excellente; et je ne vois guère ce qu'on pourrait imaginer de plus parfait que l'*Ile des plaisirs* de Fénelon, le *Petit Chaperon rouge* et le *Chat Botté*[1] de ce bon Perrault, *Blanche-Neige* des frères Grimm, la *Petite Marchande d'allumettes* d'Andersen. S'il en est de trop vulgaires ou de trop subtils, de trop secs ou de trop diffus, l'on a d'autant moins à y recourir qu'il n'en faut pas un grand nombre pour satisfaire le jeune auditeur, toujours prêt à entendre répéter les histoires qui l'ont enchanté une fois et à les préférer aux histoires nouvelles. Il n'est nulle part plus facile qu'ici d'éviter, non seulement le bizarre et l'atroce, mais le banal lui-même, et de mettre en pratique le précepte de Fénelon : « L'on ne doit

1 Si l'on estime d'un exemple dangereux les mensonges du Chat Botté, il suffira de dire aux enfants, comme fait M. Bouchor dans sa charmante édition : « Si c'était un homme, je lui reprocherais d'inventer toute sorte de choses. Oui, mais notre Chat est un chat, et alors il n'y a qu'à s'amuser de ses inventions. » (*Contes* transcrits par M. Bouchor, in-12, Librairie Armand Colin, p. 55). Aussi faisons-nous sans scrupule place au Maître Chat dans nos *Contes de Fées* de la BIBLIOTHÈQUE DE MON FILLEUL (Bloud et Cie, édit.). *Barbe Bleue* seul en est exclu.

verser dans ce réservoir si petit et si précieux que des choses exquises[1]. » Naïveté, rapidité, bonne grâce, esprit, sobre poésie, semblent autant de qualités charmantes que les fées, marraines, comme on le sait, toujours généreuses, se sont plu à répandre sur le berceau des contes qui portent leur nom. Rien que de les entendre et de s'y complaire, c'est pour l'enfant déjà une première leçon de littérature.

C'en est une encore dans ce sens, non moins important, qu'il se familiarise là avec des idées sans lesquelles, plus tard, tout un côté lui échapperait des plus délicates allusions ou réminiscences de la tradition esthétique. Les contes de fées, les mythes, les personnages symboliques de la fable et de la légende, mais à qui ne les connaîtrait point, tous les arts demeureraient incompréhensibles : la poésie, cela va sans dire ; la musique, surtout la moderne ; la peinture, jusqu'à la sculpture, qui en tirent elles-mêmes des sujets ou au moins des inspirations. Et la connaissance qui est ici requise n'est pas de celles qui s'obtiennent, le jour où on le souhaite, par un acte subit d'application ; elle n'est efficace que si elle plonge ses racines dans nos plus lointaines associations d'idées ou de sentiments, que si elle est contemporaine de nos premiers épanouissements d'âme. Il y a des richesses, dans le passé de l'esprit humain, qui ne se transmettent point par l'érudition. Si c'est

1. *Traité de l'Éducation des Filles*, ch. v.

un dictionnaire d'archéologie qui vous explique les fées, les ogres, les nains, les sylphes, les génies, jamais vous ne saurez ce que c'est; le jardin des Hespérides vous restera fermé, pauvre savant, et les fruits d'or ne seront pas pour vous.

*
* *

Je voudrais croire que les contes de fées ont maintenant cause gagnée auprès du lecteur. Ils l'ont, en tout cas, et sans autre plaidoyer que celui de l'expérience, auprès de nos directrices du Jardin d'Enfants. Dieu sait pourtant si elles ont le souci de la simplicité, de la vérité, de la sincérité intellectuelle! Mais elles n'estiment pas que ce soit tromper leurs pupilles que de les accompagner, voire de les précéder en ces régions du merveilleux où se porte leur esprit tout spontanément et que, laissés à eux-mêmes, ils parcourraient encore à leurs risques et périls. Aussi bien restent-elles toujours prêtes à tenir compte des premiers doutes qui surgissent en eux, et à leur répondre loyalement dès qu'ils demandent « si c'est arrivé ». Elles devanceraient, au besoin, l'interrogation qui se ferait trop attendre, et elles prendraient l'initiative de la distinction qu'un jour ou l'autre il faut établir entre l'histoire vraie et celle qui ne l'est pas.

Qu'on ne croie pas, du reste, que cette dernière en perde une parcelle de son prestige ou de son intérêt. La plupart des enfants s'enquièrent,

quand on leur annonce une histoire, si elle est inventée ou vraie. Ils témoignent du plaisir si on leur répond qu'elle est véritable; mais, si on leur dit qu'elle est inventée, ils trépignent d'enthousiasme. Leur donne-t-on le choix entre les deux, presque toujours ils préfèrent la fiction aux réalités, bien inspirés, en somme, puisque c'est elle qui offre le plus de champ à l'exercice, au jeu de leur imagination. Le récit fictif est, en un sens, plus complet, puisque le réel y garde sa place et que sa présence même y est nécessaire pour soutenir l'illusion; tandis qu'au contraire force est bien de bannir d'un récit authentique maintes inventions qui l'embelliraient. Or, l'enfant, ce poète, n'aime pas qu'on lui enlève, serait-ce au moyen de chaînes d'or, la liberté de son vol.

C'est pourquoi, s'il est entendu qu'à mesure qu'il grandit et qu'il apprend à distinguer le réel de l'imaginaire, tous deux confondus d'abord en son esprit à demi-conscient, l'on se fera un devoir d'aider son discernement et d'éviter tout piège à sa bonne foi naïve, cependant l'on se gardera bien de rompre mal à propos le charme de ses joies d'artiste et de lui rappeler, au moment où elles sont le plus vives, qu'elles n'ont pas de fondement. Quel service nous rendrait, à nous, le sot ami qui nous viendrait dire, au cinquième acte de *Phèdre*, d'*Hamlet* ou de *Parsifal* : « N'oubliez pas qu'il n'y a rien de vrai! » Bien plus lourdement celui-là se trompe, qui ne croit pas à la vérité supérieure de l'art.

*
* *

Une fois reconnu aux contes de fées le droit de contribuer, pour leur part, à l'éducation de l'enfant, à plus forte raison paraissent légitimes les leçons qu'on tire pour lui des réalités qui nous environnent : animaux, plantes, phénomènes de la nature et vie commune de nos semblables. Arrêtons-nous un peu à ces sources abondantes de nouveaux récits.

Pour n'y être plus prépondérante, la fiction ne laisse pas d'y jouer un grand rôle encore. A nos petits du Jardin d'Enfants, l'heure n'est pas venue d'enseigner sèchement l'histoire naturelle et les nécessités de notre existence; veut-on les intéresser à la vie des plantes, des bêtes et des hommes, il la faut rapprocher de leur vie à eux, et cette transposition ne peut bien se faire qu'en ajoutant quelque peu à l'exactitude matérielle. Les animaux et les plantes seront, il est vrai, décrits avec leurs mœurs et leurs caractères authentiques; mais, si c'est nécessaire, on leur accordera sans façon la parole et des préoccupations analogues aux nôtres. Quant aux personnages humains dont seront narrées les aventures, tout ce qu'on leur demandera sera d'agir suivant les lois connues de l'expérience et suivant la vraisemblance relative des circonstances particulières où on les suppose, du point de départ très libre que l'on imagine.

De ces récits fictifs à base de réalité, généralement

l'on prend pour type ceux qui mettent en scène la vie animale, et même c'est à eux qu'on réserve le nom de fables.

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes,

disait La Fontaine. On s'en sert mieux encore pour instruire les enfants : d'abord en leur donnant l'occasion d'apprendre sans fatigue un nombre appréciable de notions, de faits et de lois de l'histoire naturelle; mais aussi, — comme nous avons vu qu'on le peut faire au moyen de toute espèce de contes, — en les amusant et reposant, en leur formant l'imagination et le goût, en les préparant à comprendre clairement les données essentielles de l'expérience et de la vie morale.

S'il est un avantage, toutefois, que l'on obtienne ici plus spécialement, c'est peut-être celui d'habituer l'enfant à sortir de lui-même, à entrer dans les sentiments d'une créature tout à fait différente de lui et néanmoins assez familière pour ne pas le déconcerter. L'intérêt qu'il prend aux aventures, aux alarmes de l'oiseau que les chasseurs menacent et que sauve sa maman prudente, voilà un premier pas de fait hors des préoccupations égoïstes, dans la voie généreuse de l'altruisme et de la sympathie. D'autant plus efficace est ici la leçon, que rien ne la peut faire soupçonner et qu'il suffit, pour en préparer l'effet, d'ajouter à la vie étrangère que l'on retrace, quelques traits çà et là qui la rapprochent

un peu plus de la nôtre et qui en augmentent, d'ailleurs, la valeur pittoresque.

*
* *

La vie des plantes donnera matière à des récits de même genre, mais peut-être moins nombreux parce qu'elle offre moins d'analogie avec notre vie à nous. Nous avons vu, à l'occasion des travaux printaniers combien l'histoire vraie du jardin et des champs, d'une fleur, d'un arbre ou d'un grain de blé, peut offrir d'attrait par elle-même, sans nulle adjonction de détails fictifs.

Nous avons vu aussi, dans l'histoire du cerisier, qu'on y peut, sans troubler l'esprit des enfants ni manquer sérieusement à l'exactitude, introduire d'innocents dialogues; les paroles qui s'échangent entre le vent plein d'obligeance et l'arbre inquiet de l'avenir de ses fruits, ne font, en somme, que rendre plus claire la situation vraie, exprimer avec plus d'éclat la réalité [1].

Il est permis d'aller plus loin et d'appliquer au monde végétal, comme à celui des animaux, toujours sous forme de fable, de légende ou de mythe, tels procédés de personnification qui, en le rapprochant de nous, le rendront à la fois plus attrayant et plus instructif. Je me rappelle avec joie le petit succès que j'obtins dans une école maternelle de la Ville de Paris, en y racontant, à la fin d'une de mes visites,

1. Voir les chapitres XI et XII du volume précédent.

et d'après une poésie anglaise, pourquoi il existe maintenant des roses rouges : au commencement, il n'y en avait que de blanches, mais, un matin, l'une d'entre elles plut tellement au soleil par son parfum et sa beauté, qu'il ne put se retenir de lui en faire compliment; la petite rose blanche, troublée dans sa modestie, en devint rouge d'émotion et sa couleur passa aux fleurs qui descendirent d'elle.

Bien digne aussi d'intérêt, l'histoire du petit sapin ambitieux qui se plaignait de n'avoir que des aiguilles, alors que tous les arbres de la forêt possédaient des feuilles. Il aurait voulu laisser ses piquants pour des feuilles en or. Son désir fut exaucé, mais un vilain homme vola ses feuilles d'or. Il souhaita des feuilles en verre, et fut de nouveau exaucé; mais un grand vent brisa ses feuilles en verre. Il souhaita des feuilles vertes, et il les obtint; mais vint la chèvre avec ses chevreaux, et les feuilles vertes furent toutes mangées. Quand le soir arriva, le petit sapin tout nu, tout grelottant, se mit à pleurer : « J'ai perdu mes feuilles d'or, mes feuilles en verre, mes feuilles vertes. Si l'on pouvait me rendre mes aiguilles! » Le lendemain, au réveil, il fut tout heureux de voir qu'elles étaient revenues, et les autres arbres se mirent à dire : « Le petit sapin, il est comme avant. » Il était bien guéri de son orgueil, le petit sapin [1].

1. Voir ce récit dans l'ouvrage de miss Cone Bryant : *Comment raconter des histoires à nos enfants*, p. 194 de la traduction française (Nathan, éditeur).

*
* *

Mais ce ne sont pas seulement les plantes et les animaux que d'ingénieuses paraboles rapprocheront de l'enfant pour l'amuser et pour l'instruire ; nous faisons servir à cette fin, et pour cela nous personnifions, toutes sortes d'objets et même les phénomènes de la nature ou certains événements de notre existence.

Le précédent volume a cité l'histoire des rayons de lumière qui vont travailler tout le jour et qui racontent chaque soir à leur père le soleil ce qu'ils ont vu [1].

Andersen, plus habile magicien lui-même que ceux dont parlent ses contes, nous intéresse aux aventures d'un bon petit shilling qui, à l'étranger, passe pour une pièce fausse et se voit préférer beaucoup de monnaies moindres ou franchement mauvaises, mais qui, rentré enfin dans son pays, y reprend toute l'estime dont il est resté digne.

C'est Andersen encore qui, dans un mythe à la fois poétique et très familier, nous raconte une soirée chez Ferme-l'Œil, c'est-à-dire chez le sommeil :

Il n'y a personne au monde qui sache autant d'histoires que Ferme-l'Œil. Et comme il les raconte bien!
Ferme-l'Œil arrive le soir, quand les enfants sont

1. P. 217.

tranquillement assis autour de la table. On l'entend à peine monter l'escalier. Il ouvre tout doucement la porte, et psitt! il lance avec adresse une poignée de sable aux yeux des enfants.

Aussitôt leurs yeux se trouvent clos malgré eux. Ferme-l'Œil se glisse derrière les enfants, les touche de sa baguette enchantée; et soudain leurs têtes s'inclinent, alourdies de sommeil. Cela, du reste, ne leur fait pas de mal, et le bon Ferme-l'Œil n'a que de bienveillantes intentions pour les enfants qu'il visite.

Il veut seulement qu'ils soient sages, et d'ordinaire ils ne sont tout à fait sages que lorsqu'ils dorment. Il veut aussi qu'ils restent bien tranquilles pendant qu'il raconte ses histoires.

Dès que les enfants sont endormis, Ferme-l'Œil s'asseoit sur leur lit... Il est venu en pantoufles et avec un parapluie sous chaque bras.

Un de ces parapluies est orné de belles images; il l'ouvre au-dessus des enfants sages pour qu'ils fassent toute la nuit de jolis rêves. L'autre parapluie est tout uni; il le déploie sur la tête des enfants méchants, et alors ils dorment sans faire de beaux rêves et le lendemain, quand ils s'éveillent, ils n'ont pas de belles histoires à conter.

Suit le récit d'une visite de Ferme-l'œil au petit Hialmar et du voyage qu'il lui fit faire, une nuit, en uniforme de soldat de plomb, à la noce des souris de la salle à manger...

*
* *

Les histoires le plus recommandées par Frœbel sont celles qui se rapportent à la vie ordinaire de l'enfant ou des personnes de son entourage. Rien ne

l'intéresse plus que d'entendre raconter ce que faisaient papa et maman, grand-père et grand-mère, quand ils étaient petits, ce qui leur advint dans un voyage, dans une partie de plaisir, dans une rencontre avec un pauvre, dans un travail qu'ils avaient entrepris. Rien, disons-nous, ne l'intéresse plus : mais quelque chose l'intéresse autant; et c'est le récit de ce qui lui est arrivé à lui-même, il y a plus ou moins longtemps, la prévision de ce qui lui arrivera demain, la supposition de ce qui se passerait s'il se trouvait en telles et telles circonstances.

Il n'est pas, d'ailleurs, nécessaire qu'il reste perpétuellement le centre, ni par ses proches ni surtout par lui-même, des aventures, authentiques ou non, qui lui sont racontées. Il en perdrait alors le bénéfice principal, qui consiste, comme nous l'avons remarqué déjà pour n'importe quelles histoires et comme il est bien plus vrai des récits tirés de la vie courante, à le déprendre de son égoïsme naturel, à l'émouvoir en faveur d'autrui. C'est naître à la générosité que de ne plus se préoccuper de soi, ou, du moins, de ne plus s'en préoccuper que d'une manière inconsciente et à travers l'intérêt de ses semblables. N'est-ce pas un joli trait que celui que rapporte, à peu près dans ces termes, un *Guide* anglais *des Kindergarten :* « Un tout petit écoute l'histoire d'un enfant paresseux qui manqua une partie de plaisir pour n'avoir pas été prêt à temps. Les écoliers sont à bord du steamer qui va les conduire au lieu du pique-nique; la cloche sonne;

juste au moment où le retardataire arrive sur le quai, voilà que le bateau part. Le jeune auditeur s'écrie alors d'un ton suppliant : « O tante, est-ce qu'on ne pourrait pas le mener au steamer dans une petite barque? Cela me fait tant de peine qu'il reste là tout seul[1]! »

Ces histoires tirées de la vie familière constituent peut-être, dans le domaine que nous décrivons, le champ le plus exploité. Longuement développées, elles forment des sortes de bons romans à la portée des jeunes esprits : des romans, parfois, s'il s'agit de ceux de Schmidt ou de Mme de Ségur, par exemple, qui valent bien la littérature préparée pour les grandes personnes. Sous une forme plus brève, on en a recueilli beaucoup dans les premiers livres de *Lectures* destinés aux écoles[2].

Au Jardin d'Enfants, les histoires sont le plus souvent tirées des événements du jour, de la vie du petit groupe, « des circonstances scolaires », comme dit M. Compayré résumant les vues de Frœbel dans la très exacte brochure qu'il lui a consacrée quelque temps avant de mourir[3]. « Ainsi, ajoute-t-il, on choisira le moment du pliage ou du découpage pour faire une causerie sur la fabrication du papier que l'enfant est en train de manier. » Des occasions

1. *Kindergarten Guide*, by Loïs Bates (Longmans and C°), p. 259.
2. Sur les mérites et sur les défauts des romans de Mme de Ségur, voir l'excellente notice de M. Jacques Zeiller (Bloud et Cie, édit.). — Signalons, entre autres *Lectures*, celles de M. Mironneau (Librairie Armand Colin).
3. In-18, chez Delaplane.

encore plus favorables naîtront sans peine d'un événement moins coutumier ou de la suite naturelle des Idées centrales. Toutes celles-ci comportent au moins une histoire; souvent elles en donnent une pour point de départ et une comme conclusion.

*
* *

Beaucoup de récits se présentent sous la forme spéciale d'une explication de dessin ou de tableau : page illustrée des *Causeries de la Mère*, ou gravure suggestive. Il faut qu'une image soit bien nulle, pour ne pas exciter la curiosité des enfants, pour ne pas leur faire désirer des explications. Qu'est-ce qui arrive ici à tel ou tel héros? que dit-il? où va-t-il? qu'est-ce qu'il veut faire? Pourquoi ces deux-là se battent-ils? Pourquoi le petit garçon est-il triste et ne joue-t-il pas? Pourquoi cette petite fille ne va-t-elle pas avec les autres?

Trop heureux de les voir venir au-devant de ce que nous tenons à leur apprendre, nous leur donnons avec joie les réponses qu'ils sollicitent, mais nous ne manquons pas de leur faire remarquer combien il serait agréable de les trouver soi-même dans le livre si on savait lire. Il est vrai que certains albums ne contiennent que des histoires muettes et n'en sont pas plus mauvais pour cela.

D'autres fois, et notamment avec ces albums, c'est nous-mêmes qui interrogeons et qui demandons le sens des images : *Devine!* l'un des mots, l'un des jeux

que l'enfant préfère, un des plus riches en belles promesses et celui de tous, peut-être, qui excite le mieux son esprit aux recherches fécondes. Deviner le sens de belles images, c'est réjouir à la fois ses yeux, son imagination, sa curiosité, son amour de la recherche et de l'imprévu; c'est comme de se raconter, exercice délicieux, des histoires à soi-même.

Où l'image rend le plus de services, peut-être, c'est dans les récits qui se rapportent à l'histoire religieuse et à l'histoire profane. Ils joueront bientôt un grand rôle dans l'éducation, et nous aurons lieu d'y revenir s'il nous est donné de pousser plus loin ces études. Mais ils sont à leur place déjà au Kindergarten, car c'est le plus tôt possible qu'il importe de faire connaître et aimer les héros qui dominent la vie de l'humanité. On n'oubliera pas, toutefois, que jusqu'à la sixième année les enfants ne comprennent guère l'idée de passé et qu'ils se représentent fort mal ce qui ne tombe pas, de façon ou d'autre, sous leur expérience. A leur tout raconter sans tenir compte de cette faiblesse provisoire, on risquerait de déposer en eux des représentations sans exactitude qu'il serait laborieux d'extirper plus tard et qui fausseraient d'avance l'enseignement nécessaire des autres années. L'image diminue ce danger, non seulement par le vrai qu'elle montre, mais encore et surtout par ce qu'elle écarte de méprises. Ajoutons que sans elle, en beaucoup de cas, les événements ou les paroles célèbres n'offriraient à l'enfant aucun sens du tout.

CHAPITRE VI

LA VACHE ET L'ENTORSE

La rentrée. Dernier mot sur l'imagination. — Les petits jardins : la pluie. — Radis contre fraises. — La vache pour Idée centrale. — Pourquoi garder de l'herbe. — Fanage. — Travaux manuels. — Entorse et réclusion. — La visite des malades. — Les enfants dans ma chambre : jeux et entretiens. — La rentrée des foins. — Comme on trait les vaches. — Explication d'une *Causerie de la Mère*. — « Nous avons fait du beurre! » — Un goûter plein de distinction.

Avec leurs promenades, leurs jeux et leurs contes, elles nous ont menés un peu loin, nos vacances de Pentecôte. Mais, quand on se met à suivre l'Oiseau Bleu, sait-on jamais où il s'arrêtera?

La longueur de ces digressions nous inspirerait, cependant, tout autre chose que des regrets, si elles avaient réussi à mettre cette vérité en lumière, que l'imagination est la faculté maîtresse chez l'enfant, et qu'on ne saurait attacher trop de prix aux circonstances ou aux procédés qui en favorisent l'heureux développement, comme le font, à n'en pas douter, les occupations artistiques dont nous avons parlé dans le premier volume, les jeux et les histoires qui viennent de prendre une si grande place dans celui-ci. Nous savons bien, au Jardin d'Enfants,

que l'imagination, si elle grandit outre mesure et sans direction, peut nuire aux autres facultés et s'opposer à l'esprit pratique ou à l'amour des devoirs ordinaires; mais nous savons aussi que, si on la tuait ou l'atrophiait, non seulement c'en serait fini de la culture artistique et de la science elle-même, qui ne peut se passer d'hypothèses, mais on compromettrait dans son développement jusqu'au sens moral en le laissant livré à son pire ennemi, l'égoïsme.

Qu'est-ce, en effet, que l'égoïsme, sinon l'incapacité ou le refus de se mettre, comme on dit, à la place des autres, de ressentir pour son propre compte, et tout d'abord de se représenter, ce qui se passe en eux? Chez un enfant qui ne posséderait aucune imagination, l'on ne voit guère, en vérité, comment les inclinations altruistes pourraient naître ni de quoi elles pourraient, une fois nées, tirer aliment pour croître.

*
* *

Si l'Oiseau Bleu aime le silence, voici du bruit assez pour le faire envoler très loin. Ce sont nos enfants, le premier jour après les vacances, qui vont revoir leurs petits jardins. Nous les y suivons pour reprendre, à notre façon coutumière, le récit naïf de leur vie et de celle que nous menons en leur société.

« Hou! hou! nos radis! ma salade! mes haricots! mon beau chou! » Il y a dix jours qu'on n'est venu

FIG. 6. — LES ENFANTS VONT REVOIR LEURS PETITS JARDINS.

voir les petits jardins, et l'on ne peut pas, non, se représenter tout ce qu'en dix jours du mois de juin ils ont accompli de progrès! Les haricots ont germé; les choux et les salades, repiqués il y a si peu de temps, ont repris avec vigueur. Mais là n'est pas la cause du plus grand triomphe; et ce qu'il faut voir, c'est l'air dont Félix vient me dire, souriant et pourtant grave : « J'ai un radis! » Jamais il n'a témoigné, lui assez peu démonstratif, une telle émotion. Et ses compagnons font preuve d'un enthousiasme égal au sien. Les autres plantations les intéressent fort, mais les radis les passionnent, leurs radis, les premiers êtres qui leur doivent l'existence, ces toutes petites graines qu'ils ont semées il y a si peu de temps et qu'aujourd'hui déjà ils peuvent arracher de terre, emporter avec eux pour les manger en même temps que leur pain, à l'heure du goûter : joie profonde et élevée de se sentir cause; bonheur plus simple, et non moins vif, de jouir du fruit de son travail.

« Nos radis seront encore bien plus beaux dans quelques jours, explique M^lle^ B. Ils sont restés petits, parce qu'ils étaient trop rapprochés et manquaient de place pour grandir. Tirez en un ici, un autre là, un troisième plus loin; ceux que vous laisserez pousseront beaucoup mieux et deviendront magnifiques. »

Une averse nous oblige de rentrer en classe. On nous promet que la prochaine fois, lorsqu'il y aura du beau soleil, nous bêcherons et nous ratisserons

puis nous ensemencerons de radis tout un grand carré de terre pour les petits Parisiens de la colonie de vacances qui ne vont pas tarder à venir. Ils seront si contents, eux qui n'ont peut-être jamais vu de jardins! Nous leur montrerons les nôtres et nous leur donnerons de nos radis. Nous leur montrerons aussi nos poupées, nos cubes, nos ardoises, et Jacqueline donc, la bonne ânesse, et les poules et le chien Médor... Quelle fête on s'en promet! C'est au point qu'un moment la récolte en est oubliée.

Mais l'orage augmente : grêle, éclairs, tonnerre et grande pluie. « C'est ennuyeux, dit mon filleul, ça nous empêche de retourner aux jardins. » On n'a pas de peine à lui faire comprendre, et du même coup à tous, que la pluie a du bon et que nos plantations, arrosées grâce à elle, vont grandir bien plus vite : l'auteur de la nature sait mieux que nous ce qui convient pour elle et pour nous. — C'est ainsi qu'il faut donner les leçons morales à l'instant opportun, de la façon la plus simple et comme sans y prendre garde.

Un autre exemple s'en présente au moment du goûter. Un des petits qui n'a pas de radis, je ne sais plus pourquoi, en demande un à Pierre. Pierre, qui pourtant a très bon cœur, ne se montre pas, cette fois, en veine de générosité. Et comme M^lle^ B., d'un regard étonné, lui fait honte de son refus : « Mes radis sont à moi! dit-il pour se justifier. — Je sais quelqu'un, réplique la directrice, qui n'aura pas de fraises ce soir. — Pourquoi? demande Pierre inquiet. — Parce qu'elles sont à moi! — Alors, je veux bien

donner de mes radis. — Seulement pour avoir des fraises? » Pierre, confus, ne répond pas; mais il donnerait maintenant tous ses radis pour rien.

Un trait qu'il ne faut pas oublier, c'est que tout à l'heure, en passant du jardin en classe, les enfants, ayant aperçu Adolphe dans le potager, sont allés, pour la plupart, lui montrer leurs radis. Et l'on s'est bien gardé de les en empêcher, malgré l'apparent désordre et le petit retard sous la pluie : Adolphe nous a donné des salades et des choux à repiquer, nous devons lui en montrer de la reconnaissance. Tout geste, ici, est favorisé, qui va dans le sens des bons rapports, d'une saine familiarité, avec les ouvriers et les domestiques.

***

Le lendemain matin j'assistai à une causerie sur le foin. C'était l'introduction d'une nouvelle Idée centrale qui avait pour objet la Vache. On allait occuper, durant plus de trois semaines, l'attention des enfants autour de cette bonne créature et de ce qui se rapporte à elle : sa nourriture, son logement; le lait, le fromage, le beurre, dont nous lui sommes redevables; l'emploi de sa corne, de son cuir et de sa viande.

Par suite d'une mésaventure que je confesserai bientôt, il ne me fut pas possible de suivre le développement complet de cette Idée comme je l'avais fait pour celle des travaux printaniers; mais les

enfants m'en racontèrent la plus grande partie, et j'assistai moi-même aux deux premières causeries. C'est d'après mes notes personnelles que je vais les reproduire, sans essayer d'y mettre un ordre qui en altérerait la sincérité.

« Avant la classe, dit la Jardinière, j'ai rencontré dans le village une grande voiture. — Moi aussi, Mademoiselle, moi aussi! — Qu'est-ce qu'il y avait dedans? — Du foin! du foin! du foin! » La plupart font le geste de faucher et racontent où en est, chez eux, ce travail important.

« Pourquoi coupe-t-on toute cette belle herbe? — Parce qu'elle est grande! — Mais on pourrait la laisser; elle est si jolie! C'est tout plein de marguerites et d'autres fleurs que l'on fauche avec. — Non, mademoiselle, il faut la couper. — Mais qu'en fait-on, lorsqu'elle est coupée? — On la sèche. — Comment la sèche-t-on? — Eh bien, on la laisse, et puis elle sèche. — Mais, quand il pleut, elle ne sèche pas? — Ah! non, il faut du soleil. — C'est donc le soleil qui sèche le foin? — Oui, mais, ajoute Louis, il faut retourner l'herbe pour sécher l'autre côté. — Avec quoi? — Avec des fourches. — On se sert encore d'autre chose pour les foins. — Des râteaux! — Pourquoi faire? — On rate! on râtelle! on ratisse! — Pour le sable, on ratisse; pour le foin, on râtelle. On en fait donc des tas? — Oui, mademoiselle, des gros tas. — Et qu'est-ce qu'on fait des gros tas? — On les met dans la voiture. — Et puis? — On les

porte au grenier. — Pourquoi? — Pour que la vache en mange. — Mais elle a de l'herbe dans le pré? — Oui, mais c'est pour l'hiver, quand il y a de la neige et qu'il n'y a plus d'herbe.

— C'est justement cela! L'hiver il n'y aurait rien à manger pour la vache; alors vos papas et vos mamans y pensent d'avance, et ils lui mettent de l'herbe de côté. C'est comme pour nous; on nous garde aussi des choses à manger pour l'hiver. Quoi? — Des haricots! — Et encore? — Des pommes de terre! — Voilà. Quand on est raisonnable, il faut penser à quelque chose d'avance, il faut travailler pour plus tard. Nous aussi, nous travaillons pour plus tard. Pourquoi apprend-on des choses à l'école? — Pour grandir! — Non, l'on grandit toujours; mais pour être instruit. Sans cela on ne sait rien faire, on ne peut pas gagner d'argent, on n'a rien à manger. — On mendie! — Oui, mais il ne faut pas mendier; il faut travailler, gagner sa vie. — Moi, je ne veux pas être mendiant; je veux gagner ma vie! — Moi aussi! moi aussi! »

Et le premier entretien s'achève sur cette bonne résolution, proclamée à la fois par presque tout le monde.

La seconde causerie fut d'ordre tout pratique. Elle se passa entièrement dans le pré de la maison, à aider Adolphe et son fils Marcel, qui se seraient peut-être bien passés de notre concours, mais qui l'accueillirent de bonne grâce. Une partie du foin

est coupée déjà et couchée en ligne droite. Marcel continue à faucher. Nous écoutons le bruit que cela fait. Il s'arrête un moment, peut-être parce qu'il a trop chaud et qu'il est fatigué? Mais non, c'est pour aiguiser sa faux. Elle coupe bien mieux maintenant, et comme elle brille au soleil!

C'est assez regarder. Nous devons travailler aussi, en faisant attention de ne pas trop marcher sur l'herbe. Ceux d'entre nous qui ont des fourches retournent le foin coupé depuis quelques heures. Il sent joliment bon! Ceux qui ont des râteaux vont mettre en tas l'herbe plus ancienne, qui est déjà sèche. Notre heure est vite passée. C'est à regret que nous quittons l'ouvrage. Promesse nous est faite d'y revenir, et que, la prochaine fois, on chargera la voiture pour mener le foin au grenier.

Rouges de plaisir et de saine fatigue, nous rentrons dans la salle de classe pour un travail plus sédentaire, et qui, du reste, ne s'écarte pas de notre nouvelle préoccupation. Il s'agit de fabriquer chacun une petite faux. M^lle^ B. a préparé des lames de carton argenté, découpées en forme de croissant : « C'est comme une lune! » dit Félix, reprenant sans le savoir, et dans un ordre inverse, la fameuse comparaison de Victor Hugo :

> Quel dieu, quel moissonneur d'un éternel été
> Avait, en s'en allant, négligemment jeté
> Cette faucille d'or dans le champ des étoiles?

De petits bâtons fendus par le haut nous sont ensuite donnés, qui font office de manches et où

nous n'avons d'autre peine que d'entrer la soi-disant lame. Nous voilà tous, à bon compte, possesseurs d'une jolie faux :

« On peut l'emporter? — Non, pas maintenant; mais quand ce se sera fini, quand on aura tout. — Qu'est-ce qu'on aura encore? — Il nous faut encore fabriquer des fourches, et puis des râteaux, et puis des voitures pour le foin, et puis des chevaux pour la voiture. »

Chacune de ces paroles éveille des attentes heureuses, provoque des enthousiasmes et, ce qui est décidément la marque suprême de satisfaction, suscite des trépignements accompagnés de cris de joie. Que de plaisirs en perspective! Pour moi, hélas! je ne les connaîtrai que par ouï-dire.

*
* *

La mésaventure qui m'advint n'intéresse en rien la pédagogie, ou si peut-être il en ressort des leçons de prudence, c'est à l'usage, non des enfants, mais des grandes personnes. Aussi n'en dirais-je rien, si elle ne m'avait amené, par ses conséquences, à observer chez mes petits amis une qualité nouvelle et insoupçonnée, leur sympathie pour les gens reclus.

Mais c'est assez de préparation pour annoncer ce malheur banal : une entorse.

Ma principale distraction, en ce bon village de Haute-Marne, et le vrai repos de mes heures de

classe et de composition, c'était la promenade, la promenade rêveuse au milieu des champs, des prés et des bois, en intimité avec les fleurs, le soleil, les oiseaux, toute la nature gracieuse et fraternelle. J'aimais surtout d'aller à l'aventure, et de repasser le moins possible par les mêmes chemins. Ce fut la cause de ma perte. J'étais allé, un jour, au delà de Mesaignes, et je m'étais engagé, sur la droite, dans un champ bordé de noisetiers qui surplombe, de façon assez pittoresque, une vallée très creuse. Après une demi-heure de marche difficile et pleine d'imprévu, où je frôlais du plus près possible les noisetiers pour ne pas écraser d'épis, je m'aperçus que le soleil baissait à l'horizon et qu'il fallait songer au retour. Revenir sur mes pas pour prendre à Mesaignes, une fois de plus, la route banale qui m'avait amené, je n'y songeai même pas. C'était si simple, et si tentant, de couper court par la vallée! Une fois au fond, près de la petite rivière que je connaissais bien pour avoir cueilli du muguet sous les arbres qui lui font bordure, je n'aurais qu'à remonter à pic et je me trouverais sur le cher plateau dont se souviennent peut-être quelques lecteurs amis.

En avant donc, par le flanc droit! En avant? C'est en bas qu'il faut plutôt dire... Au bout de trois ou quatre pas, sans la branche que j'ai attrapée au vol, et qui a ralenti ma chute, j'aurais pu me tuer sur le coup. Ce qui s'est passé au juste, je n'en suis pas sûr; mais le fait est que la verdure épaisse

cachait un précipice de quatre ou cinq mètres, à paroi rocheuse et à fond glissant. Arrivé brusquement à ce rez-de-chaussée par la voie aérienne, je m'y assois, sans nul confort, en frappant de ma nuque le rocher. Je rassemble, au bout d'un temps que je ne puis apprécier, mes esprits dispersés en mille étincelles, et je fais le bilan de mon opération. Le parapluie, qui me servait de canne, est tordu en Z, mais il ne m'a point abandonné; ma montre est restée aussi, et n'a subi aucun dommage; le chapeau seul a fui lâchement, mais je l'entrevois à quelques mètres. Un examen plus personnel me fait trouver des mains à peu près intactes, une tête bosselée par derrière et arrosée de sang. Allons! j'en suis quitte pour assez bon compte. Levons-nous, et, plus sage, dirigeons-nous vers la grand'route en suivant le bord de la rivière.

Levons-nous, c'est facile à dire! Qu'est ceci? Me suis-je foulé le pied, ou si c'est une entorse? Deux maux que je n'ai pas encore expérimentés, et dont, si j'avais le choix, j'aimerais à choisir le moindre. Sans savoir lequel je possède, il faut bien que je m'en arrange, et malgré tout je me relève. La seconde opération, plus pénible, est ensuite de marcher. Ce précipice est peu fréquenté, et, si j'étais mort là, j'aurais eu tout le temps de m'y refroidir. Pas de station de voitures, non plus, dans le pré que j'atteins en tirant la patte. Un peu plus tard, à Mesaignes, je demande un véhicule quelconque. Il n'y en a pas à louer. Comme la marche forcée a

remis le sang en mouvement, j'ai le tort de ne pas insister et je crois pouvoir faire à pied les quatre ou cinq kilomètres qui me séparent de Vithey... Je les ai faits, en vérité, sans trouver personne sur la route, excepté un laitier qui trottait dans le sens inverse et qui ne s'arrêta même pas pour répondre à l'appel du chemineau piteux que je représentais; je les ai faits, ces kilomètres infinis, car la tension des nerfs et de la volonté peut tout accomplir, mais j'aime mieux n'y point penser et vous dire qu'une fois dans ma chambre il me fut impossible de tenter un mouvement de plus.

Mandé par téléphone et venu en automobile, le docteur, d'abord plus inquiet de ma tête que de mon pied, constata que, si la première n'avait rien subi de grave, le second jouissait, en revanche, d'une entorse de toute première classe.

Voilà pourquoi ce chapitre est intitulé « La Vache et l'Entorse » et comment celle-ci m'empêcha de suivre jusqu'au bout l'étude de celle-là.

*
* *

A quelque chose malheur est bon, et je ne saurais regretter les trois semaines de solitude qui suivirent mon petit accident. Dès que je pus quitter le lit pour la chaise longue, — et ce ne fut, grâce à des soins excellents, que l'affaire d'une semaine, — nos petits internes, qui avaient gentiment demandé à venir me voir, furent admis presque chaque jour dans ma

chambre après la classe du soir. Si nous les avions laissés faire, ils m'eussent volontiers donné les deux heures de leur promenade. Ils restaient avec moi, en principe, le temps d'achever le pain et le chocolat de leur goûter, en fait une demi-heure et quelquefois plus. Et ils venaient, disaient-ils avec une jolie intention de désintéressement, pour m'empêcher de m'ennuyer. C'est à quoi, du reste, ils réussissaient à la perfection. Je faisais de mon mieux, aussi, pour qu'eux-mêmes ne s'ennuyassent point.

Tant que bouger me fut impossible, nous jouâmes à des jeux tranquilles, et notamment à celui des petits cailloux, qui ne dépasse, on en jugera, les capacités de personne :

« Loulou, va vite me chercher quatre cailloux blancs... Déjà revenue? A la bonne heure! Vous les voyez tous les quatre dans ma main gauche : je vais en mettre un certain nombre ou pas du tout, dans la main droite, comme cela, sans que vous puissiez voir; et vous allez deviner s'il y en a un, deux, trois, quatre ou bien zéro. Celui qui tombera juste fera deviner les autres. Combien y en a-t-il? » Et ils essaient, à tour de rôle, de scruter le mystère de ma main fermée. Au premier tour, personne ne devine. Je l'ouvre et montre qu'elle enferme trois cailloux. « Si z'avais su! » dit Jean, qui avait opté pour un seul. Au tour suivant, j'en ai zéro; et Pierre devine juste. « Si z'avais su! » répète Jean, qui en a déclaré trois. Sans avoir su, il a la chance, la fois

suivante, de deviner le nombre adopté par Pierre, et qui est zéro. Il met un peu de temps à cacher les cailloux dans ses deux menottes, mais son bonheur est grand de nous tendre, après cela, sa droite et de nous demander : « Combien? »

Dès que j'en fus capable, on m'aida à me déplacer, et l'on joua même à faire comme moi. J'avais inventé le système d'agenouiller ma jambe malade sur une chaise, et d'avancer ainsi à travers la chambre : un pas du pied gauche, un pas de... la chaise droite. Ce fut pendant trois jours l'exercice favori de toute la maisonnée.

Mais on ne jouait pas tout le temps, et des fois l'on parlait sérieux. Je crois, du reste, que les enfants se plaisent avec les malades, pourvu, sans doute, que la maladie n'ait rien d'effrayant, mais pourvu, surtout, qu'ils sentent bien que leur visite fait plaisir. Mlle S. M., de l'École des Roches, me racontait comment, confinée à la chambre par de violents rhumatismes, elle se voyait comblée de prévenances par une petite de sept ans, fille d'un de ses collègues : « Mademoiselle, est-ce que vous seriez contente, si je vous apportais ma poupée? » Et elle la lui laissa une semaine. Un de ses élèves, garçon de neuf ans, vint lui faire visite, le dimanche, avec un gros livre : « Mademoiselle, je n'ai pas la messe des malades; mais je vais vous lire la messe des morts! »

Je ne fus pas, il faut en convenir, l'objet d'attentions si graves, mais ce que je reçus de cadeaux est presque incroyable. A la fin de ma convalescence,

ma table était encombrée d'images de toute dimension, de ficelles bleues et rouges, de coquilles d'escargots, de fleurs et d'herbes réputées très rares. Râteau, fourche, voiture, cheval, aucun ne me manquait, des objets fabriqués en classe pour illustrer l'Idée centrale de la Vache. Et, ce que j'appréciais davantage encore, l'on m'avait tenu au courant, sinon avec méthode, au moins avec sincérité, et non pas sans exactitude, des leçons et des exercices donnés à ce propos.

*
* *

C'est ainsi que je connus la rentrée des foins que nous avions retournés ensemble et qui, bientôt séchés au soleil, furent chargés par le grand Marcel dans la charrette de Jacqueline, puis transportés par cette bonne bête dans l'étable, pour la vache et pour elle : « C'est gentil, de Jacqueline », remarqua Jean avec raison. Le même jour on avait vu, dans le village, une grosse voiture de foin que dominait une branche d'arbre ornée de rubans de couleurs ; c'était la dernière voiturée des parents de Maxime. Ils étaient bien contents, ils ne craignaient plus la pluie; l'année dernière, il avait plu tout le temps, et le foin n'était pas si bon, il avait mal séché.

Un autre jour les enfants ont visité la maison de la vache. Il n'y fait pas bien clair, parce que les fenêtres sont toutes petites. Il n'y a pas de poële; on n'y fait jamais de feu, c'est toujours chaud à

l'écurie. Il y a des râteliers, comme une échelle, et le foin descend du grenier par des trous; Louis est tombé une fois par là en s'amusant dans le foin. Il ne faut plus dire : « C'est sale comme une écurie ». L'écurie ne doit pas être sale; on balaie, on lave, quand on change la litière, et on la change tous les soirs; cela fait du bon fumier.

Un autre jour, on a vu traire les vaches : « Monsieur, nous sommes allés chez Mme Devaux, pour acheter du lait. Il faut rester bien tranquilles et ne pas crier, sans cela les vaches ne restent pas non plus tranquilles et l'on ne peut pas tirer le lait. Avant, il faut laver le pis de la vache et se laver les mains pour que le lait soit propre. Il coule dans un grand seau et fait une belle mousse. Nous en avons bu. Il est tout chaud. C'est que la vache aussi est chaude; si elle était froide, elle serait crevée. Le lait coûte deux sous. On en a rapporté. On aura de la soupe au lait ce soir. »

Une des leçons dont je perdis le moins, fut celle qui eut pour objet l'image et la chanson du faucheur d'après les *Causeries de la Mère*, de Frœbel. Les enfants m'apportèrent la gravure de l'édition française de Jeandé, telle qu'on peut la voir figurée ci-contre, et ils me répétèrent de leur mieux l'explication entendue en classe :

« Ça, c'est Pierre qui fauche l'herbe, — le Pierre de la chanson.

— Quelle chanson?

— Vous ne savez pas la chanson du foin?

— Non, chantez-la moi. »

Sur l'initiative de Loulou et de son frère, les deux seuls musiciens de la bande, on me chante ces vers, ou cette prose :

Pierre va dans la prairie,
Pour faucher l'herbe fleurie.
Le soleil sèche son foin.
Il le recueille avec soin,
Et le rapporte à sa vache
Qui lui donne sans relâche
Le lait blanc, le beurre d'or.
Il fauche et refauche encor.

L'explication continue :

« Alors, Pierre s'est levé de bonne heure. Il a pris sa faux, sa pierre à aiguiser; il est parti, et c'est sa sœur qui a chanté :

Pierre va dans la prairie,
Pour faucher l'herbe fleurie.

L'herbe est verte, mais il y a des fleurs dedans.

« Vous voyez les voitures? Il y en a une qui est toute pleine et qui s'en va; dans l'autre, il y a de la place; le petit garçon va y mettre du foin. Vous voyez les chevaux? Ils sont jolis.

« Maintenant, ça, c'est la Maman qui joue avec son bébé. Ils font aller les bras comme s'ils fauchaient l'herbe.

« Ça, au milieu, c'est les mains,

« Maintenant, ça, c'est Rose qui trait la vache, comme M^me^ Devaux. Elle est grosse, la vache.

« Ça, c'est la bonne qui fait du beurre. »

Je me déclare enchanté, comme je le suis, des

explications. Il ne me reste qu'une chose à comprendre : ce que font le petit garçon et la petite fille assis sous leurs arbres. J'ai bien fait de le demander, car c'est très important; seulement, c'est

FIG. 7. — LE FAUCHEUR.

(Figure extraite des *Causeries de la Mère*, de Frœbel, trad. française, A. Jeandé, éditeur, Paris.)

aussi très difficile, et nous mettons quelque temps à le tirer au clair. Eh bien, le petit garçon et la petite fille font des chaînes, avec des tiges de pissenlit. Ce n'est pas cela qui est difficile à saisir, mais le secret caché sous ce symbole frœbélien, et

dont voici le sens, d'ailleurs très profond : tout ce qui se trouve sur la gravure forme une chaîne d'images; un anneau vient-il à manquer, la chaîne entière est brisée. Si Marcel ne fauche pas le foin, le petit garçon ne peut pas le mettre dans la voiture. S'il ne le met pas dans la voiture, on n'en portera pas dans le grenier. S'il n'y en a pas dans le grenier, la vache n'aura rien à manger. Si la vache ne mange pas, elle ne donnera pas de lait. Si elle ne donne pas de lait, on ne fera pas de beurre.

Voilà pourquoi la chanson du Faucheur, au-dessous de notre gravure, possède un second couplet, aussi peu littéraire de style que le premier, mais bien juste pour le fond et réellement éducateur :

Merci bien pour tes travaux,
Pierre, qui dans la prairie
Viens faucher l'herbe fleurie,
Et merci pour tes chevaux !
Merci, Rose, pour ta tâche ;
Et pour ton lait, grosse vache ;
Pour tes soins, maman, merci.
Et pour tout Dieu soit béni !

Je n'y insiste pas auprès des enfants, mais par devers moi je me réjouis de cette naïve leçon de reconnaissance et de large solidarité. Je devine qu'au fond, sans qu'ils en aient du tout conscience, mais très efficacement, elle pénètre en leurs tendres âmes et qu'elle les rendra meilleurs dans la suite, comme la rosée des matins frais qui, devenue invisible au bout de quelques heures, n'en féconde pas moins la terre durant tout le jour.

*
* *

Un grand événement se passa le lendemain, qui me fut raconté avec enthousiasme :

« Nous avons fait du beurre! nous avons fait du beurre! On a enlevé la crème du lait. La crème est jaune ; en dessous, c'est blanc, pour le fromage. Il y a aussi le petit lait, pour les poules et pour les cochons. Maria, la cuisinière, nous a donné encore un peu de crème. Nous l'avons mis dans la bouteille. Chez Aimé, c'est une manivelle comme ici; chez Maxime, c'est un pilon, comme ça (geste de tourner et de piler). Nous, c'est une bouteille, avec un linge blanc dessus pour fermer; on secoue, on secoue, comme ça. Nous avons tous secoué. Ça a fait du beurre, on le mangera demain, il y aura grand goûter en classe : faut venir, Monsieur, faut venir. »

Et j'y allai, en effet. C'était ma première sortie. Je ne m'étais encore aventuré, sur une canne et sur un pied, que dans le couloir devant ma chambre. La descente de mon escalier fut assez laborieuse; la traversée du jardin, plus facile, quoiqu'un peu lente. Mais quand il s'agit, arrivé à l'école, d'en atteindre le premier étage, où le goûter devait s'offrir, je crus bien que j'échouerais au port. Impossible d'appuyer sur le pied malade! et ce n'étaient pas mes petits amis, ni même leurs directrices, qui pouvaient me porter. Heureusement l'idée me vint de monter sur les mains et sur les genoux. A toutes les victimes de l'entorse

je recommande cette façon de gravir les marches; il n'en est pas de plus douce, — ni de plus malgracieuse.

Mais je suis payé de ma peine. La table de travail, au milieu de la classe, est recouverte d'une nappe en toile d'Alsace à carreaux blancs et rouges. Trois vases de fleurs en égaient le centre et les extrémités. Des couverts symétriques s'alignent de chaque côté. Sur les assiettes, de belles serviettes en papier de couleur; à droite, fourchettes et petites cuillers; à gauche, des pains dorés; en face, des verres tout brillants. Entre les vases de fleurs, deux carafes transparentes reflètent le soleil. Sur un chevalet, à deux mètres de la table, un grand tableau représente le retour des foins et ajoute à la poésie calmante du décor.

Visiblement, nos petits sont impressionnés de ces arrangements délicats et sobres. Ils écoutent en silence l'explication du grand tableau; ils vont sans bruit prendre place à table; ils attendent discrètement d'être servis à leur tour.

« Prenez vos serviettes. Vous savez pourquoi? — Oui, Mademoiselle, pour ne pas se salir. — Et pour s'essuyer la bouche avant de boire. » Deux ou trois cependant, qui les trouvent trop jolies pour un tel usage, auraient préféré les mettre dans leurs poches. Ce sera permis quand on se lèvera de table.

Le repas, comme il est juste, commence par le beurre, que les serviables directrices étalent sur des tartines. Après cela, on peut boire. Gertrude verse à

FIG. 8. — LE GOÛTER DU BEURRE.

tous de l'eau fraîche, et Mlle B. y ajoute un jus de fraise, qui rend le verre tout rose. Le beurre une fois mangé, qui était de leur fabrication, les enfants dégustent avec joie les radis de leurs propres jardins; puis ils sont servis de fraises et de groseilles, qu'ils ont, eux-mêmes aussi, cueillies dans le potager. Gracieusement s'y ajoute une neige de sucre en poudre.

Plus que leur air de contentement, auquel je m'attendais bien, ce qui me frappe en eux, en nos petits villageois comme en nos Parisiens, c'est leur tenue parfaite. D'abord silencieux de saisissement, bientôt ils se sont mis à converser, mais à voix modérée, comme gens de bonne compagnie. Ils mangent très proprement, avec leurs petites cuillers, sans tacher la table du sang rouge des fruits. Ils s'essuient les lèvres avant de soulever leur verre, et personne ne le renverse, pas même les plus petits, qui le tiennent à deux mains. Tous disent merci quand on les sert, excepté, pour être franc, Yvonne, la grosse boulotte de trois ans, qui mange et ne parle pas. En d'autres goûters d'enfants, j'ai vu se déployer plus de richesse et de cérémonie; mais, plus de distinction, non pas.

Et quand je pense aux petits villageois que je rencontrais ici l'an dernier, sauvages et sales, prêts à pleurer ou à s'enfuir dès qu'on faisait mine de les approcher; et quand je pense aux petits internes Parisiens qui sont arrivés ici avec l'habitude, — pourtant bien opposée aux sentiments de leurs familles, — de regarder les enfants du peuple au moins comme des étrangers : il m'est impossible de ne pas admirer ce

qu'a pu obtenir en si peu de temps une éducation conforme aux lois de la nature et réellement démocratique, débarrassant les uns de leur défiance et de leur grossièreté, les autres de leur dédain et de leurs fausses manières, égalisant tout le monde à un juste niveau de franchise et de simplicité.

CHAPITRE VII

BONNE DÉMOCRATIE
LA PETITE COLONIE DE VACANCES

Tout pour mettre en évidence la nécessité et la dignité du travail. — Nul exemple d'oisiveté. — Rapports avec les ouvriers à la campagne et à la ville. — Expliquer aux enfants l'interdépendance de la vie sociale. — Citation de Fœrster. — Pour qu'une lettre arrive. — Plus de Parisiens ni de villageois. — Égalité ascendante. — Une commune modèle. — Arrivée des petits de Montrouge. — Présentations. — Promenade et incidents. — Pommes de pin. — Escargots. Fourmilière. Gros mot. — Philosophie de Paris. — La source. — On dessine. — La poule et les poussins. — La maison de la Colonie. — Installation sommaire. — Dévouement. — Le luxe du bon air. — Ce qu'ont gagné nos petits Montrouge. — Leurs adieux au village.

La très gracieuse fraternité ou le ton, si l'on veut, de bonne démocratie qui règne entre nos enfants de Vithey, découle moins des leçons directes qu'ils entendent que des exemples et des procédés dont ils sont chaque jour les témoins, de l'atmosphère, pour ainsi dire, dans laquelle on laisse respirer leurs âmes.

Tout est fait, autour d'eux, pour les aider à comprendre la nécessité, l'attrait et la dignité du travail, surtout du travail manuel, qui est le seul accessible à leurs naïves capacités d'intelligence et d'imitation.

Au village, principalement à cette époque de l'année, le labeur ne s'arrête jamais, — pas même hélas! le dimanche, — et du lever du soleil à la nuit tombante les cultivateurs besognent aux prés ou aux champs. Ce qu'on doit comprendre aussi, c'est qu'il n'en va guère autrement chez nous, dans cette demeure que par tradition l'on nomme encore le château, mais qui est proprement la maison de la vie simple et active. Les enfants n'aperçoivent ici aucun spectacle d'oisiveté : ni chez les directrices, sans cesse occupées et presque toujours d'eux, de leur instruction, de leurs jeux, de leurs vêtements, de leur nourriture, de leur bien physique ou moral; ni chez Maria la cuisinière et sa grande fille de quinze ans, qu'ils ne regardent pas de loin ou de haut, mais qu'ils traitent avec des égards et qu'au besoin ils aident, heureux de servir à table, d'apporter du petit bois pour allumer le feu, de ramasser les papiers qui viennent à traîner devant la maison, de balayer, ranger, essuyer eux-mêmes leur petite salle commune; ni chez le jardinier, qu'ils suivraient pas à pas, si on les laissait faire, comme le rouge-gorge familier ou comme le moineau des environs de Paris, et qu'ils retarderaient en tout son ouvrage à force de vouloir l'avancer; ni chez la fermière, enfin, dont le sort leur paraît si enviable quand elle trait la vache, quand elle cherche les œufs, quand elle donne le foin à Jacqueline, la pâtée à Médor ou la graine aux poules.

Pas n'est besoin, dans ces conditions, de leur prê-

cher le respect des subalternes, la bonté pour les inférieurs. Des inférieurs, des subalternes, ils n'en connaissent pas ; ils ne voient partout que des semblables, employés les uns pour les autres à des tâches différentes.

C'est ce qui ressort bien aussi des rapports avec les hommes de divers métiers, qui ont, de temps en temps, à travailler chez nous : avec les peintres qui, dans la semaine de Pentecôte, ont si joliment renouvelé nos murs de la classe ; avec le menuisier et son fils, qui sont venus du village voisin nous faire une plus grande table, des étagères, une armoire à jeux, et qui ont pris leur repas avec nous. Sans doute les enfants étaient servis avant eux, et l'on peut discuter cette façon de faire, mais elle était semblable en présence de leurs papas, même un peu célèbres, quand ils venaient les voir et qu'ils nous donnaient le plaisir de partager nos repas.

Si c'est le menuisier que les circonstances nous amènent à fréquenter plus amicalement, nous ne donnons pas à ce métier, comme le fait l'*Émile* de Rousseau, une préférence exclusive, et nous ne traitons ni de « professions stupides » celles du tisserand et du scieur de pierres, ni de « métiers trop sales » ceux du forgeron, du maçon et du cordonnier. Nous honorons tour à tour, ou plutôt nous étudions avec sympathie tous ceux que nous présente le village. Tantôt c'est le maréchal-ferrant qui veut bien nous montrer sa forge et réaliser devant nous la difficile opération de ferrer Olga, le cheval qu'on loue pour

notre grande voiture. Tantôt c'est au boulanger que nous faisons visite; et, si le peu de hauteur du four cause d'abord à plusieurs une déception, nous restons fort impressionnés de sa profondeur et de l'air brûlant qui s'en dégage; la pâte et les pétrins suscitent maintes questions auxquelles le boulanger, agréablement surpris de cet intérêt, répond avec complaisance. Et tandis qu'il donne ses explications : « C'est mon papa! » dit fièrement le petit Raymond, à l'ordinaire plus timide. Les autres le regardent avec respect; pendant huit jours, ils voudront tous l'avoir pour ami.

Mais, comme il faut s'y attendre en cette vraie campagne, ce sont encore les travaux de la terre qui nous intéressent le plus. Nous venons d'admirer dans les prés voisins et sur nos pelouses les faucheurs au geste très noble, sans qui les vaches n'auraient rien à manger l'hiver et cesseraient de nous donner du lait. Le moment approche où le grand effort des cultivateurs va se porter aux champs, sur lesquels semblait, jusqu'ici, ne régner que l'alouette. Ces beaux épis que nous avons vus sortir de terre, grandir, passer du vert tendre au jaune pâle et, depuis quelques jours, à l'éclat des ors que la brise, d'un souffle courbant, moire et fait cliqueter, ces beaux épis nourriciers des hommes, nous n'ignorons pas qu'ils vont requérir bientôt le travail des moissonneurs peinant sous le soleil d'été et celui des batteurs avalant la poussière, comme ils ont requis déjà, sous le ciel gris d'automne, l'effort du laboureur poussant la

charrue et celui du garçon de ferme parsemant de fumier avec équité l'emplacement des futurs sillons.

*
* *

Ce contact salutaire avec les travailleurs, si favorisé qu'il soit par la vie plus naturelle des campagnes, il faut se garder, pourtant, de le considérer comme inaccessible à l'enfant des villes. Près de lui aussi travaillent des boulangers, des menuisiers, des peintres, avec qui le contact est des plus faciles, et on lui peut montrer, de plus, mainte profession spéciale à la vie urbaine. Qui nous empêche d'intéresser, par exemple, le petit Parisien aux balayeurs qui entretiennent la propreté sur la voie publique et dont il ne doit pas détruire le travail en jetant lui-même dans la rue des papiers ou des pelures de fruits? Qui nous empêche de lui expliquer les services que rendent les pompiers, les agents de police? de le conduire un jour à la caserne des premiers, ou de les lui faire voir, d'un peu loin, à l'œuvre, si l'occasion vient à s'en offrir; de lui raconter un trait d'héroïsme des seconds, risquant leur vie pour arrêter un cheval dangereux ou pour défendre un honnête promeneur contre l'attaque de brigands armés?

C'est poser le vrai fondement de l'éducation démocratique, c'est introduire dans les enseignements scolaires le levain qui les transformera en nourriture substantielle et incorruptible, que de

montrer en toute occasion l'interdépendance de la vie sociale, le besoin où chacun se trouve du secours de tous, la vérité de la maxime de saint Paul : que nous sommes en réalité membres les uns des autres, et ne formons ensemble qu'un grand corps dont se tiennent les diverses parties.

Et qu'on ne voie point là une doctrine abstraite, bonne pour des sociologues ou des philosophes, inabordable aux petits enfants. Il n'en est pas de plus simple, au fond, ni de plus facile à mettre en relief, pour le maître, du moins, qui en est lui-même pénétré.

Il ne s'agit, en réalité, que d'expliquer aux enfants, selon les circonstances, d'où viennent leur nourriture, leurs vêtements, les meubles dont ils font usage, la lumière d'une lampe, le charbon d'une cheminée, l'allumette qu'ils apportent pour faire prendre le feu ; il ne s'agit que de leur dire à propos combien d'hommes, en combien de pays, ont dû s'employer à produire l'objet qui leur sert et à le mettre à portée de leurs mains. Comme à de belles et touchantes histoires, ils s'intéresseront à la vie des pauvres petits qui consument leurs forces dans les soufrières de Calabre et de Sicile ; à la vie des mineurs et du cheval de peine dans les souterraines galeries ; à celle du paysan Russe et du colon Américain qui nous envoient le surplus de leur récolte. Ils ne s'y intéresseront pas avec leur esprit seulement, mais avec leur cœur, et en eux de plus en plus, et par eux dans l'humanité nouvelle, se développera le

sentiment de la reconnaissance, l'amour des frères proches et des frères lointains.

Nul n'a mieux fait ressortir que Fœrster la force éducative d'un tel enseignement. Il montre à l'enfant, dans un chapitre pittoresque de *Jugendlehre*[1], la foule innombrable de gens dont il a fallu le travail pour la préparation, simplement, de son petit déjeuner : depuis ceux qui récoltèrent le café en des îles lointaines, ceux qui cultivèrent le blé, ceux qui fabriquèrent la tasse, jusqu'au boulanger qui travailla la moitié de la nuit pour cuire le petit pain et à la porteuse qui, de grand matin, par tous les temps, va de maison en maison tandis que lui-même repose encore dans son lit bien chaud. « Voilà pourquoi, conclut-il, vous devez sanctifier votre déjeuner par la reconnaissance. »

Et, d'un point de vue plus général, il ajoute ensuite : « Celui qui pense à *l'ouvrage* ne peut plus agir avec orgueil ou irréflexion, quand il a affaire aux *ouvriers*. Il honorera le simple manœuvre, parce que son travail est aussi indispensable pour l'ensemble, que les calculs des directeurs et des ingénieurs; il fera place à un ouvrier, s'il le rencontre, courbé et chargé d'un lourd fardeau; au lieu d'accepter tranquillement qu'il se dérange de son chemin pour le laisser passer, il lui cédera le pas; il se

1. In-8 de 724 p., publié à Berlin chez Georg Reimer (pp. 374-384). Les principales parties de ce grand ouvrage ont été traduites par C. Thirion et M. Paris sous ce titre : *Pour former le caractère* (1 vol. in-12, chez Fischbacher).

lèvera dans le tramway, quand un manœuvre très fatigué, à la fin de la journée, n'y pourra trouver place; il ne laissera pas attendre les gens debout dans un corridor, quand ils ont à lui parler; mais il leur donnera des bancs ou des chaises, et, ôtant son chapeau devant eux, il les saluera avec au moins autant de respect, aussi profondément, qu'ils le saluent eux-mêmes. Bref, il montrera, par toutes ses paroles et toutes ses actions, qu'il appartient à l'ordre des *Initiés*, et non pas à celui des *lourdauds* et des *aveugles*, qui mangent leur potage et revêtent leurs habits avec autant d'indifférence pour ceux qui les leur ont procurés, qu'un cheval dans l'étable avale son avoine et se laisse mettre le harnais ou la selle. La vie des Initiés est une belle et bienheureuse vie, car toute *reconnaissance* donne à l'homme la sagesse et la joie[1]. »

Vers cette vie supérieure d'initié peut-être aurai-je, sans y avoir pensé sur le moment, fait avancer mon petit Félix de quelques degrés, le jour où, portant des lettres ensemble à la gare de Mesaignes, je lui expliquai de quelle manière elles parvenaient à destination :

« Ton papa et ta maman pourront lire demain matin ce que tu m'as dicté pour eux. — Ils auront ma lettre? — Oui. Tu te rappelles bien que le facteur vient tous les matins rue du Cherche-Midi? — C'est lui qui l'apportera? — Certainement. — A

1. *Pour former le caractère*, p. 215.

huit heures, pendant qu'on déjeûne? — Mais oui, avec les autres lettres. — Comment l'aura-t-il? — Il la trouvera au bureau de poste du Bon Marché. — Alors, le monsieur de la gare la porte rue du Bac? — Non, c'est bien plus compliqué. Le Monsieur de la gare la donne à un employé du train qui va à Paris. Cet employé reçoit les lettres à toutes les stations. Il les met en ordre, distribue celles qui sont pour les villes qu'on traverse et garde les autres pour Paris. — Alors, c'est lui qui va rue du Bac? — Non, parce qu'il a aussi des lettres pour d'autres quartiers; il en a une de Jean pour la rue de Tournon. — Mais qui va rue du Bac? — Je vais te l'expliquer; fais attention. Il y aura une voiture à la gare de l'Est qui prendra toutes les lettres de Paris et les portera dans une grande maison qu'on appelle le Bureau Central. — C'est dans la rue du Bac? — Non, mais on va y arriver; attends un petit peu. Au Bureau Central il parvient d'énormes paquets de lettres; elles y sont triées par beaucoup d'employés. — Qu'est-ce que ça veut dire : elles y sont triées? — Cela veut dire qu'on les met en ordre, qu'on met d'un côté celles qui vont rue de Rennes, d'un côté celles qui vont rue de Tournon, d'un côté celles qui vont rue Littré, d'un autre côté celles qui vont... — Qui vont rue du Bac? — Justement. Une fois rue du Bac, elles sont encore examinées par des employés; on range ensemble toutes celles de la rue du Cherche-Midi, et le facteur qui dessert l'endroit où se trouve ta maison les emporte dans sa boîte pour

les donner... — A papa et à maman. — Oui, il leur donne celles qui portent leur nom, et il donne les autres aux voisins. — Ça en fait, des affaires! — Ça fait beaucoup d'affaires. Tu vois combien de personnes sont obligées de travailler pour que tu puisses envoyer une lettre. Et il n'y a pas que ceux qui transportent la lettre. — Qui y a-t-il encore? — Eh bien, il y a moi, qui l'ai écrite. — C'est vrai, mais j'écrirai moi-même quand je saurai lire. — Et ce sera bientôt; nous nous écrirons de belles lettres tous les deux. — Oh! oui, Parrain. — Mais est-ce que tu feras le papier et l'enveloppe toi-même? — Je ne saurais pas. — Et l'encre, la plume, le porte-plume. — Le timbre! — Oui, le timbre. Hein! en voilà du monde. Tu ne te serais jamais douté qu'il en fallait tant pour que Félix puisse écrire une lettre. Sans compter qu'il y a ceux qui inventèrent l'écriture... » Mais je me rappelai, en voyant fuir son attention, qu'il était encore trop jeune pour ce dernier ordre d'idées et qu'il fallait nous borner aux leçons, d'ailleurs bien suffisantes, qui se dégagent de notre solidarité avec les hommes d'à présent.

*
* *

Montrer aux enfants, non par théorie, mais au moyen d'exemples concrets et surtout de pratiques habituelles, cette solidarité admirable et le constant besoin que nous avons les uns des autres, voilà le moyen le plus efficace de combattre l'orgueil et

l'envie, ces plaies de la société humaine, et de leur substituer des sentiments de fraternité d'autant plus solides qu'ils reposeront à la fois sur l'expérience et sur la raison, sur les nécessités de l'existence commune et sur les principes essentiels de la démocratie comme de l'Évangile.

Ce n'est pas, estimons-nous, le moindre succès de notre éducation, que d'avoir établi une égalité véritable entre tous nos enfants. Au village, on ne distingue plus ceux dont les parents sont riches ou sont pauvres. En notre salle de classe ou dans nos allées du jardin, plus de Parisiens ni de campagnards, plus de petits bourgeois ni de petits paysans : tous traités de même par nous, ils se reconnaissent, entre eux aussi, les mêmes droits et les mêmes devoirs; leur camaraderie est complète dans le travail et les amusements, dans le tutoiement et l'usage amical des prénoms, dans l'échange des bons procédés et, pour autant qu'il en reste, des coups. Ce n'est pas ici qu'on voit l'enfant du peuple jalouser l'enfant des bourgeois pour ses beaux jouets et ses beaux habits, ni, ce qui arrive plus souvent qu'on ne pense, le petit riche envier le gamin des rues qui semble faire tout ce qu'il veut, n'avoir besoin d'aucune permission, n'être soumis à aucune contrainte. Tous les jouets sont simples, tous les vêtements sont propres, tout le monde accepte les mêmes règles et jouit des mêmes libertés.

Le point où l'on se rencontre, n'oublions pas de

le noter, est supérieur au point d'où chacun partit, et les influences réciproques ont toutes agi dans le sens ascendant. Les petits paysans ont accompli d'étonnants progrès en ouverture d'esprit et en franchise de caractère, en tenue et en distinction: soit au moral, soit extérieurement, qui ne les aurait pas vus depuis dix mois serait incapable de les reconnaître. Nos petits bourgeois ont acquis une simplicité qui les rend vingt fois plus aimables, et le sentiment, qu'ils eussent toujours ignoré, des conditions réelles de l'existence; ils ont perdu toute morgue, même inconsciente, et cette idée des supériorités natives, des cloisons étanches entre classes diverses, qui, fausse en tous les temps, est aujourd'hui devenue absurde et maintient encore beaucoup d'honnêtes gens loin des conditions réelles de la vie, à l'écart de tout rôle sérieux dans notre société moderne.

Nous n'avons point, du reste, et c'est fort heureux, le monopole de ces principes ni de cette pratique. Si nous pouvons en faire, au Jardin d'Enfants, une application plus large, par le fait même que nos internes s'y mêlent aux enfants de Vithey, l'école publique du village maintient des rapports semblables entre tous ses élèves, quel que soit l'état de leurs parents, et notre grande Loulou, que son âge oblige d'y aller, n'y est traitée autrement que les autres ni par le maître, — nous en étions sûrs, — ni par ses condisciples. Quand verra-t-on régner dans toutes les communes de France l'esprit de notre

petit village? quand saura-t-on partout comprendre que, si le peuple s'accorde sur un idéal d'égards mutuels et de respect pour la liberté d'autrui, tout facilite la tâche de l'éducateur, tandis qu'au contraire tout l'affaiblit et la compromet lorsque l'enfant voit les forces sociales s'opposer les unes aux autres, et les diverses autorités tirer en sens contraire sa jeune âme au lieu de conspirer à son affermissement?

*
* *

Un épisode heureux compléta ce que j'appellerai, si l'on ne m'accuse pas de prétentions, nos expériences de démocratie : je veux dire l'adjonction à notre groupe d'une petite colonie de vacances.

Il y a des semaines qu'elle est annoncée et nos enfants l'ont attendue avec impatience. Mais les petits voyageurs sont arrivés si tard, hier soir, et si fatigués, qu'on les a tout de suite fait dîner et dormir. Ils vont venir ce matin à l'école, où nous les avons précédés de quelques minutes. Nous les voyons, par les fenêtres, qui traversent le jardin et passent sous la charmille. On les entend qui montent. Quelle curiosité ils excitent et d'avance quelle sympathie! Les voilà enfin. Ce sont huit Parisiens de Montrouge, trois filles et cinq garçons, lesquels n'ont guère moins de quarante ans, à eux tous, je veux dire, et si l'on additionne leurs âges moyens d'entre trois ans et sept.

Pour faire les présentations, Mlle B. appelle tout le monde, individuellement, sur deux rangées en cercle devant-elle, puis elle répète les noms un peu au hasard : « Vous aurez bientôt fait de vous connaître tous, dit-elle. Voilà Jean; voilà Gustave. Et qui est-ce là? — Ça, c'est Cécile. — Et là-bas? — C'est Maxime. »

— « Qu'est-ce que vous regardez là dehors? — Mademoiselle, il y a des fleurs aux arbres. — Mais oui, et puis encore? — Des feuilles, des petits boutons! » La vue du coteau les émeut à bon droit : « C'est grand, ça monte, ça va jusqu'au ciel! Oh! des sapins! Est-ce qu'on ira là-haut? »

Oui, l'on ira là-haut. Mais d'abord, la prière, puis une petite causerie, pour que les enfants achèvent de se connaître et de s'intéresser mutuellement : « Regardez Marie, comme elle a de petites joues blanches, et Gustave, comme il a de grosses joues rouges. Marie va devenir bien portante comme Gustave. Raymond a aussi des joues rouges, parce qu'il est toujours dans les prés. — Mais je suis tombé dans la fontaine; et on m'a couché en rentrant. — Nous allons respirer le bon air et le beau soleil, nous allons visiter le coteau. Donnez-vous la main. »

Et on les range par deux, un petit de Montrouge et un petit de Vithey. Il m'échoit un bon Parisien de quatre ans, assez pâle, mais joufflu, et le plus naïf de toute la bande, Henri Pierre lui-même, avec qui je suis resté depuis en excellents termes. Il me tient une main. L'autre est bientôt prise par Yvonne, une

jeune fille du même âge que lui, laquelle, sans que je l'aie provoquée, me fait l'honneur, à cause de ma grande taille, de quitter pour moi le cavalier mieux assorti qu'on lui avait désigné.

Nous passons par les petits jardins. Chacun est fier de montrer le sien aux compagnons émerveillés. J'offre, de ma propriété, un radis à Henri Pierre, et à Yvonne une fleur de capucine.

Nous grimpons l'allée en lacets, admirant les arbres, les fleurs, les petits ronds de lumière qui jouent dans l'ombre sur l'herbe verte. On remarque les fraisiers et surtout les fraises.

Mais déjà Marie, la petite pâlotte, ne peut plus marcher. Mlle C., maternellement, l'enlève dans ses bras, et la petite la prend par le cou comme si elle ne connaissait qu'elle; — c'est une étudiante Jardinière qui est arrivée il y a quelques jours pour perfectionner pratiquement, auprès de Mlle B., les bonnes leçons qu'elle a reçues au collège Sévigné.

Bientôt c'est la bande entière de nos Parisiens que l'ascension paraît fatiguer. Les fragiles petits êtres! Nous faisons halte, sans plus tarder, à un tournant élargi qui forme une sorte de clairière. Le promeneur y trouve un banc moussu d'où se découvre, en très belle perspective, une grande longueur d'allée montante. Je m'y assois, crayon en main, tandis que les enfants, à leur gré, s'amusent ou se reposent. Comme nous sommes à l'ombre, ils déposent les chapeaux près de moi sur le banc.

Un des « Montrouge » a découvert une pomme de pin, que triomphalement il apporte à Mlle B. en demandant ce que c'est : « Une pomme de pin. A la bonne heure. Vous allez en ramasser pour allumer le feu. » L'idée plaît à tous, et le tablier de la Jardinière est rempli en quelques minutes : « Il n'y a plus de place, vous voyez. On va faire un gros tas, qu'on viendra ensuite chercher avec la brouette. »

Vingt minutes au moins dure ce joli travail. Nos petits vont et viennent, actifs comme des abeilles autour de la ruche. Ils grimpent, ils tombent, ils roulent, ils pleurent, ils chantent, ils rient; par instants ils laissent la récolte pour suivre un papillon ou cueillir une fleur : c'est un enchantement. Nous les comptons pour être sûrs de n'en pas égarer dans le bois : en voilà dix-sept. Bientôt il n'y en a plus que seize, puis quinze, l'un deux ayant eu de graves raisons de s'écarter sous la conduite de Mlle B., et un autre, peu après, avec Mlle C... C'est moi, tout fier, qui garde les quinze impassibles; et je les laisse faire ce qu'ils veulent. La récolte de pommes de pin leur semble suffisante. Vithey grimpe sur les arbres, genévriers énormes et faciles d'accès, sapins aux branches basses et hospitalières; c'est si abordable, que plusieurs Parisiens en essaient eux-mêmes. Un citadin et un rustique ont entrepris une lutte amicale et se roulent sur la mousse.

*
* *

« On part! dit en frappant dans ses mains Mlle B., revenue de l'expédition discrète. Mettez vos chapeaux. Je vais vous montrer une fourmilière. » Et nous voilà en route pour l'autre tournant.

Yvonne ne m'a pas oublié.

Dès l'appel de Mlle B., elle accourt me rejoindre, et me montre sa trouvaille : un gros escargot. Elle reste silencieuse, mais guette mon impression. Je me montre fort intéressé, et alors elle parle : « N'est-ce pas, qu'il est drôle? » Contente, elle se remet en route, mes doigts dans une main, l'escargot dans l'autre. Complication : elle aperçoit une grosse pomme de pin, et me quitte. Henri Pierre s'empare de la main gauche qu'elle laisse; je me sers de la droite pour tenir une canne, peu habile encore par suite de l'entorse, à monter les côtes. Yvonne, de retour, réclame sa main. « Mais tu n'en as pas toi-même à me donner, avec ton escargot d'un côté, et de l'autre ta pomme de pin. » Quelques instants elle marche seule près de moi. Mais ça l'ennuie, et peut-être elle ne trouve pas gracieux de planter là son cavalier. Une solution lui vient à l'esprit, qui est de mettre, à gauche, sa pomme de pin sous le bras et son escargot dans la main, puis de m'offrir la main droite. Je voudrais bien la prendre, mais ça fait pleurer Henri Pierre. Allons! je donnerai la main aux deux, et Henri Pierre portera la canne; je marcherai avec précaution.

Nous arrivons en haut, à l'énorme fourmilière. Ébahissement général. Ce qui étonne le plus, c'est de voir de si petites bêtes porter de si gros œufs. Le second sentiment qui se manifeste est un peu d'inquiétude : « Mademoiselle, est-ce qu'elles font du mal? » Et comme elles pourraient, après tout, en faire, on ne s'arrête pas longtemps. Du reste, l'heure avance. Nous commençons gaîment à redescendre, en chantant tous ensemble ce couplet de *Girouette* :

Comme un coq en sentinelle,
Girouette, que fais-tu,
Tout en haut de la tourelle,
Au-dessus du toit pointu?
Tourne, tourne, girouette,
Tourne comme un coq vivant;
Montre, à chaque pirouette,
Montre-nous d'où vient le vent.

Les affaires se gâtent, et j'entends des pleurs. On a cru qu'à la descente on pouvait courir, mais ça glisse, l'allée d'herbe et de sapinettes, ça glisse et l'on tombe. La première chute est celle de Marie la pâlotte; elle ne se console qu'en réintégrant les bras de M^lle^ C. Yvonne, qui m'avait quitté pour aller plus vite, tombe ensuite. Je la ramasse et la console. Elle n'a plus d'escargot : « Tu l'as perdu en tombant? — Non, c'est lui qui me l'a changé pour une pomme de pin. » Lui, c'est Gustave, grand amateur de coquilles et qui en fait des bordures au jardin de son oncle.

Autres pleurs, et qui coulent, cette fois, des gros yeux d'Henri Pierre : « Qu'est-ce qu'il y a? Tu es tombé aussi? — Non! Y m'a foutu un coup de

bâton... » Et il me montre, terrifié, le solide Maxime, encore armé d'une petite baguette de bois mort, qui n'a pas dû faire grand mal. Tandis que l'écho discret de notre Jardin tressaute d'un langage aussi parisien, j'explique à Henri Pierre qu'à la campagne les garçons ne pleurent pas, et j'arrête ses larmes en ramassant pour lui une fraise toute rouge de ce qu'elle vient d'entendre. Pour moi, je ne m'inquiète pas du vilain mot, espérant bien qu'en une ou deux semaines les petits Montrouge se seront mis au ton du nouveau milieu. Le fait est qu'ils en prendront très vite les manières, — plus vite encore que les belles couleurs, — et qu'au moment de partir il ne leur restera du gamin de Paris que les meilleurs traits : le don de repartie drôle et une sage philosophie. Quelle philosophie? demandez-vous. — Celle qu'un ouvrier de faubourg énonçait en cette grande formule : « Rien n'est impossible à l'homme; ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse. »

*
* *

Au bas du coteau, voici la petite source en son bassin d'herbe verte. Il est permis d'y tremper les doigts, pour voir comme elle est froide; mais non pas d'en boire tout de suite, parce qu'on a trop chaud et que cela ferait du mal. Nous nous reposons d'abord un peu. « Où va cette eau? — A la fontaine d'Adolphe, » répondent nos internes, qui connaissent bien ce monument. Et l'on promet aux autres de le

leur montrer. « Où va l'eau de la fontaine? — Au ruisseau. — Qu'est-ce qu'on fait, au ruisseau? — On lave. — Où va le ruisseau? — Dans le pré. — Et au bout du pré? — Dans la Marne. » C'est un commencement de préparation à l'Idée centrale de l'eau, l'une des plus fécondes et des plus amusantes, qui entraînera plusieurs promenades géographiques et le grand plaisir de la lessive :

Faisons la lessive,
Les enfants sont sales.
A quoi bon de la morale?
Faisons la lessive,
Voici des brassières et des bonnets ronds.
Faisons la lessive.
Nos battoirs sont bons.

On lavera réellement des mouchoirs de poche, on les frottera en cadence et l'on chantera :

Tipe, tape, tipe, tipe, tipe, tipe, tape,
Flic, flac, flic, flac,
Glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou,
Frou, frou, frou, frou, frou, frou, frou.
Sous le robinet coulant
Préparons le linge blanc.

Nous laverons dès la semaine prochaine. C'est assez, aujourd'hui, d'avoir admiré la source et indiqué ce qu'en devient l'eau. Tout en écoutant, les enfants se sont reposés, et maintenant ils peuvent, comme l'armée de Gédéon, boire quelques gouttes dans le creux de leur main. Que c'est frais et bon!

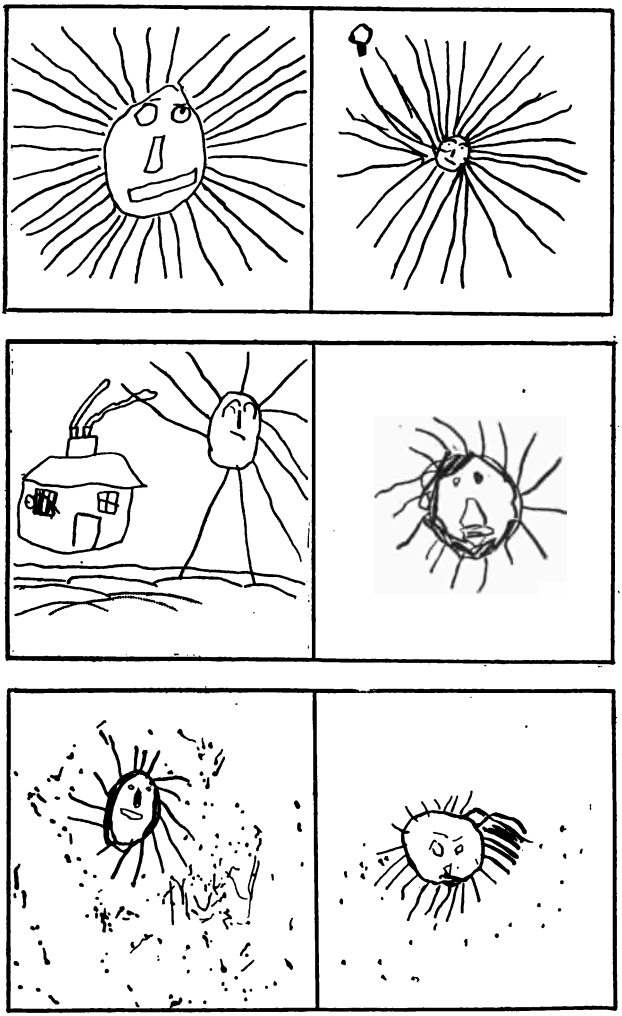


FIG. 9. — LE SOLEIL.
Dessins authentiques d'enfants de cinq à six ans.

La source est près du Musée qui nous sert d'école. Nous y rentrons passer le quart d'heure qui reste. Les enfants sont interrogés sur ce qui les a intéressés le plus durant la promenade : « Les pommes de pin, » répondent un grand nombre. « Les fleurs, » dit Marie pâlotte. « L'escargot, » fait Yvonne. Et Henri Pierre : « Les cerises! » Il appelle de ce nom les fraises. Chacun dit ce qu'il veut. M^lle^ B. ajoute seulement qu'ils vont dessiner l'objet de leurs préférences et qu'on enverra les dessins aux mamans : « Ça sera la lettre! » explique-t-elle. Il est vrai que dans chaque enveloppe elle glissera quelques lignes en clair pour rassurer les braves ouvrières de Montrouge sur le sort de leurs voyageurs.

Distribution rapide de crayons et de papier. Les enfants dessinent tous, pendant que, sur mon pupitre du coin, j'achève de noter ce qu'on a lu plus haut. Les chefs-d'œuvre sont promptement terminés. Beaucoup me font voir les leurs. Il y en a de jolis, mais tous demandent à être expliqués : « Ça, c'est le chemin; ça, c'est un sapin; ça, c'est un garçon avec un bâton. » Chemin, sapin, bâton, se ressemblent, du reste, étonnamment. « Ça, c'est le soleil, » dit Cécile en m'apportant le dessin le plus reconnaissable : une grosse tête avec des yeux ronds, un nez épaté, une bouche largement fendue et des cheveux hirsutes qui figurent les rayons. M^lle^ B. inscrit sur chaque feuille le sujet du dessin et le nom de l'artiste. Gustave seul n'en a pas voulu faire. On lui dira un mot entre quatre yeux. « Maintenant, c'est

l'heure. Chacun va rentrer chez soi. Nous passerons par la ferme. Gustave restera à l'école. — Où c'est, l'école? » demandent les petits Montrouge, tant ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont fait leur laisse peu l'impression d'une classe.

Nous traversons, en effet, la cour de ferme pour nous en aller, mais sans nous y arrêter plus de cinq minutes, car voici onze heures qui sonnent. C'est assez de temps pour émerveiller nos jeunes Parisiens. La poule surtout les intéresse, autour de qui s'empressent, dès qu'elle les appelle, tous les poussins : « Ne faites pas de bruit, recommande Mlle B., ça les effraierait. Voyez comme ils écoutent leur mère. Vous allez faire comme eux; c'est moi la poule, et vous les poussins. Une, deux, trois! tous autour de moi. Et maintenant, deux à deux, par la main, un grand avec un petit, et rentrez gentiment chez vous. »

Trois bandes se forment sans désordre, qui partent l'une au village, l'autre au château, l'autre à la maison de la colonie. C'est avec celle-là que je vais, soit parce qu'aujourd'hui elle m'intéresse plus, soit parce qu'Henri Pierre a de nouveau pris ma main et ne me lâche pas plus que s'il était mon prisonnier.

*
* *

La maison de la Colonie, je la reverrai plus tard en détail; mais, pour éviter les répétitions, je veux bien

vous dire dès maintenant ce qu'au moral et au matériel, j'y trouverai qui soit digne de votre attention. Vous jugerez si là encore il se fait de bonne démocratie.

Sachez d'abord que location, nourriture, entretien, voyage, toutes les dépenses pour cette période de six semaines, devront se régler sur les sept cents francs qu'a réunis pour cela un ami zélé des enfants du peuple. C'est le problème d'économie et d'ingéniosité qu'ont à résoudre et que résoudront les deux directrices du « Jardin » de faubourg décrit par nous au premier volume, Mlle K. et Mlle T. [1]. Elles ont, en effet, accepté, — pour rien, cela va sans dire, — cette mission de dévouement; mais ce sont des « vacances » si dures, qu'elles n'en jouiront qu'alternativement, et que chacune ira se reposer trois semaines. La seconde, pourtant, sera aidée d'une de ses amies, institutrice primaire, qui en profitera pour faire un peu de bien et aussi pour s'instruire aux leçons de Mlle B.

La maison est un vrai logis de paysans. En haut, deux pièces mansardées. Dans celle de devant, fort étroite, mais qui pourtant a sa fenêtre, on a logé valises et paquets, avec le lit de Marie, la fille de Mme Brunot. C'est le nom de la femme de ménage, venue de Paris pour aider ces demoiselles; la campagne ne lui sourit pas : « Il y manque trop de

1. *Mon filleul au Jardin d'enfants : comment il s'instruit.* Chapitre III : un « Jardin » à Paris.

choses. » Elle couche dans l'autre chambre, qui est assez grande pour contenir son lit et ceux des trois petites filles de la colonie.

En bas, deux pièces aussi, garnies, tout juste, de ce qui est indispensable comme mobilier et comme

FIG. 10. — LA MAISON DE LA COLONIE.

ustensiles; on en a fait emplette au Bazar de l'Hôtel de Ville. La petite pièce de devant sert de cuisine et abrite les provisions. La seconde, plus vaste, sert à la fois de salle à manger et de dortoir; les mêmes sièges passent de la table au pied des lits selon les circonstances. Six lits sont alignés dans cette pièce

principale : ceux des cinq garçons, et celui de la Jardinière. Elle se couche quand tout le monde dort, et se lève avant les réveils. Après une longue journée de fatigue, elle n'a pas même pour se reposer, la nuit, le chez soi factice d'un pauvre paravent.

Un seul luxe pour ces chers petits, mais qui remplace tous les autres : la profusion de bon air. Dans la maison, jamais une fenêtre fermée. Au dehors, la grande et saine campagne sans fumée ni poussière. La cour est minuscule, mais le verger est assez grand pour qu'on puisse s'y asseoir à l'aise et même s'y ébattre sur l'herbe sèche. Quatre pommiers l'abritent de leurs branches aux fruits encore verts, et aussi quatre pruniers auxquels il est bien fâcheux qu'on n'ait pas droit de porter la main.

L'horizon, à l'est, est arrêté par un mur où une percée, fort heureusement, donne accès à un bois ombreux, notre grande ressource. Mais adossés à ce mur, nous avons devant nous une belle et large vue : des près qui vont s'étalant jusqu'aux arbres du canal; au delà, le chemin de fer et ses trains qui vingt fois par jour amusent les enfants; tout au fond, les lignes harmonieuses d'une colline boisée, au dessus de laquelle s'étendent, chaque soir, les draperies du soleil couchant. A droite et à gauche, montent en pente douce, jusqu'à des collines elles aussi couronnées de bois, d'autres prés, fauchés récemment, et où paissent tranquilles, une douzaine de vaches. Deux fois par jour, au grand bonheur de

notre jeune bande, elles viennent sonnant leurs clochettes, quelques-unes meuglant, boire à la fontaine de devant la maison. Partout la vie, sans agitation; le repos, sans monotonie. A ces petits qu'on lui a confiés, la nature se charge de donner, elle seule, tout le nécessaire; consciente, semble-t-il, de cette responsabilité, elle refait les corps, épanouit les âmes, dispense la force physique et la jouissance du beau.

*
* *

Quand arrive la fin d'août, ils ne sont plus reconnaissables, nos petits Montrouge, avec leurs mines superbes, leurs membres infatigables, leur entrain qui prouve le sommeil et les bonnes digestions. Ils sont devenus plus aimables aussi, plus confiants, plus ouverts, plus polis; c'est le village, cette fois, qui a urbanisé ses hôtes de Paris. Bons camarades, en classe et en récréation, avec les enfants de Vithey et avec les nôtres, ils ont conquis, de plus, la sympathie de tous les habitants. On a compris quel bien se fait là, et le dévouement de ces jeunes filles. C'est à qui se rendra le plus serviable, donnera un coup de main pour quelque gros travail, cédera, et à bon compte, des légumes malgré la sécheresse.

Le dimanche, veille du départ, la petite famille va dire adieu aux gens de connaissance. Tout le monde est sur les portes pour les saluer, les féliciter, leur donner des fruits, des gâteaux. Chez la laitière, même, il faut accepter de boire, non pas du lait,

chose trop commune, à son idée, mais du vin, breuvage plus coûteux; et Mlle T. a de la peine à l'empêcher d'en verser trop.

Comme il faut, le lendemain, prendre un train matinal pour éviter l'excessive chaleur, et comme le mobilier est déjà en route pour la gare, on prend au château le petit déjeuner : une bonne tasse de chocolat et des pains croustillants, que le boulanger a soignés pour la circonstance. Ce sont nos petits internes qui font le service de table, et non pas, je vous prie de croire, avec un air de condescendance, mais très naturellement puisqu'ils ont, eux, fini leur repas, et comme de gentils petits frères qu'ils sont. Le déjeuner a lieu dans la cour, parce qu'on y a plus de place et qu'au soleil c'est plus joli. Les enfants du village sont présents, bien que l'école n'ouvre que dans une heure; ils sont venus dire au revoir à leurs compagnons. Nous sommes tous là aussi : les directrices et moi, quelque peu émus; la cuisinière et sa fille, Adolphe avec sa femme, plus empressés qu'au départ d'un comte dont ils attendraient vingt francs.

Le grand moment est venu; dans la voiture de Jacqueline on fait monter les trois plus petits à côté de Mme Brunot; les cinq autres iront à Mesaignes à pied, course à laquelle, six semaines plus tôt, c'eût été fou de songer. Nous faisons avec eux la moitié du chemin. C'est une belle caravane. Il faut pourtant qu'elle se disloque; on manquerait le train. Brusquons les adieux pour ne pas pleurer. Tout le monde ne possède pas la philosophie d'Henri Pierre,

FIG. 11. — LA PLATE-BANDE DU JARDIN D'ENFANTS A MONTROUGE.

qui, lui, danse de joie, à l'idée de changer encore de pays.

A Noël, quatre mois plus tard, ceux de Paris envoyèrent à ceux du village un beau calendrier avec le portrait de Jacqueline. Ceux de Vithey, au commencement de mars, envoyèrent à Montrouge des plants de violette pour la plate-bande.

CHAPITRE VIII

DISCIPLINE INTÉRIEURE : SES FONDEMENTS

Croire au bien et s'en servir contre le mal. — Connaître les défauts pour en triompher. — Une conversion du filleul. — Le bon grain et l'ivraie. — Défauts qui n'en sont pas. Défauts qui passent tout seuls : la queue des têtards. Défauts à corriger. — La discipline du dedans. — Au nom seul du bien véritable, on est en droit de s'opposer au mal et l'on s'y oppose efficacement. — L'immolation volontaire du moi inférieur. — Appel à l'héroïsme et à la dignité personnelle. Joie de la libération. — Douceur des procédés; fermeté des principes. — Exhortations efficaces.

On se souvient, peut-être, qu'en étudiant naguère les procédés d'instruction du Jardin d'Enfants, nous rencontrions cette difficulté : « N'enseigne-t-on rien là que par manière de jeu, et comment, dès lors, peut s'y acquérir l'habitude, pourtant nécessaire, de l'effort intellectuel? » Maintenant qu'il s'agit de l'éducation proprement dite, d'aucuns, sans doute, nous reprocheront de méconnaître la vraie nature de l'enfant et de ne point faire de place à la répression de ses fautes, à la lutte contre ses défauts, aux exigences, en un mot, de la discipline. Mais, comme nous répondions qu'étude agréable ne voulait pas dire étude sans difficulté et que, loin de supprimer l'effort, nos méthodes d'instruction ne tendaient qu'à

le faire aimer, — de même, dirons-nous ici, notre éducation, loin de soustraire l'enfant aux salutaires contraintes de la discipline, se propose, au contraire, de rendre la discipline vraiment efficace en l'appuyant sur des motifs plus forts que l'intérêt sensible et extérieur, sur les tendances profondes de notre être vers le bien, sur les joies supérieures de la bonne conscience et de l'héroïsme consenti.

Pour triompher du mal, il n'est encore que de savoir en appeler à l'amour du bien. Mais il faut, pour cela, croire au bien comme au mal. Autant qu'un optimisme qui fermerait les yeux sur les défauts trop réels de l'enfant, nous répudions un pessimisme qui méconnaîtrait le foyer de générosité brûlant au fond de sa vraie nature. Parce qu'il existe chez lui de mauvais instincts qu'il faut dominer, nous croyons nécessaire une discipline; mais parce qu'il en existe aussi de bons, nous croyons que la discipline doit se servir de ceux-ci pour vaincre ceux-là. Si, au lieu de s'allier avec ces précieux auxiliaires du dedans et, grâce à eux, de se faire agréer intérieurement, elle n'agissait que de l'extérieur et par la violence, jamais elle n'obtiendrait de succès durables; elle pourrait quelquefois atteindre les actes, jamais le caractère, d'où cependant les actes procèdent; impuissante contre les défauts, elle ne saurait que punir des fautes. Elle ferait des esclaves, des esclaves prêts à se révolter dès qu'ils en trouveraient le moyen; elle ne ferait pas des citoyens de la cité libre.

*
* *

On estime, au Kindergarten, que pour combattre les défauts de l'enfant, ou mieux, pour l'aider lui-même à en triompher, la première condition, parfois négligée, c'est de les connaître.

Je fus un peu surpris, en arrivant au Jardin de Vithey, de voir que la Directrice, attentive à reprendre les autres internes toutes les fois qu'ils le méritaient, en agissait autrement avec mon filleul et semblait se désintéresser de toutes les petites sottises ou fautes que ce nouveau venu pouvait commettre. Comme j'avais, d'autre part, compris qu'à substituer ma propre action à celle qui devait maintenant s'exercer sur lui, je ne ferais que compromettre les bons effets de l'expérience tentée, je ne suivais pas sans inquiétude cette politique de tolérance et de laisser faire.

Je ne tardai pas d'en comprendre les sérieux motifs. Très discret, d'abord, et très réservé devant les grandes personnes, — bien trop discret, à mon avis, et trop réservé, — Félix commença, au bout de quelques jours, à se laisser voir tel qu'il était, à dire tout haut ce qu'il pensait des gens et des choses, à exprimer sans fausse honte ses goûts et ses antipathies, à se conduire et à parler en notre présence aussi franchement que devant ceux de son âge, à sortir, dirais-je bien, tout ce qu'il avait de bon et de mauvais dans la tête et dans le cœur. On s'aperçut,

par exemple, qu'il était franc, courageux, et très sensible, pourvu qu'ils fussent assez rares, aux appels faits à sa tendresse. Mais aussi l'on s'expliqua bien pourquoi, fort gracieux avec chacun de nous, il se faisait plus redouter qu'aimer de ses camarades. Félix, évidemment, divisait le genre humain en deux espèces contraires, l'espèce des gens plus forts que lui et qu'il convenait de respecter, l'espèce des gens moins forts et qu'il était loisible de brimer à merci. Je suis d'autant plus à l'aise pour avouer publiquement cette tendance peu démocratique, qu'elle appartient maintenant à l'histoire passée.

Le premier pas vers la conversion fut qu'au lieu de taquiner et de battre les autres en notre absence seulement, il les battit et taquina aussi librement en notre présence. Et cela nous permit d'organiser la lutte contre ce gros défaut, de nous arranger, sans en avoir l'air, pour que Félix subît tous les contrecoups de ses petites méchancetés, pour qu'il n'échappât ni aux ripostes de ses victimes, ni à l'ennui de nous voir pleins de sympathie pour elles et de froideur pour lui, ni à l'embarras d'entendre, au milieu d'histoires ou de conversations qui d'abord l'amusaient, certaines allusions qui ne semblaient pas le viser, mais auxquelles dans le fond il ne pouvait se méprendre. Ces expériences, renouvelées à chaque faute et fortifiées par l'exemple constant de notre respect, à tous, pour chacun de nos employés, produisirent l'effet que nous en espérions. Il changea peu à peu de manières et de sentiments, et nous

vîmes avec joie, dans ses rapports avec les camarades, les domestiques et les ouvriers, disparaître cette sorte de dédain qui eût pu, dans la suite, entraîner les pires conséquences et lui faire manquer toute sa vie.

Mais comment l'aurions-nous amené à ne plus mépriser les faibles et les inférieurs, ou ceux qu'il supposait tels, si nous n'avions su d'abord qu'il était atteint de ce grave défaut? Et comment est-ce que nous l'aurions su, si nous ne l'avions amené par notre attitude à se montrer devant nous dans son naturel? Fénelon, ici encore, a donné la règle du bon sens en même temps que de la douceur, et il a une fois de plus montré son admirable connaissance des enfants, lorsqu'il a écrit : « Faites-vous aimer d'eux; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. » Et son disciple Dupanloup a fort justement rappelé à ce propos, bien que ce n'en soit pas le sens principal, la parabole évangélique du bon grain et de l'ivraie. Il faut laisser d'abord se manifester toutes les énergies natives de l'enfant, pour savoir celles qu'ensuite on devra combattre ou favoriser. Une contrainte préalable et générale ne ferait que tromper l'éducateur sur sa tâche nécessaire; pour empêcher l'efflorescence de défauts peut-être superficiels et faciles à vaincre, elle risquerait d'en fortifier les racines au dedans, elle risquerait d'en développer un qui serait pire que tous les autres et presque sans remède, l'hypocrisie elle-même. Et certes, à en faire

un garçon retors et dissimulé, on me l'eût bien changé, mon petit Félix aux grands yeux limpides!

*
* *

Les défauts étant bien connus, — et il n'en manque pas, que je n'ai pas mission de confesser tous, dans notre maisonnée de Vithey, — faut-il les combattre?

Qu'on ne s'effraie pas d'une pareille question; elle sera résolue par oui, et ne tend qu'à introduire deux petites réserves. La première est qu'on ne doit pas prendre pour défauts certaines qualités, confondre la franchise avec l'impertinence, la réserve avec la froideur, l'initiative avec la témérité, la fermeté avec l'orgueil; et l'énumération pourrait se prolonger. La seconde est qu'on fera sagement de négliger un peu les défauts qui se corrigent d'eux-mêmes et de ne pas se donner trop de mal pour une œuvre dont le temps se chargera tout seul. A quoi bon, par exemple, tourmenter outre mesure les petits pour des erreurs de maintien ou de grammaire que l'usage et le bon exemple suffiront à éliminer? Quand une maman fait affaire d'État de ce que son fils a parlé la bouche pleine, omis une liaison ou tutoyé un visiteur, elle me remet toujours en l'esprit cette jolie remarque d'un savant genevois : qu'on ne hâterait pas beaucoup la formation des grenouilles adultes en coupant la queue des têtards, mais que sans doute on n'y manquerait point, si les grenouilles

avaient des écoles, — ou seulement des familles[1].

Mais enfin il reste des défauts et qui ne pourront, si de bonne heure on ne les réprime, que grandir et s'enraciner. Devant ceux-là est-il permis de garder une attitude simplement passive, et de s'en remettre, comme le veulent Jean-Jacques et Tolstoï, aux seuls soins de la nature? Si c'était là tout le problème, il serait vite résolu. Oui, sans aucun doute, c'est un devoir, en éducation, de réprimer les mauvaises tendances, de combattre les défauts, de s'opposer le plus possible au retour des fautes commises. Mais où commencent les difficultés, c'est lorsqu'on demande quels moyens pour cela seront les plus efficaces, quelle tactique ou mieux quelle méthode, en cette lutte nécessaire, assurera la victoire.

Sur ce point de toute importance, nous irons droit au bout de notre pensée, et puisque nous n'avons de confiance qu'en la discipline du dedans, nous allons sans ambages en dire le pourquoi.

L'homme ne veut pas le mal comme mal: son erreur et sa faute sont d'y chercher son bien. Pour le détourner du mal, il faut lui faire comprendre et lui faire sentir que son bien n'est point là. Tant qu'il n'en est pas convaincu, on peut l'empêcher, en lui liant bras et jambes, de se porter vers le mal; on ne l'empêche pas d'y adhérer par le désir; et il s'y portera en fait dès qu'il sera libéré de l'entrave extérieure. Rien n'est fait, si on ne l'amène pas à y

1. Dr Claparède, *Psychologie de l'Enfant*, p. 264 (Paris, Fischbacher, 4e édition revue).

renoncer intérieurement; et pour cela il faut s'adresser, en lui, à une force qui soit capable d'un tel renoncement, à une force supérieure à l'attrait des faux biens. Cette force n'est rien de moins que l'attrait du bien véritable; et elle existe en chacun de nous. Dans chaque nature humaine, dans chaque homme et dans chaque enfant, réside une volonté profonde qui aspire à l'être, à un être qui dure et se développe, à un plus être et à un mieux être, à un plus vivre et à un mieux vivre. Les volontés particulières, ou, plus nettement peut-être, les actes particuliers de vouloir, ne sont que des applications, des dérivations de cette volonté générale, et c'est de sa force, à elle, qu'ils tirent leur efficace. Mais, en même temps qu'ils en dérivent, trop souvent ils dévient de la fin qu'elle se proposait; trop souvent ils détournent vers des buts contraires à sa propre nature les énergies qu'ils ont tirées d'elle, et, au lieu d'atteindre le plus et le mieux être qu'elle cherchait, ils n'aboutissent, par l'effet de ce détournement, qu'à une diminution d'être, à une déchéance.

Que faire en un tel désordre, et à qui recourir contre ces vouloirs dévoyés? Seule la volonté mère, l'initiale et profonde volonté du bien, est de force à ramener dans le droit chemin ceux que j'oserai appeler ses enfants rebelles, ces vouloirs issus d'elle et passés à son adversaire le mal. Dans le rayonnement de sa pure lumière éclate leur caractère déficient, funeste, misérable; il devient évident qu'ils se trompent, qu'ils atteignent tout le contraire de ce qu'ils

prétendaient chercher, qu'ils sont, au fond, cause de malheur et d'abaissement, donc à supprimer, à immoler, à sacrifier pour notre bonheur et notre dignité sagement entendus. Au nom seul du bien véritable on est en droit de s'opposer au mal et l'on s'y oppose efficacement.

En cela consiste le fondement ou plutôt l'essence même de notre discipline, d'une discipline qui en est bien réellement une, et de toutes la plus austère en même temps que la plus attirante, la plus haute en même temps que la plus accessible. Elle implique une abnégation qui repousse les jouissances opposées au devoir, elle suppose la résistance à tout ce qui, dans nos penchants et dans les faux biens du dehors, contredit l'idéal. Elle exige le renoncement aux objets les plus chers, aux actes les plus agréables, dès qu'ils nous détournent de notre fin, de notre plus grande et meilleure vie. Elle ordonne de quitter, parfois, des personnes, des choses, auxquelles nous étions si fort attachés qu'elles semblaient faire partie de nous, qu'elles semblaient être nous-mêmes et qu'à nous en arracher nous souffrons une sorte de mort. C'est, dans toute sa rigueur, la morale de l'Évangile, commandant de perdre son âme pour sauver son âme, de mourir, comme le grain en terre, pour revivre au centuple[1].

1. « Meurs et deviens », traduisait Gœthe en ces beaux vers :

Aber so du dies nicht hast.
Dieses : *stirb und werde*,
Bist du nur ein trüber Gast
Auf der dunklen Erde.

C'est l'immolation du moi inférieur au moi grand et noble, à celui qui seul doit tenir toute la place, absorber toute la sève, profiter de toute l'énergie.

* * *

Et l'expérience est là pour attester que cette discipline héroïque réussit, qu'elle réussit où toute autre échoue. Pour mon compte, et combien de mes amis en diraient autant! je n'ai jamais rencontré d'enfant ni de jeune homme, qui, pris en tête à tête, comme le veut encore l'Évangile, *inter te et ipsum solum*, et dans le moment opportun, c'est-à-dire après qu'est tombé son premier emportement, et le nôtre s'il y a lieu, — je n'en ai jamais rencontré un seul qui soit resté insensible devant l'étonnement affectueux que j'exprimais de le voir, lui, se conduire si mal, devant l'appel que j'adressais, d'un ton plein de confiance, à ce qu'il y avait en lui de noble et de généreux, à ce qui toujours y subsistait de bon et qu'il ne s'agissait que d'atteindre. Dédaigneux des reproches publics, et plus dédaigneux encore des menaces ou des châtiments, surtout lorsqu'il possédait une réelle valeur et n'entendait point qu'on le brisât, il ne savait pas résister à la mise en présence de son idéal, à l'argument de sa dignité, à la pensée que l'on comptait sur lui pour un acte difficile; et, après avoir fièrement repoussé toute pression du dehors, il lui plaisait de se céder en quelque sorte à lui-même, de sacrifier son moi de surface à son moi profond.

Jusque-là, suivant la remarque d'un grand pédagogue, il semblait qu'on ne se fût pas vraiment adressé à lui [1], qu'il n'eût pas à tenir compte des intérêts secondaires, des avantages ou des ennuis, des biens ou des maux purement extérieurs qu'on agitait devant lui et auxquels il pouvait toujours objecter : « Si j'aime mieux autre chose? Si j'aime mieux mon plaisir? » Maintenant, il est convaincu ; il sait, il sent qu'il ne peut rien préférer au lui-même réel. Celui-là une fois évoqué, tout le reste rentre sous terre. Le moi des sens, égoïste, fermé, « haïssable », s'efface devant le moi de l'esprit, devant le moi ouvert, généreux, attirant, qui est la personne même. Il n'y a plus là d'abdication, mais, au contraire, l'énergique affirmation de soi. L'effort qu'il en coûte s'accompagne d'une joie superbe, tant apparaît mesquin ce à quoi l'on renonce, comparé à ce qui s'acquiert. C'est, à l'antipode de la sensation odieuse de contrainte, le sentiment enthousiasmé de la libération. La liberté, en effet, n'est pas de satisfaire aux caprices de notre être inférieur, mais de nous en affranchir bien plutôt, et d'ouvrir par là toutes les perspectives au développement de notre être supérieur, à la croissance des germes de vie déposés en nous, à l'accomplissement parfait de nos destinées.

1. « On dirait vraiment qu'un homme ne se considère pas comme personnellement visé tant que nous ne nous sommes pas adressés à ce besoin profond de se donner, qui est en lui ». Fœrster, *L'École et le Caractère*, p. 136 (Trad. Pierre Bovet, Fischbacher, éditeur, 3e éd.).

*
* *

En présence de cette discipline qu'évidemment nous adapterons aux différents cas, mais que jamais nous n'abaisserons sous prétexte de la rendre plus facile, sachant bien, du reste, que ce serait l'affaiblir sans profit et en diminuer l'attrait, j'ose espérer qu'on ne nous reprochera plus d'élever les enfants, en notre Jardin, d'une façon relâchée et amollissante qui leur donne une fausse idée de la réalité et qui ne les arme en rien pour les luttes prochaines de la vie. Sous le calme et la douceur de nos procédés se cache une grande fermeté de principes, et de principes qui sans doute n'interviennent pas à tout propos, pour tracasser sans motif l'enfant dans chaque détail de son existence, mais qui, dans les rares circonstances où ils apparaissent, exigent, invinciblement, que tout s'incline devant eux. Ils ne parlent pas, même alors, en maîtres durs, mais ils parlent en maîtres et que l'on écoute :

« Mon enfant, ce sera bien plus beau, si tu fais ainsi... Quand on est courageux comme toi, on n'a pas peur des difficultés; quand on aime le bon Dieu comme toi, on ne lui refuse pas de tels sacrifices... Si tu continuais à te montrer méchant, à bouder, à pleurer pour des riens, je ne reconnaîtrais pas mon petit ami, qui était si gentil, ce matin, durant notre promenade, qui me faisait, hier, cette belle promesse... Qui m'a changé mon enfant chéri? Toi, tu

n'es pas mon vrai enfant... Tu ne veux pas achever ce travail, réparer le tort que tu as fait, tu ne veux pas suivre ta conscience? tu ne veux pas écouter le bon Dieu qui parle au fond de ton cœur? Tu ne comprends pas encore? C'est bien, j'attendrai... Je crois que tu es malade aujourd'hui; reste-là tranquille. Quand tu seras prêt à obéir, tu me le diras. »

CHAPITRE IX

DISCIPLINE INTÉRIEURE (*Suite*) :

DES CHÂTIMENTS, DES RÉCOMPENSES ET DE L'ÉMULATION

Appel à l'opinion commune et isolement momentané, grands moyens de répression. — Homéopathie. — Enfants faibles et enfants forts. — Un cas d'exception. — Punitions nuisibles. Opinion de Mme Campan. — Contre les châtiments corporels, et que de procédés brutaux ne peut pas ressortir une idée morale. — Bons, d'après Spencer, « pour les enfants ingouvernables d'adultes qui furent mal gouvernés ». — Système des conséquences directes ou des réactions naturelles. — Quoique excellent, il ne peut suffire. — Distinguer l'erreur et la faute. Idée de la réparation. — Des récompenses. Que celles de la vie future ne constituent pas un mobile extérieur d'action. — Que la vertu ne doit pas se fonder sur un intérêt sensible. L'approbation de la conscience, rétribution idéale. — De l'émulation, et que la véritable est de se dépasser soi-même. — Autre but élevé : le progrès collectif.

Maintes fois j'ai entendu des fragments de discours comme ceux-là, et toujours ils réussissaient; rarement même était-il nécessaire d'en arriver à l'effet final, à cette attente silencieuse et sûre de soi qui ne permet point qu'on lui échappe.

Et si la scène avait des témoins, si c'était en classe qu'il s'agissait de réprimer un désordre ou une faute, l'éducatrice, en cas de résistance, faisait tranquillement appel aux petits camarades pour ériger

l'opinion commune en piédestal au devoir méconnu et l'imposer de plus haut à la volonté rebelle. Pour unique moyen de répression, si le blâme des condisciples ne suffisait pas, elle écartait des autres le coupable jusqu'à ce qu'il cédât, le méchant devant être isolé comme dangereux et indigne; et elle n'avait ni à le mettre à genoux ni à lui infliger d'autres humiliations matérielles. Quelques minutes d'un pareil traitement venaient, d'ordinaire, à bout des plus récalcitrants.

Une fois pourtant se présenta un cas plus grave. C'était après mon départ, mais j'en eus le récit authentique. Émile et Jacques, deux nouveaux venus au Jardin, refusaient tout travail et semblaient réellement atteints de paresse incurable. Après deux ou trois classes où ils n'avaient rien fait de bon, M^lle^ B. les prit pour sujets de la causerie habituelle : « Nous avons parmi nous deux enfants très malades. Ils sont tout à fait incapables de travailler. Je ne veux pas que les autres gagnent leur maladie. Nous allons donc les mettre à part et les laisser au repos complet. Vous rangerez leurs cahiers et leurs boîtes de cubes. Vous pendrez leurs manteaux et les leur rendrez à la fin de la classe. Vous les soignerez jusqu'à ce qu'ils guérissent. » C'était dit du ton le plus grave et fut pris à la lettre. Même, lorsqu'on se rendit aux petits jardins, quelqu'un porta leurs bêches, et encore n'eurent-ils pas droit de s'en servir. Nos deux paresseux s'ennuyèrent tellement à ne rien faire, que leur premier mot, le len-

demain, fut d'annoncer qu'ils étaient guéris. L'homéopathie avait réussi; et ils travaillèrent très bien.

La Jardinière en profita, le matin suivant, pour revenir sur la distinction, qui jouait un grand rôle chez nous, entre l'enfant faible et l'enfant fort : « Émile et Jacques sont devenus forts. Ils font maintenant ce qu'ils veulent. Ils disent à leurs mains : « Travaillez » et elles travaillent; à leurs pieds : « Ne faites pas de bruit, » et ils n'en font pas. Les enfants faibles ne commandent pas à leurs pieds, à leurs mains. Quand Félix donnait des coups de pied aux autres, quand Pierre criait en parlant, lorsque Jean pleurait d'être tombé, ils étaient faibles; c'étaient des tout petits; maintenant ils sont devenus forts. » Cet élogieux souvenir des anciens ne manqua pas de produire son effet : « Moi, je suis fort, dit Raymond, je ne crache plus par terre. — Moi, dit Cécile gravement, je suis aussi devenue forte; je ne chasse plus les poules en venant à l'école. » Et Gustave ajouta : « Moi, je ne jette plus de pierres. »

Gustave, en effet, avait longtemps jeté des pierres : non pas aux grandes personnes, dont il aurait eu peur; ni aux petits camarades, ayant trop bon cœur pour leur faire du mal; mais aux canards de la ferme, qu'il ne savait pas capables de souffrir comme lui. Plusieurs fois averti sans aucun succès, il s'était vu infliger la seule punition réelle dont j'eusse été témoin durant mes quatre mois de séjour au Jardin d'Enfants. Je la raconterai, voulant avant tout me

montrer historien fidèle, et heureux, au fond, de constater que, chez nous aussi, la règle des règles, en éducation, est de s'adapter aux besoins de chaque enfant.

Donc il y eut, un jour, grand étonnement pour moi, comme j'arrivais pour monter en classe, à entendre des cris de douleur. Devant la petite salle du rez-de-chaussée où étaient rangés les outils d'Adolphe, M^lle^ B. se promenait en silence, regardant de temps à autre sa montre, tandis qu'à l'intérieur la voix bien connue de Gustave éclatait en supplications, en regrets, en sanglots, en promesses, et des coups désespérés retentissaient contre la porte close. J'interrogeai du regard l'impassible directrice : « Il a de nouveau jeté des pierres aux canards et ne comprend pas que c'est mal de battre les animaux. Il faut que cela entre dans sa tête ; mais elle est un peu dure. Ce n'est pas trop de dix minutes. » Gustave sortit de là méconnaissable de douceur et d'humilité.

On voit que nous ne refusons pas d'une façon absolue de recourir à certaines punitions ; mais, sans compter qu'elles n'apparaissent chez nous qu'à l'état de grande exception et après l'échec constaté de tous les autres moyens, il n'est pas prouvé qu'elles seraient jamais nécessaires, si notre discipline était la première et la seule à régir l'enfant.

*

Ce qu'à aucun prix l'on ne doit admettre, c'est un genre de punitions telles qu'elles soient nuisibles par

elles-mêmes, et souvent plus dangereuses que le mal qu'elles prétendent guérir. Avec l'idée de châtier une faute transitoire, que de parents et de maîtres maladroits travaillent à développer un défaut durable! Dans ses souvenirs, sinon même dans son entourage présent, chacun de nous en trouverait de faciles exemples. Rappelons ceux qu'indiquait, non une éducatrice révolutionnaire, mais la très sage Mme Campan : Si, dit-elle, « une petite fille fait son ourlet de travers ou griffonne sa page d'écriture », au lieu de lui faire recommencer le travail au moment de la récréation, on la prive de mettre sa robe neuve ou bien son collier; et ainsi l'on augmente ses tendances à la coquetterie. « Si un enfant a mal lu et que, pour le punir, vous lui fassiez manger son pain sans confitures, vous êtes loin de lui avoir inspiré du goût pour la lecture; vous n'avez servi que son penchant pour les friandises[1]. » Plus nuisibles encore, ces punitions qui consistent, sous les yeux de l'enfant coupable, à combler de caresses et de bons traitements ses petits camarades, ses frères ou ses sœurs. Et sans doute l'on arrive ainsi, — beau résultat, en vérité! — à lui torturer le cœur; mais un effet qu'on obtient plus sûrement encore, c'est de provoquer ou de développer en lui le sentiment de la jalousie.

A côté de cette erreur dont l'on tombera aisément d'accord, au moins en théorie, il s'en commet une

1. *Traité de l'éducation des femmes*, liv. II, ch. III.

autre, sur laquelle beaucoup de personnes continuent de s'illusionner et qu'il importe d'autant plus de combattre : je veux dire la pratique des châtiments corporels.

Tolérables, suivant nous, pour les tout petits enfants, comme une forme particulière d'action physique et tout juste égaux en valeur à une friction ou à une douche froide, ils doivent être bannis de l'éducation dès que celui qu'on frappe est capable d'en souffrir moralement et d'en conserver le souvenir. Au delà de la deuxième ou de la troisième année frapper un enfant, c'est uniquement développer chez lui, s'il a quelque dignité, la honte ou la haine; si c'est une nature molle, ils lui inspireront la crainte ou resteront sans effet. Les châtiments corporels ne produisent (nous ne supposons pas que de sang-froid on les pousse à la cruauté) qu'une douleur superficielle et toute passagère. Le mieux qu'on en puisse attendre est d'arrêter pour un moment la manifestation des mauvais instincts; quant à les atteindre jusqu'en leur racine, il ne faut pas y penser. De procédés brutaux, comment sortirait-il une idée morale? Et, s'il n'en sort point, qu'obtiennent-ils, sinon de montrer que vous êtes le plus fort, et de suggérer qu'une autre fois l'on devra s'y prendre assez habilement pour vous échapper?

La vérité, du reste, est que la plupart de ceux qui frappent les enfants ne se proposent aucun but moral, mais cèdent simplement à une impulsion de colère ou à des habitudes de dureté. Le procédé

appartient, comme le remarque Ellen Key[1], au même degré de civilisation que celui de battre les femmes et les domestiques, les soldats et les criminels. Il est à la portée de tous, a dit avant elle Spencer, parlant des coups et des gros mots : « les animaux eux-mêmes peuvent appliquer une pareille méthode, ainsi qu'on le voit par les grognements et les légers coups de dents qu'une chienne donne à ses petits trop exigeants[2]. » Avec un dédain très calme, il accorde que ce genre de traitements peut convenir « aux enfants ingouvernables d'adultes qui ont été mal gouvernés dans leur jeunesse », ou « aux enfants barbares de parents barbares destinés à vivre dans une société barbare ». Mais, si vous voulez, ajoute-t-il, « appliquer avec succès un système rationnel et civilisé, il faut vous attendre à un vigoureux travail d'attention; vous aurez besoin d'études, d'intelligence, d'empire sur vous-même ». Évidemment, l'on a plutôt fait d'envoyer une gifle.

*
* *

Le système que Spencer préconise, et qui suffit en beaucoup de cas, peut-être en la plupart, est le système dit des conséquences directes et qui lui reste attribué bien qu'il n'en soit nullement l'inventeur

1. *Le Siècle de l'Enfant*, p. 123.
2. Voir la dernière partie du *Traité de l'Éducation* (éd. Alcan, pp. 225 et 226; cf. 179 et 180).

(à moins d'extravagances, rien ne s'invente de toutes pièces en pédagogie) :

« Vous devez, dit-il, à l'endroit même que nous citions, vous demander continuellement quels sont les résultats qui, dans la vie réelle, accompagnent certains actes, et vous chercherez les moyens de faire produire aux actes de votre enfant des résultats semblables. » C'est ce qu'avait déjà exprimé Rousseau : « N'offrez jamais à ses volontés indiscrètes que des obstacles physiques ou *des punitions qui naissent de ses actions mêmes*, qu'il se rappelle dans l'occasion : sans lui défendre de faire le mal, il suffit de l'en empêcher. » Dans son style moins ferme, mais avec sa justesse admirable d'idées, l'éducatrice française qui a peut-être le mieux compris les petits enfants et le plus travaillé pour eux, M^me^ Pape-Carpantier, proclame de même la supériorité de ces punitions naturelles, et voici comme elle s'en explique, plus de douze ans avant Spencer : « Les répressions ne résultant point du caprice ou de la volonté du maître, mais découlant comme forcément de la faute de l'enfant, ne sauraient provoquer ni murmures, ni rancune, ni haine, ni aucune de ces réactions funestes, fruits inévitables des punitions arbitraires[1]. » On ne saurait rien dire de plus juste, et les célèbres pages du philosophe anglais sur la même question ne font, avec plus de vigueur, que développer les mêmes idées. Elles y ajoutent cepen-

1. *Conseils sur la direction des Salles d'asile*, p. 31.

dant une vue profonde et qu'on ne s'attendrait peut-être pas à rencontrer chez lui ; c'est que « le système de l'éducation morale par l'expérience des réactions naturelles » est « le système divinement ordonné », et que toutes les disciplines « d'invention humaine » sont impuissantes lorsqu'elles s'en éloignent, ne commencent à réussir que lorsqu'elles s'en rapprochent[1].

Cette théorie, de si grande conséquence, est aujourd'hui trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'éclairer par beaucoup d'exemples. Comme la nature corrige les imprudences physiques de l'enfant par les souffrances qu'elles entraînent et qu'elle semble y avoir attachées pour l'en écarter, ainsi devons-nous le laisser toujours et, au besoin, le mettre face à face avec les conséquences fâcheuses de ses fautes et de ses erreurs : de telle sorte que, s'il ment, il perde notre confiance ; s'il importune ses camarades, il soit isolé ; s'il est coutumier des retards, on parte une fois sans lui pour une partie de plaisir à laquelle il tenait ; s'il laisse tous ses jouets en l'air, il ait à les remettre en ordre ; s'il fait tort à autrui, il soit tenu à réparation ; s'il détruit des objets qui lui sont utiles, il en soit privé, ou il les remplace sur ses ressources propres. Bref, au lieu de lui épargner les inconvénients de ses petites sottises, au lieu d'arracher, comme dit Ellen Key, les épines de ses roses, on s'appliquera à lui enseigner,

1. Pp. 201 et 186.

on se réjouira de lui voir apprendre, les fortes leçons de l'expérience, cette maîtresse calme, juste, inflexible, et qui continue de professer quand les autres pédagogues se taisent.

*
* *

La manière dont vient d'être exposé le système du redressement par « conséquences naturelles », témoigne assez clairement de la sympathie qu'il nous inspire. Hâtons-nous d'ajouter, cependant, qu'il ne saurait, à lui seul, suppléer tous les autres. Trop d'imperfections lui restent et d'insuffisances. Il se rencontre des fautes, dont la conséquence pénible, si tant est qu'elle soit jamais reconnaissable, n'apparaît que dans un délai extrêmement lointain. Il en est d'autres fort graves dont l'inconvénient reste assez léger; il en est de fort légères, qui entraînent des inconvénients on ne peut plus graves. L'éducateur, ici comme partout, devra suivre la nature, mais pour l'expliquer, la compléter, au besoin même la rectifier, en deux mots pour la faire servir au bien des enfants, non pour la servir elle-même et se mettre à sa remorque.

Il faudra établir, de plus, entre l'erreur et la faute, une distinction à laquelle il ne semble pas que les partisans de la théorie aient beaucoup songé. Dès lors que les conséquences d'une erreur en empêchent le retour, et qu'un enfant, par exemple, évite les charbons rouges qui l'ont une fois brûlé, tout est

rentré dans l'ordre. Mais il n'en va pas de même si un coupable évite une faute uniquement à cause des inconvénients qu'il en a subis : tant qu'il n'a pas intérieurement accepté cette conséquence comme juste et réparatrice, il reste en sa déchéance. Dans ce domaine moral, une idée plus haute et plus pure doit intervenir, l'idée de la réparation. L'acte mauvais que nous avons posé ne peut être détruit jusqu'en sa racine que par un retournement de notre volonté se rétractant elle-même, ou plus exactement, par une intervention de la volonté profonde effaçant d'un acte de repentir et de souffrance consentie les égarements de la volonté superficielle. La liberté a pris part à la faute; c'est elle, au fond, qui l'a commise : d'elle aussi, et d'elle seule, doit venir la réparation.

A l'École des Roches, l'on prend sur le début des récréations de l'après-midi le temps de refaire les devoirs, d'apprendre à nouveau les leçons, qui n'ont pas, dans la matinée, obtenu la note suffisante; c'est ce qu'on appelle l'étude de réparation. D'autres exercices sont imposés de même dans l'ordre d'activité où les enfants se sont mis en faute; on fera, par exemple, ramasser les papiers de la cour à ceux qui en ont jetés, ratisser les allées à ceux qui ont marché sur quelque plate-bande. Mais les maîtres s'efforcent d'obtenir que ces réparations matérielles soient toujours accomplies de bon gré, les considérant, sans cela, comme presque inutiles à l'éducation. Ce qui compte davantage et qui est bien plus formateur, c'est la réparation proprement morale, c'est l'effort

par lequel un enfant s'impose à lui-même, pour toute faute consciente, un acte qui lui coûte, une privation qu'il ressente. Rien de plus ennoblissant pour l'âme que la pratique de ces sacrifices, à condition toutefois qu'on exclue soigneusement ceux qui nuiraient à la santé et que de préférence, sinon même exclusivement, on les choisisse tels qu'ils représentent par eux-mêmes une action utile.

***

Ce qui est dit des moyens de répression nous dispensera d'insister longuement sur le chapitre des récompenses, dominé par les mêmes principes. Elles doivent être, comme les châtiments, aussi rares que possible, en rapport avec l'acte qui les attire, et de nature morale.

Frœbel n'en admet aucune. D'après lui, c'est dénigrer l'homme et le rabaisser, c'est l'affaiblir au lieu de le fortifier, que de présenter un appât à sa vertu, même si l'on diffère la rétribution, comme fait l'enseignement religieux, jusqu'à la vie future : « La conscience d'avoir agi conformément à son être, à sa dignité et aux lois de Dieu doit être pour l'homme, à toutes les époques de sa vie, la plus grande récompense de sa bonne conduite; il ne lui en faut pas d'autre; moins encore en doit-il réclamer une tout extérieure. » Un enfant sûr d'avoir agi selon les désirs et la volonté de son père, de son père terrestre ou de son Père des cieux, a-t-il besoin de

rien autre que de la joie qu'il puise en ce sentiment? « Dès que nous introduisons un stimulant étranger, même le plus intellectuel, pour exciter à une vie meilleure, nous laissons non développée la force intérieure et spontanée que possède tout homme pour la manifestation de l'humanité parfaite. » Il en va autrement, continue Frœbel en son langage un peu particulier, « lorsque l'homme, surtout le jeune garçon, n'a pas en vue pour ses actions un effet extérieurement agréable, mais seulement son intérieur, l'état de son âme, qui s'en trouvera ou libre ou enchaînée, ou sereine ou sombre, ou heureuse ou malheureuse [1]. »

On voit que l'auteur de l'*Éducation de l'Homme* n'évite pas l'erreur si fréquente de prendre les récompenses ou les châtiments de la vie future, tels que la religion les propose, pour un mobile extérieur d'action. Ils ne consistent pourtant, les uns et les autres, qu'en une conséquence directe de l'attitude adoptée par l'âme en sa vie terrestre; essentiellement, la joie ou le malheur d'outre-tombe, c'est de sentir qu'on a acquis par son mérite ou perdu par sa faute l'union au Bien suprême, qui est Dieu. Et l'illogisme est grand, comme grande est l'ignorance, de ceux qui s'indignent contre les peines ou les récompenses futures après avoir proclamé bien haut que récompenses et peines doivent toujours découler de notre conduite.

1. *L'Éducation de l'Homme*, pp. 211-212.

Mais laissons ce point de vue où Frœbel, suivi de bien d'autres qui ne le valent pas, compromettrait, si c'était possible, l'excellente thèse des récompenses purement morales. Nous sommes avec lui, au Kindergarten, pour refuser d'établir la vertu des enfants sur un intérêt sensible, et lorsqu'ils reçoivent de nous un objet qui les peut réjouir, c'est qu'ils y ont droit pour l'avoir fabriqué eux-mêmes ; ou bien ils le tiennent sans convention préalable, de la générosité bénévole de leur directrice : leur mérite ne se tarife pas plus en monnaie de bons points que leur démérite en quarts d'heure d'arrêt.

« L'approbation pure et simple, traduite par un mot, un signe de tête, un sourire[1], » nous paraît une récompense suffisante ; elle vaut par le prestige de qui la confère. Le plus loin qu'elle puisse aller, c'est jusqu'à l'éloge, mais encore distribué avec sage mesure ; et jamais elle ne s'abaisse à l'équivalence d'un cadeau promis, jouet, livre, image, ou friandise. Avec des pupilles moins jeunes, il nous semblerait même que l'approbation de l'éducateur fût presque déjà de trop, si du moins il ne la présentait que comme l'expression de sa pensée propre et s'il ne prenait pas soin de se donner là, en termes accessibles à son auditeur, pour le simple interprète d'une justice plus haute. L'idéal en fait de récompense, c'est, pour chacun de nous, l'approbation de

1. Bernard Pérez, *L'Éducation morale dès le berceau*, p. 53 (Félix Alcan, éditeur).

sa conscience propre; comme c'est, en fait de répression, le chagrin d'être blâmé par elle. Habituer l'enfant de très bonne heure, en dépit de son exubérance et de son étourderie, à écouter ce que prononce en lui cette voix divine, à entendre avec un respect mêlé de joie ou de crainte ses éloges ou ses blâmes, voilà, si l'on va au fond, l'art suprême de l'éducateur.

*
* *

La pédagogie de l'émulation suivra celle des récompenses et évoluera, comme elle, du dehors au dedans. Habitué à recevoir de sa propre conscience le meilleur prix de ses efforts, c'est à elle aussi que s'adressera l'enfant, plus tard le jeune homme, pour juger de sa valeur relative et de ses progrès. Il ne se comparera plus à ses camarades, à ses frères et sœurs, pour s'enorgueillir de les dépasser ou s'irriter jalousement de ne pas les atteindre; il se comparera à lui-même, pour rougir d'être moins laborieux et moins bon que la veille, ou se réjouir, au contraire, d'avoir augmenté sa science, dominé une antipathie, secoué le joug d'une habitude fâcheuse, triomphé d'une difficulté jusque-là plus forte que lui. Sans méconnaître l'heureuse contagion de certains exemples, ni la stimulation que produit sur nous l'activité d'autrui, ni même, en l'état présent de nos écoles, certains bons effets des classements, des places et des prix, nous croyons cependant que l'émulation

vraiment efficace et vraiment durable est celle, « où le moi d'autrefois, suivant l'expression de Rousseau, joue le rôle principal », et nous sommes convaincus que de toutes les ambitions la plus entraînante aussi bien que la plus noble, c'est de vouloir, en travail, en courage, en vertu, se dépasser soi-même.

Nous ne croyons pas que personne soit tenté d'apercevoir en cette attitude un genre plus subtil d'égoïsme. Elle en est bien tout le contraire, puisque, si elle vise à grandir notre personnalité, c'est en lui faisant un piédestal de l'individu inférieur et lâche par où nous tenons encore à des restes de matière. Mais, si quelqu'un continuait de méconnaître le caractère généreux et expansif de cette émulation sans rivalité, je la lui ferais voir, comme elle m'est apparue plus d'une fois au Kindergarten, sous une forme impersonnelle, animant d'un même enthousiasme tout un groupe d'enfants, les entraînant, comme par le son d'instruments divins, à des efforts concordants où nul ne pense à soi. Ce n'est plus, alors, un seul petit qu'on invite, en lui parlant de ses progrès ou de son recul, à se dépasser lui-même; c'est la classe entière qui est excitée à devenir meilleure, c'est le progrès collectif qui se propose à chacun pour but à atteindre et raison d'agir. Aux dissipés ou aux paresseux l'on reproche surtout d'enrayer la commune marche en avant; aux courageux et aux sages on fait surtout valoir que, grâce à leurs efforts, le calme, en classe, est plus complet; les mouvements, plus réguliers; les chants, mieux

exécutés; les travaux de diverses sortes, enseignés plus vite et en plus grand nombre. Tous s'entraînent mutuellement dans cette course au triomphe; ils s'encouragent ou se gourmandent, ils s'exhortent les uns les autres, et je n'oublierai jamais le ton de grave tristesse avec lequel Jean disait un jour, à quelqu'un qu'il vaut mieux ne pas nommer : « Voilà encore que tu nous retardes! »

CHAPITRE X

L'AUTORITÉ ET L'INITIATIVE : POLITIQUE DE LA CONFIANCE

Tactique de l'armée nouvelle. — De la liberté de l'enfant, et qu' « on ne peut le faire vouloir malgré lui ». Dupanloup et Ellen Key. — Méthode d'initiative. — L'autorité qui se fait accepter. — La soumission filiale. — Douceur et fermeté. — N'intervenir que rarement. — Plus d'ordres positifs que d'interdictions. L'enfant veut agir. — Le laisser agir par lui-même. — Le prince et le manchot. Exemples et citation de Mme Montessori. — Plus que de notre aide, l'enfant a besoin de notre confiance. — Témoignages de Pestalozzi, de Frœbel et de Chateaubriand.

Notre tactique est celle qu'on inculque aujourd'hui à l'armée française et dont le secret a transformé les Grecs, de bandes naguère impuissantes, en soldats à qui rien ne résiste. Nous voulons que nos jeunes troupes à la fois poursuivent une victoire commune et déploient, pour l'atteindre, une activité pleine d'initiative où chacun s'habitue à prendre conseil de soi-même.

Jamais ce ne sera notre rêve de substituer notre volonté à celle de l'enfant, de le faire vouloir, en quelque sorte, sans son consentement : entreprise, du reste, aussi absurde qu'impie, où tout ce qu'on obtiendrait, serait d'arrêter pour un temps plus ou moins long la faculté dont on se figurerait diriger le

mouvement. L'œuvre éducative n'est pas de conduire une jeune âme où l'on veut soi-même et par les chemins qu'on préfère, mais d'étudier ce dont elle est capable, ce pour quoi elle est faite, et de l'aider d'une main délicate à réaliser son propre idéal, à faire passer de la puissance à l'acte les virtualités qu'a déposées en elle, en elle seule, l'Artiste infini qui ne se répète en nulle de ses œuvres.

Aussi ne m'étonné-je pas qu'après vingt-cinq années de dévouement à l'enfance, un grand évêque déclare que le sentiment le plus vif qu'il garde de cette expérience, « c'est un respect religieux, mêlé de crainte, à la vue de ces jeunes et puissantes créatures dont les facultés sont si libres, si fortes, si invincibles ». Et ces paroles ne sont pas l'effet d'un entraînement oratoire; car en voici la suite presque immédiate : « Je ne puis plus voir un enfant de trois ans sans éprouver un certain effroi, sans réfléchir profondément sur lui, sans songer que sa volonté est indépendante de la mienne : en effet, tout jeune qu'il est, il peut vouloir sans moi, malgré moi, contre moi. On peut le tuer, on ne peut le faire vouloir malgré lui. Mais qu'est-ce à dire, un enfant de trois ans? et qu'importe trois ans, plus ou moins? C'est ma nature, c'est la vôtre, c'est l'humanité tout entière : c'est un être supérieur, doué comme vous et moi, votre semblable et le mien, une puissance égale à la vôtre [1]. »

1. Mgr Dupanloup, *L'Enfant*, chap. XVII, p. 360.

Ne croirait-on pas entendre, à l'autre extrémité de la pensée humaine, cette fougueuse individualiste Ellen Key, réclamer qu'avant tout l'on respecte et développe la personnalité de l'enfant, qu'en dehors des quelques lois essentielles de l'humanité, « l'on n'exige ni ne demande de lui rien qui s'oppose à sa nature, à ses dispositions, à ses goûts; qu'on ait égard « à ses sentiments, à ses volontés, à ses droits comme à ceux d'une grande personne » ; qu'on tienne compte enfin, de ce que « chaque enfant est un monde nouveau, non pas une répétition, non pas une de ces pages blanches où il s'agit simplement de retracer un modèle convenu [1] »?

*
* *

C'est que la cause est partout gagnée, — disons presque partout, — du principe de l'initiative; et personne ne conteste plus, du moins en théorie, qu'on doive laisser l'enfant agir par lui-même dans toute la mesure où son bien ne s'y oppose pas clairement. Notre intervention dans sa vie se fait plus discrète et nous aimons mieux agir sur lui en modifiant les circonstances de son entourage, que de lui imposer par commandement direct ce que nous désirons de lui. Nous le laissons souvent à lui-même, et souvent nous le dirigeons sans qu'il l'aperçoive.

1. Ellen Key, *L'Individualisme*, trad. Jacques de Coussange, pp. 104 à 108. Nous résumons la pensée plutôt que nous ne citons le texte.

Tantôt il est libre, tantôt il se figure l'être; mais alors même qu'il se sent lié par l'obéissance, nous voulons qu'elle soit consentie.

Ce n'est pas que nous nous croyions tenus de justifier, ni même d'expliquer devant lui chacun de nos commandements; mais nous estimons que l'autorité, notre autorité, pour s'exercer en des conditions morales et moralisantes, doit s'être fait accepter une fois pour toutes, doit avoir inspiré confiance et vénération. Il suffit pour cela que l'enfant ait pris conscience de sa faiblesse, du besoin qu'il a de nous, du bien que nous lui faisons et dont il ne peut se passer.

Pour lui inspirer de tels sentiments, nous éviterons ce qui ébranlerait auprès de lui notre prestige. Jamais il ne nous verra perdre la maîtrise de nous-mêmes, jamais nous ne lui offrirons le spectacle de nos propres contradictions ni de nos dissentiments avec les autres personnes chargées de sa formation. Nous regarderons comme une faute de lui mentir sous aucun prétexte; comme une folie, d'abuser de sa candeur; comme un crime, de trahir ses touchantes confidences. La confiance, une fois partie, ne revient pas de longtemps, et à qui n'inspire pas confiance on peut bien céder de force, on n'obéit pas. Dans la maison des parents, dans l'école des maîtres, comme dans le royaume de Dieu, la soumission qui seule convienne est celle des fils, non celle des esclaves; elle jaillit du cœur plutôt que de la raison.

L'autorité paternelle et douce n'est pas pour cela entachée de faiblesse. Faiblesse et autorité sont des mots, et des choses, qui s'excluent. Les ordres, une fois donnés, doivent revêtir le caractère immuable des lois de la nature. C'est avant de les donner qu'il faut réfléchir et se demander, non seulement s'ils sont légitimes, mais s'ils sont nécessaires. S'ils ne le sont pas, abstenez-vous.

Rien n'affaiblit l'autorité comme d'intervenir trop souvent. Il n'est peut-être pas de pire abus en éducation. Jamais on ne laisse l'enfant tranquille, surtout dans le premier âge. Regardez, dans un jardin public, les petits que promènent les jeunes mères ou les gouvernantes. Ils ne peuvent pas faire un geste qu'on ne leur en demande un autre, avancer d'un côté sans qu'on leur dise de passer ailleurs : « Ne marche donc pas si vite, ou pas si lentement. Tiens-toi plus droit que cela. Ne t'approche pas du tennis. C'est assez joué au ballon; saute maintenant à la corde, ou prends ton seau et fais des pâtés. » Maintes fois, en traversant le Luxembourg, j'ai entendu de tels dialogues ou plutôt de tels monologues, car l'enfant, d'ordinaire, ne répondait rien et même il n'écoutait rien; sa philosophie, heureusement, laissait passer sans s'émouvoir le flot intempérant. La difficulté ne commençait que lorsque, bien en train de jouer à un endroit, il recevait l'ordre, naturellement! d'aller s'amuser ailleurs. Dans la lutte qui ne manquait pas de s'engager, à cette occasion, entre son dévoué tyran et lui, il

demeurait presque toujours maître du champ de bataille, et sa résistance victorieuse confirmait une fois de plus le proverbe allemand, que, pour se faire apprécier, il faut se montrer rarement : *willst du was gelten, so mach' dich selten.* A la plupart des éducateurs on aurait le droit de dire : « Vous vous plaignez avec raison des difficultés sans nombre qui compliquent votre tâche. Voulez-vous le moyen très simple d'en supprimer d'un coup la moitié? Supprimez la moitié de vos ordres. »

*
* *

Et, si l'autre moitié est faite de commandements positifs, non pas de simples défenses ; si, au lieu d'abstention, elle propose un rôle agissant, ce qui restait de difficultés ne sera pas loin de disparaître.

Je ne dis pas que, dans la vie des enfants, il ne se présente rien qu'on doive interdire. Dans ce qu'on y voit, entend ou devine, il est, je le sais fort bien, nombre d'actions, de paroles, d'attitudes, de pensées même et de sentiments qu'avec raison l'on aimerait mieux n'y rencontrer pas et que notre devoir est d'éliminer. Qu'on travaille donc à les faire disparaître; mais qu'on y travaille de la bonne manière : en leur substituant quelque chose de plus attrayant et qui détourne à son profit l'activité engagée sur une voie mauvaise. Celui à qui l'on se borne à défendre telle chose ou telle autre, continue d'y penser, même s'il est disposé à obéir ; et la tentation

se prolonge, augmentant la difficulté. Proposez-lui, au contraire, une chose tout autre, appelez ailleurs son attention ; et l'idée précédente quittera son esprit, emportant avec elle sa dangereuse séduction. A des élèves distraits par le bruit de la rue ne dites pas de ne plus l'écouter ; redoublez, devant eux, l'intérêt de votre démonstration ; faites-leur commencer un travail nouveau. A l'enfant qui maltraite les fleurs ou les animaux, ne vous contentez pas de montrer la laideur d'une pareille conduite ; donnez-lui un petit jardin, confiez-lui le soin de la cage d'oiseaux.

C'est ce que William James, à la fin de ses *Causeries Pédagogiques*, appelle « inhibition par substitution », et il invoque à ce propos la remarque profonde de Spinoza, que tout ce qu'un homme peut éviter en pensant que c'est mal, il pourrait l'éviter également en pensant qu'autre chose est bien. Avec l'auteur de l'*Éthique*, il appelle esclave celui qui se préoccupe surtout d'éviter le mal ; il appelle homme libre, celui qui agit poussé par l'idée du bien. Toute la méthode est là ; et, pour la prendre de moins haut que les philosophes, c'est bien la même que recommandent les plus expérimentées de nos éducatrices d'aujourd'hui lorsqu'à la question de savoir comment l'on peut maintenir l'ordre dans une classe nombreuse de petits enfants, elles se bornent à répondre : « *Occupons-les*, et nous aurons résolu le problème [1] », ou bien encore : « L'enfant ne doit

1. Mme Kergomard, *L'Éducation maternelle dans l'École*, I, p. 52 (2 vol. in-12, Hachette et Cie, éditeurs).

pas être soumis à une discipline qui le rendrait *passif*, qui serait la négation de sa nature, laquelle est activité, agitation et mouvement... Ne donnez pas l'impression que l'école, c'est le silence obligatoire et perpétuel, le lieu de l'immobilité; qu'y bouger est un crime, qu'y parler est un méfait[1]. »

*
* *

Ce n'est pas assez que les enfants agissent. Ils doivent le plus possible agir par eux-mêmes, et la maîtresse leur doit laisser, en tout ce qu'ils font, le plus possible de liberté, d'indépendance, de spontanéité, toujours prête sans doute à les aider de ses conseils, s'ils le demandent ou si cela devient indispensable, mais jamais si contente que lorsqu'ils essaient de réussir sans elle. C'est fort simple à dire, mais moins à réaliser, et le nombre n'est pas encore grand, des éducatrices assez détachées d'elles-mêmes pour désirer, pour faire en sorte que leurs pupilles apprennent à se passer d'elles.

De Montaigne à Fénelon, à Rousseau, à Pestalozzi, à Frœbel, à Spencer, la pédagogie moderne avance dans ce sens-là, mais avec une lenteur extrême, et des différents services que lui a rendus l'éminente auteur des *Case dei Bambini*, le plus appréciable peut-être est d'avoir activé ce mouvement. Elle ne mérite pas, heureusement, l'éloge

1. Mme Jeanne Girard, *L'Éducation de la Petite Enfance* (1 vol. in-12, Librairie Armand Colin), p. 196.

intempestif que certains lui ont prodigué, de supprimer dans l'éducation tout principe d'autorité, d'abandonner toujours les enfants à leurs propres forces. Mais elle mesure, elle limite, au besoin réel qu'ils en ont suivant les circonstances et leur nature individuelle, l'aide qui leur est accordée, l'intervention du maître ou de la maîtresse. Moins profond que les écrits des grands pédagogues du XIX^e^ siècle ou même de contemporains comme Fœrster et Dewey, son livre est plus éloquent et jouit en ce moment de plus de vogue ; il attire plus d'attention sur « la discipline de la liberté », opposée à la vieille méthode où c'était l'idéal de rester « immobile comme un paralytique, et silencieux comme un mort » ; il montre que l'indépendance ne consiste pas à n'avoir personne au-dessus de soi, mais à pouvoir se passer du service d'autrui : le manchot qui ne peut, faute d'un bras, dénouer ses chaussures, et le prince qui, à cause d'un préjugé social, ne le peut pas non plus, lui apparaissent logés à la même enseigne : « Je ne veux pas être servi, car je ne suis pas un infirme, telle est l'idée qu'il faut avoir pour se sentir libre [1]. »

Dans son école modèle de la Via Giusti, à Rome, non seulement les petits de cinq et six ans, mais ceux de quatre, et la plupart de ceux de trois sont laissés à eux-mêmes pour les soins de leur toilette ; tout seuls ils s'habillent, se déshabillent, se lavent les

1. Les *Case dei Bambini*, édit. française, pp. 74, 75, 85.

FIG. 12. — DISCIPLINE ACTIVE ET LIBRE.

Chaque enfant est absorbé dans le travail qu'il a choisi. Scènes d'une école Montessori, établie par Miss Ann. E. George à Terrytown, dans l'État de New-York. — D'après une photogravure du *World's Work* (n° d'août 1912).

FIG. 13. — DISCIPLINE ACTIVE ET LIBRE.

mains, posent ou remettent leurs chapeaux et leurs pardessus, se chaussent et se déchaussent, et si une aide est nécessaire, ils la reçoivent d'un camarade, non de la maîtresse. Au repas de midi, qu'ils prennent en commun, ce sont eux qui mettent le couvert, déroulent les toiles cirées, placent les assiettes, les verres, et il faut voir la dignité, les précautions des deux ou trois qui, revêtus de tabliers blancs, apportent la soupière et les plats devant leurs camarades. Avec non moins de sérieux ni d'attention, d'autres, après le repas, laveront et essuieront la vaisselle sans plus en casser que des domestiques professionnels. Voilà de futurs Italiens qui comprendront le *Fara da se*.

Un petit trait que raconte M^me^ Montessori me paraît en dire long sur sa méthode, — et sur la nôtre : « Une fois, les enfants s'étaient réunis autour d'un petit bassin rempli d'eau où nageaient des poissons. Nous avions à l'école, un petit garçon de deux ans et demi à peine ; il était resté en arrière, tout seul. De loin je l'observais. Il s'approcha du groupe, essaya d'écarter les autres pour se faire une place, mais comprit, aussitôt, qu'il n'en aurait pas la force. Alors, il se retira et regarda autour de lui. Il était intéressant d'observer, sur ce petit visage, le jeu de la pensée ; si j'avais eu un appareil photographique, j'en aurais noté les variations successives. Tout à coup, il avisa une chaise et s'apprêta à la porter près du groupe pour grimper et voir par-dessus la tête des autres. Son visage, illuminé de joie, faisait

plaisir à voir. Juste à ce moment, la maîtresse le prit — brutalement ou gentiment, selon les idées — et lui dit : « Viens, mon pauvre petit, regarde, toi aussi! » En voyant les poissons, l'enfant n'éprouva certainement pas la joie qu'il aurait eue en dominant l'obstacle par ses seules forces.

« La vision désirée ne lui procura aucun avantage, tandis qu'un effort intelligent aurait developpé son être intérieur. La maîtresse l'empêcha de s'éduquer lui-même. Il était sur le point d'être un victorieux; il resta un impuissant. Son petit visage, perdant cette expression de joie et d'espérance qui l'avait illuminé un instant, reprit l'air de béatitude stupide des enfants assurés qu'on agira pour eux. [1] »

*
* *

Bien plus que de notre aide, les enfants ont besoin de notre confiance. Matériellement et moralement ils ont besoin, pour accomplir un effort profitable, de se sentir maîtres de leur action, de croire que l'initiative, le développement et la conséquence n'en dépendent que d'eux-mêmes. Notre rôle, comme éducateurs, et ce n'est pas certes le diminuer, notre rôle est celui d'une Providence invisible qui dispose les circonstances de manière que l'effort visé ne dépasse point les capacités ou les lumières déjà acquises; mais, cette tâche discrètement achevée, nous nous effaçons pour laisser le champ libre aux

1. Les *Case dei Bambini*, p. 81.

énergies prêtes à se déployer, que l'exercice personnel est seul capable de grandir, et que nous devons respecter assez pour n'aller jamais contre elles sans nécessité.

Pestalozzi disait que « si l'homme est méchant, c'est qu'on lui a fermé la route où il aurait eu la volonté d'être bon[1]. » Constamment, au contraire, nous nous préoccuperons d'ouvrir à nos petits de nouvelles perspectives de bien et nous leur suggérerons l'idée qu'elles sont faites pour eux. Même lorsqu'ils seront tombés dans une faute sérieuse, loin d'y insister, de la leur rappeler, de leur donner à penser, par là, qu'ils sont en quelque sorte identifiés à elle, nous leur affirmerons qu'ils sont au-dessus de cette vilenie ou de cette lâcheté. Et aux discours s'ajoutera, bien plus éloquente, notre manière d'agir. Ostensiblement, nous supprimerons telle ou telle surveillance pour leur faire voir jusqu'à quel point nous comptons sur eux. Nous leur demanderons de nous rendre des services personnels ou d'aider leurs jeunes camarades. Nous leur donnerons le soin matériel et parfois, en certaine mesure la conduite morale des plus petits : « Aide-le à s'habiller; montre-lui comme on tient le crayon; va lui dire tout bas de se tenir tranquille; veille, en rentrant, à ce qu'il ne jette pas de pierres. » Bien plus, en certains cas, ce sera sur le point où eux-mêmes ont besoin de se corriger, que nous les

1. *Comment Gertrude éleva ses enfants*, p. 90.

chargerons d'amender les autres; et, si le procédé semble paradoxal, je rappellerai, fait authentique, ce gamin berlinois qui, ayant la triste habitude de se montrer cruel pour les animaux, fut guéri de sa brutalité, le jour même où son maître, par inspiration géniale, l'eut nommé président de la petite Société Protectrice établie à l'école.

« C'est, dit Frœbel, parce que nous nous confions trop peu à la force intérieure qui agit dans l'enfant, qu'elle ne produit presque rien; le fait seul de n'en pas user la déprime ou l'anéantit[1]. » Témoigner à l'enfant de la confiance, c'est le pénétrer lui-même de ce sentiment, indispensable à tout vrai progrès. C'est l'amener à prendre conscience de sa dignité humaine et des devoirs qui en découlent. C'est à la fois lui apprendre ce qu'il doit faire et le persuader qu'il peut le faire : « Je me sentais disposé, raconte Chateaubriand, qui eut à subir la méthode contraire et qui lui dut peut-être l'amertume dédaigneuse dont il souffrit toute sa vie, je me sentais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi[2]. » Aux enfants dont nous sommes chargés, donnons toujours lieu de croire que nous attendons d'eux le bien.

1. *L'Éducation de l'Homme*, chap. IV.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe.*

CHAPITRE XI

LA MORT DE PETITE SŒUR ET LA DIGNITÉ DE L'ENFANT

L'enfant n'est pas candidat à l'être : il est. — A quoi sert l'enfance, et pourquoi chez les espèces supérieures elle dure davantage. — Qu'elle est la période sacrée de notre croissance et qu'il importe d'en comprendre la valeur absolue. — La dignité de l'enfant d'après l'Évangile. — En quoi nous devons lui ressembler. — Combien meurent avant l'âge adulte ! — Félix apprend la maladie et la mort de sa sœur. — Ses paroles et son attitude. — Sa famille le rappelle; notre séparation. — L'enfant devant la mort : mystère, devant le mystère.

Les sentiments qu'on n'éprouve pas ne sauraient longtemps se feindre. Pour traiter l'enfant avec le respect dont nous venons de parler et sans lequel on ne pourrait ni mettre en pratique ni seulement concevoir cette discipline intérieure qui fait le fond de l'œuvre éducatrice, une condition est indispensable : c'est de le respecter vraiment; c'est d'avoir la plus haute idée, — l'idée la plus juste, — non seulement de ce qu'il peut devenir, mais de ce qu'il est déjà.

On croit avoir tout dit de l'enfant quand on a montré en lui l'homme futur, ou, comme s'expriment les Anglais, le père de l'homme, *the father of the*

man. Mais il n'est pas un simple candidat à l'être, il est; et si en lui l'on a raison de saluer l'avenir, son présent aussi mérite des égards, autant d'égards, et souvent plus, que notre présent, à nous :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire!

S'il reste un peu de paradis sur terre, n'est-ce pas, comme le demande James Sully, à lui que nous le devons? Pour Frœbel, qui en juge d'un point de vue encore plus élevé, « c'est Dieu même que les parents doivent considérer dans l'enfant qu'il leur confie, et dont il les rend responsables devant l'humanité entière ».

Si haut que brille, en quelque sorte, le sommet de ces vérités, l'observation et la réflexion peuvent en vérifier le fondement. La question nouvellement posée : « A quoi sert l'enfance? » ne demeure pas sans réponse.

Tandis que Rousseau se borne, dans *Émile* (l. I^er^), à expliquer que, si l'enfant possédait à sa naissance la stature et la force de l'homme fait, « cet homme enfant serait un parfait imbécile, un automate, une statue immobile et presque insensible », une psychologie plus scientifique remarque, aujourd'hui, qu'en bas de l'échelle zoologique nombre d'animaux deviennent adultes dès qu'ils sont nés, mais qu'au contraire plus l'espèce s'élève, plus aussi se prolonge l'enfance, en sorte que c'est chez le plus parfait de tous, l'homme, que l'enfance paraît la plus faible et dure davantage. Si déconcertantes que les juge

d'abord un examen superficiel, cette imperfection initiale et cette durée se montrent à la réflexion, ce qu'elles sont au vrai : les marques d'une nature supérieure. « Plus, en effet, l'enfance est longue, plus augmente la période de plasticité pendant laquelle l'animal joue, imite, expérimente, c'est-à-dire multiplie ses possibilités d'action et enrichit du fruit de son expérience individuelle le trop faible capital qui lui a été transmis en héritage. L'âge adulte, c'est la cristallisation, la pétrification; l'enfance a pour but de reculer le plus loin possible ce moment où l'être, perdant son aptitude à devenir, se fige, se fixe définitivement dans sa forme, comme le fer que le forgeron a laissé refroidir[1]. »

De ce point de vue très juste, — encore qu'il ne faille pas exagérer la « fixation » de l'adulte et que, du moins au moral, aucun arrêt ne s'impose jamais à notre développement, — de ce point de vue il devient clair que l'enfance n'est pas un état accidentel, une misère, un pis aller qu'il faille subir et devant quoi le mieux qu'on puisse faire, est de chercher d'abord à en atténuer les tristes conséquences, puis à s'en délivrer dans le plus bref délai. L'enfance est la forme nécessaire que revêt notre développement; elle en est la condition même, et ne pourrait être entravée sans le compromettre; elle est la période sacrée de notre croissance et il y aurait, à vouloir l'abréger, la même folie qu'à ouvrir de force

1. Claparède, *Psychologie de l'Enfant*, 4e édition, p. 204, un vol. in-12 (Fischbacher, éditeur).

un bourgeon pour activer la pousse du rameau.

L'erreur n'est pas restée, sur ce point, dans le domaine théorique. C'est pour s'être fondamentalement mépris sur la nature de l'enfance et sur la raison d'être de ses caractères essentiels; c'est, par exemple, pour avoir vu dans sa propension au jeu un témoignage de légèreté, dans la multitude des questions qu'il pose une curiosité indiscrète et prématurée; c'est, en un mot, faute d'avoir compris l'utilité profonde de ses tendances apparemment inutiles, sinon même funestes, qu'on a de bonne foi déclaré la guerre à tous ses désirs, qu'on a pris contre chacun d'eux une attitude, non seulement de répression lorsqu'ils allaient à l'abus, mais de compression en tout état de cause et alors même qu'ils se maintenaient dans les limites normales de l'exercice le plus salutaire.

Ainsi n'ont jamais fait les éducateurs conscients de leur mission et prêts à la poursuivre, non comme une entreprise arbitraire, mais comme une docile collaboration à l'œuvre déjà commencée par le Créateur. On a pu voir, au cours des récits tracés dans ce livre et dans le précédent, combien les directrices du Kindergarten, si anxieuses qu'elles soient de faire progresser le pupille remis à leurs soins, se préoccupent d'y parvenir sans rien troubler de ses naïves habitudes, sans le priver de ses jeux, sans lui imposer la fatigue prématurée de la lecture, sans forcer par l'étude abstraite son fragile cerveau, sans décourager aucune de ses interrogations ni de ses tenta-

tives, sans fermer une seule issue à l'expansion de ses forces, à l'épanouissement de ses virtualités. C'est qu'en réalité chacune d'elles s'est bien rendu compte de la valeur absolue de l'enfance, et que, si j'ai bien compris le sentiment qui au fond les anime, les exalte même, en leur dévouement inlassable, elles admirent l'enfant tout autant qu'elles l'aiment, elles sont moins encore touchées de sa faiblesse qu'impressionnées de sa grandeur.

*
* *

L'éminente dignité de l'enfant, quand tous les éducateurs en seront convaincus comme elles, ils seront bien près d'atteindre le but, encore si lointain, de l'éducation parfaite. Il y a dix-neuf siècles, pourtant, que cette dignité a été proclamée sur terre et que quelqu'un, dont les paroles comptent, a déclaré le royaume des cieux réservé à qui ressemble aux tout petits[1].

Quand il ne nous aurait laissé que cet enseignement, il suffirait, dit Mgr Dupanloup, « à sa gloire et au bonheur de l'humanité[2] ». Gœthe s'en extasie dans *Werther*, et il s'écrie avec un enthousiasme dont on sait qu'il n'est pas prodigue : « Toujours je

1. C'est une des paroles qui ont le plus frappé les contemporains de Jésus et les chrétiens de la première génération, puisque, fait assez rare dans l'Évangile, elles sont rapportées par chacun des Synoptiques, et presque sans variante (royaume de Dieu, au lieu de royaume des cieux.) — Math., XIX, 14; Marc, X, 14; Luc, XVIII, 16.

2. *L'Enfant*, p. 54 (Téqui, éditeur).

répète les paroles magnifiques du maître des hommes : *Si vous ne devenez comme l'un d'eux.* Et voici, eux qui sont nos semblables, eux que nous devrions regarder comme nos modèles, que nous les traitons comme des sujets! »

Puisse-t-on s'accorder à mettre en pratique ce grand enseignement, comme on s'accorde à le combler de louanges! Et puisse-t-on d'abord s'efforcer de le comprendre, d'en saisir le vrai sens et toute la portée, au lieu de n'y voir, comme plusieurs peut-être, qu'un bel élan de poésie : « L'idée que le royaume des cieux appartient aux enfants, dit, avec raison cette fois, la païenne Ellen Key, contient une profonde vérité de psychologie, car personne n'atteint ce que la vie offre de plus élevé sans être simple, insouciant des petites choses, et capable de donner sans réserve tout son être à un but[1]. »

Simplicité dans les vues, générosité dans le don de soi, absence d'arrière-pensée et de calcul égoïste, voilà bien, en effet, les premières conditions de toute noblesse morale. Or, il n'en est pas que l'enfant observe plus spontanément, si du moins on ne le déforme pas en se réclamant d'une fausse prudence. Chez lui encore, nous trouverons l'exemple d'une justice sans compromission, d'une bienveillance qui ne soupçonne point le mal, d'une sincérité qui se lit dans les regards, de cette innocence enfin, de cette pureté, sans laquelle on ne voit pas Dieu. Mais à ces

1. *L'Individualisme*, p. 110, trad. de Coussange.

traits qui firent de tout temps partie de l'idéal humain, j'en vois deux s'ajouter, qui conviennent plus spécialement au temps où nous sommes, et qui font la supériorité des races où on les rencontre : en premier lieu, cette plasticité, cette souplesse, cette faculté d'adaptation et de développement, où nous avons, un peu plus haut, montré la caractéristique de l'enfance, sa raison d'être et de se prolonger[1]; puis, l'optimisme, l'optimisme source de joie et de force, où peut-être il entre une part d'ignorance, mais qui est fait principalement de courage intérieur, de confiance au prochain, d'abandon à Dieu; l'optimisme, qui ne pense plus aux maux de la veille, qui se concentre tout dans l'effort présent, qui ne s'embarrasse pas plus de l'avenir ni de ses maux incertains que l'oiseau du ciel ou le lys des champs... Qui nous donnera de nous instruire auprès de ceux que nous instruisons?

*
* *

Voilà un peu ce que nous voulions dire en parlant du respect qui est dû à l'enfant, à l'enfant comme il est et pour ce qu'il est dans son enfance même, non pas uniquement, ni même primordialement, pour l'homme qu'il sera. Le savons-nous, du reste, s'il deviendra jamais un homme? Et combien meurent avant! Demandez à la mère qui a perdu son fils ou sa fille à dix ans, à sept ans, même à cinq,

1. *Supra*, p. 207.

même à trois, même à un an, même plus jeune encore, demandez lui si ce qu'elle regrette, c'est seulement l'homme, la femme qui aurait pu être, si ce n'est pas aussi et par-dessus tout la petite tête chérie qui a été, qu'elle a aimé, qu'elle aime, qui dans son cœur et dans le monde des Anges vivra éternellement?

Mais à quoi bon, ici, cette évocation de mélancolie? Pour mettre en lumière toute la dignité de l'enfant, est-il donc nécessaire de projeter sur elle ce redoutable éclat de la mort, dont La Rochefoucauld disait que, pas plus que celui du soleil, il ne se peut regarder fixement? Nous n'y avons pas mis, avouons-le, tant de recherche ni de philosophie. La vérité toute simple est que, par une association naturelle d'idées, les notes que nous avions prises sur cette question qui nous tenait au cœur, sont allées comme spontanément rejoindre un dossier plus intime encore, et où la mort tient toute la place : un dossier si intime, qu'il faut, pour le publier, notre conviction, naïve peut-être, mais explicable par le sujet même de ce livre, de compter autant d'amis que de lecteurs.

Voici donc ce que j'écrivais la dernière semaine où je possédai, au Jardin d'Enfants, la compagnie de mon filleul :

Nous venons, Félix et moi, de traverser une dure épreuve. L'une de ses petites sœurs est morte à l'âge de neuf ans : Monique, une enfant exquise, toujours

douce et tendre, le type de la confiance et de l'intelligente naïveté, étonnamment gracieuse d'âme et de visage; placée, eût-on pu croire, au milieu de la famille, entre l'aîné de quinze ans et la cadette de quinze mois, pour qu'en elle se vinssent rencontrer tous les sourires et toutes les tendresses; la préférée, — on le disait de son vivant même, — la préférée de chacun. Elle a été aussi la préférée de Dieu!

Sa maladie n'a guère duré plus d'une semaine. Devais-je en informer son frère? Beaucoup peut-être auraient pensé que non, et qu'il faut épargner à l'enfant toute émotion pénible. J'ai cru qu'il valait mieux associer Félix aux inquiétudes et aux prières de sa maman, de son père, de ses frères et sœurs. Il y a dans les souffrances une vertu éducative, dont nous n'avons pas le droit, quand elles se présentent, de priver l'enfant, et, bien loin de leurrer sa jeune âme de faux espoirs sur la facilité de l'existence humaine, il est bon, sans les provoquer, de mettre à profit les occasions où il apprendra, selon le vœu de Frœbel, que Dieu éprouve ceux qu'il aime et que personne n'est capable de travailler sérieusement au progrès de l'humanité, s'il ne l'est en même temps de supporter la douleur, l'oppression, les soucis, l'inquiétude, les privations[1].

J'annonçai donc à Félix que sa petite sœur était malade et qu'il ferait bien d'ajouter un mot pour

1. Voir dans l'*Éducation de l'Homme*, le chapitre XII : « Perfection de l'intelligence religieuse ».

elle à sa prière du soir. Cette communication parut le laisser, d'abord, assez indifférent; et je m'en étonnai d'autant moins que ni mon inquiétude ne s'était manifestée à lui tout entière, ni elle n'allait jusqu'à prévoir un dénouement si funeste et si proche. Cependant, comme les nouvelles se succédaient sans annoncer de mieux, nous eûmes bientôt à remarquer dans la conduite et l'attitude de l'enfant quelque chose de calme, de doux et d'à moitié recueilli, qui ne lui était guère habituel et qui s'accentuait à la suite de chaque lettre. Mais jamais il ne faisait de réflexion. « Ton papa, ou ta maman, ou grande sœur a écrit. — Qu'est-ce qu'ils disent? — Monique est toujours malade. — Ah! » Et, après une minute de silence hésitant, il retournait à ses jeux ou à son travail sans apparence de trouble.

Au bout d'une dizaine de jours je reçus la fatale dépêche :

« J'ai encore ce matin des nouvelles de Monique. — Lesquelles? — Tu sais, elles ne sont pas bonnes. » Il me regarda sans rien dire. Alors, s'approchant de moi : « C'est même pire que cela. Tu comprends, chéri? — Oui, dit-il en baissant la tête. Elle est morte ».

Je l'embrassai, mais rapidement et en étouffant mes larmes. Lui-même, un peu tremblant, ne pleurait pas.

Il fallait faire servir le mieux possible à son progrès moral cette grâce austère du premier coup de la mort :

« Monique est très heureuse maintenant, avec le bon Dieu. Mais tu devines combien c'est triste pour ton papa et ta maman. Ils ne la verront plus... Toi, non plus; moi, non plus... Cependant nous penserons à elle, nous parlerons d'elle ensemble, nous regarderons son portrait, nous continuerons de l'aimer. Et elle aussi pensera à nous, veillera sur nous, comme un bon ange, sans qu'on la voie... Et un jour, quand nous serons aussi morts, on la retrouvera. Nous mourrons tous; les uns jeunes, les autres vieux, mais tous... Après la mort, ceux qui ont été sages sont heureux dans le ciel... Monique y est déjà parce qu'elle était bien gentille... Toi aussi, tu seras bien gentil, encore plus qu'avant, pour consoler papa et maman? »

A chacune de ces idées, qu'il semblait vraiment bien comprendre, il adhérait d'un oui très grave, sans larmes, sans geste, sans parole, en vaillant petit homme qu'il était. Nous échangeâmes un bon baiser et je le renvoyai près de ses camarades, pour ne pas pleurer en sa présence. Je ne voulais pas troubler la logique de sa foi courageuse et simple; je ne voulais pas, d'une défaillance, lui donner à croire très faussement qu'en ce mystère auguste de la mort, le triste l'emporte sur le consolant, l'ombre sur la lumière.

Aux récréations qui suivirent, il joua, mais sans bruit. Il mangea un peu moins aux repas. Il se montra, en classe, d'une sagesse exemplaire et ne se mit pas, comme d'ordinaire, en avant pour répondre à toutes les questions. A part cela, rien en lui ne fut

changé. Mais n'était-ce pas beaucoup pour un enfant de son âge?

Aussi ne crûmes-nous pas qu'il fallût y insister. On se borna à l'emmener quelques instants à l'église, avec l'ami Jean, demander à Dieu qu'il rendît Monique très heureuse et consolât papa, maman. Le soir, après la courte prière des deux petits, comme Jean disait qu'au ciel il y a le bon Dieu et la sainte Vierge et puis les Anges, Félix ajouta gravement : « Il y a aussi Monique »... Le lendemain soir, à cette question : « Qu'est-ce que tu vas maintenant demander au petit Jésus pour papa et maman? » il répondit, sérieux : « Qu'il les embrasse bien. » Admirable intuition, sous une forme naïve et touchante, de cette grande vérité : qu'un seul peut soutenir les cœurs brisés par de si grands coups, celui qui pleurait en voyant une mère suivre le convoi de son fils, celui qui avait le droit de dire : « Je suis la résurrection et la vie. Qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. »

*
* *

Comme on resserre les rangs au lendemain d'une bataille meurtrière, les parents de Félix éprouvèrent le besoin de grouper plus étroitement ceux qui survivaient; et pensant, d'autre part, avec beaucoup de raison, qu'il ne saurait exister de milieu plus favorable au développement moral d'une jeune âme que la famille travaillée par l'action d'un si grand

chagrin, ils me redemandèrent leur fils. Les suites mal guéries de l'entorse m'empêchaient de le conduire moi-même, comme elles m'avaient, à mon regret profond, empêché de me rendre, avec lui ou seul, aux funérailles de la chère petite. Mais le père et la mère de Jean, étant venus pour quelques jours, s'offrirent à l'emmener jusqu'à la campagne où ses parents venaient de s'établir au lendemain du deuil.

Cette dernière circonstance nous évita une réelle angoisse. Le départ décidé, je l'avais ainsi annoncé à Félix : « Tu serais heureux de revoir papa et maman? — Oh! oui. Ils vont venir? — Non, mais tu iras les rejoindre. » A ces mots, tout d'un coup, sa joie disparut, et sa figure exprima l'effroi : « Non, non! Pas à Paris, pas à Paris! » Je me hâtai de lui dire qu'il ne s'agissait nullement de Paris, mais qu'il irait tout droit à la campagne familière. Ses traits alors se détendirent et peu à peu il reprit son sang-froid.

Quelques heures seulement s'écoulèrent entre l'annonce et le moment du départ. Elles ne connurent pas les agitations habituelles des préparatifs de voyage. Bien loin d'avoir à modérer, comme il arrive, un excès d'empressement, nous sentîmes qu'il fallait plutôt le distraire et faire diversion à sa gravité en lui racontant une histoire, en lui faisant le plaisir de mettre dans sa valise tous ses « travaux » du Jardin d'Enfants, ses cahiers d'écriture, ses dessins, ses modelages, le chariot, la faux, le cheval, qu'il avait découpés au temps de la fenaison.

Il reprit sa sérénité, et sa mobile imagination s'engagea sur les chemins nouveaux que nous lui ouvrions. Il ne nous fut pas difficile de lui éviter l'excès d'émotion, toute émotion même. Je gardai pour moi seul l'amertume de nous séparer. Mais, s'il monta sans larmes dans le train qui me l'emportait, il y monta aussi sans joie et sans sourires, le regard un peu voilé, essayant peut-être d'entrevoir là-bas sa famille en deuil, ou plus loin encore, dans un vague inquiétant, cette route pâle et bordée de grandes ombres, sur laquelle un guide bienfaisant et redouté, la Mort, conduit au bonheur l'humanité gonflée de sanglots. L'âme de l'enfant en présence de la mort! Secret, devant un secret; mystère, devant le mystère.

CHAPITRE XII

LE JARDIN D'ENFANTS ET LA FAMILLE

Cet âge n'est pas « sans pitié ». Le retour de Félix dans sa famille en deuil. — Que le Jardin d'Enfants ne détruit pas la personnalité des petits. — Qu'il ne les soustrait pas à l'action de la famille. Respect de Frœbel et de ses disciples pour le rôle de la mère. — Nécessité pour les parents d'être préparés à leur mission. — Place à faire, dans l'enseignement, aux théories et aux pratiques de l'éducation. — « Tu érigeras à ta victoire des monuments vivants. » — Foi des enfants dans leurs mères. Que, d'avance, elles doivent s'en rendre dignes. — La préparation des livres n'y saurait suffire, ni souvent même, l'exemple maternel. — Les jeunes filles du monde comme étudiantes Jardinières et comme auxiliaires du Kindergarten. — Avantages de cette double formation. — Le Jardin d'Enfants dans la famille ou suivi de près par la mère. Féconde collaboration. — Supériorité de l'éducation en commun. — Pour les enfants du peuple. — Progrès de l'École maternelle. — Les enfants et leurs mères au Kindergarten. — Les soirées de parents. — L'insuffisance du nombre des maîtresses. — Qu'il s'accroîtra dans l'avenir. — Sacrifices nécessaires. Les enfants y ont droit.

C'est l'opinion commune et appuyée sur beaucoup d'expériences, que les enfants, presque incapables de sympathie, ne témoignent à l'ordinaire que de l'indifférence devant la douleur d'autrui, devant la mort même de leurs proches ou de leurs amis. Faut-il en conclure à leur manque de cœur et de sens moral? Nous ne le pensons pas. Ce serait apprécier

leurs actes et leur attitude sur les motifs qui inspirent les nôtres, sur la connaissance que nous avons, et qu'heureusement ils ne possèdent pas au même degré, de ce qu'est, au vrai, la souffrance profonde et surtout celle de perdre qui l'on aime; ce serait oublier que leur nature, légère et optimiste, ne permet pas qu'ils se fixent longtemps sur un même objet, surtout lorsqu'il contrarie leur perpétuel besoin d'épanouissement et d'activité.

Ne nous pressons donc pas d'attribuer à de mauvais instincts ce qui ne vient que de l'ignorance et de la mobilité, ni d'appeler égoïstes les pauvres petits qui ne nous plaignent pas autant que nous croyons le mériter. Il n'est pas vrai que cet âge soit « sans pitié ». La compassion n'est pas étrangère à l'enfant : elle est chez lui ce qu'elle y peut être; il souffre des maux d'autrui ce qu'il en peut comprendre et s'assimiler. Savons-nous, du reste, complètement ce qui se passe dans le secret de sa chère âme, et n'est-ce pas en si délicate matière plus que jamais qu'il convient de nous incliner, pleins de réserve et de respect, devant cette mystérieuse personnalité?

Trois jours après le départ si calme de Félix, une lettre de sa famille me disait qu'en retrouvant à la gare son père avec trois de ses frères et sœurs, il les avait embrassés sans aucune manifestation de douleur ni de joie, mais qu'arrivé à la maison et auprès de sa mère, pourtant bien maîtresse d'elle-même, il avait éclaté en larmes et n'avait pu prendre part au dîner ce soir-là.

*
* *

Privé de mon cher compagnon, je prolongeai deux mois encore le séjour à Vithey pour y continuer les observations où achevaient de prendre corps les notes précédentes. Mais son souvenir ne me quittait guère; et, en le suivant par la pensée au milieu des siens, je réfléchissais aux rapports du Jardin d'Enfants avec la famille, à l'antagonisme que certains prétendent voir entre les deux, au grand bien qu'en réalité nous devons attendre de leur collaboration.

D'enlever l'enfant à la famille est un reproche souvent adressé au Kindergarten, et par les esprits les plus opposés.

Quelques-uns, extrêmement hardis, lui font grief, comme aussi bien à l'école primaire, d'enrégimenter de bonne heure les enfants, de mouler dès le début leurs idées, leurs sentiments et leurs habitudes, sur la routine commune et traditionnelle, de détruire en eux le germe précieux et fragile de l'originalité, de la valeur personnelle, du bon individualisme. Cette objection, qui n'est pas, du reste, la plus répandue, n'impressionnera guère, pensons-nous, ceux qui se seront fait du Jardin d'Enfants l'idée que nous avons tâché d'en tracer nous-mêmes. Ils auront vu qu'on y laisse autant de liberté que dans la plus libérale famille, et que les chers petits, si l'on y exerce une action discrète sur ce qui les entoure, ne rencontrent

que faveur et aide pour le développement de leurs tendances légitimes. Jamais ils ne sont contrariés qu'en ce qui nuirait évidemment à leur bien ou à celui de leurs compagnons.

D'autres, en plus grand nombre et d'opinion, au contraire, très conservatrice, s'appliquent à mettre en relief le rôle primordial de la mère dans l'éducation de l'enfant, et insistent sur ce qu'elle ne peut être remplacée par personne dans sa tâche essentielle. Ils croient, par ces considérations, d'ailleurs on ne peut mieux fondées, ébranler le système des Kindergarten et montrer combien inutile, sinon même nuisible, en serait la propagation. Ils ne prouvent, en réalité, que leur ignorance des idées de Frœbel. « Ceux-là ont vu plus juste, qui ont dit que sa pédagogie était *la science des mères*, » affirme avec son habituelle compétence M. Gabriel Compayré [1], et il en appelle à cet admirable petit livre des *Mutter und Koselieder*, où l'on voit la mère, en toutes sortes d'exercices ingénieux, de chants appropriés et de causeries touchantes, développer les membres de son cher petit, assouplir ses doigts et ses mains, éveiller son cœur, allumer les premiers rayons de son intelligence.

Les disciples de Frœbel n'ont pas songé plus que lui à séparer l'enfant de la famille, à remplacer près de lui sa mère. J'ai sous les yeux des notes prises par une élève de *Pestalozzi Frœbel Haus*,

1. *Frœbel et les Jardins d'Enfants*, p. 50.

de Berlin, l'école de Jardinières la plus importante peut-être qui existe au monde. Si j'essaie d'y introduire quelque ordre et quelque clarté, je n'en altère certainement pas le sens en les résumant ainsi : « L'éducation de l'école, au jugement de Frœbel, doit, pour être efficace, se conformer à la vie de famille et se modeler sur elle. Vu, d'autre part, la nécessité de commencer de bonne heure la formation des enfants, on s'efforcera d'agir sur l'éducation familiale et pour cela de former les mères elles-mêmes. Mais c'est à quoi les livres ne sauraient suffire; il y faut un enseignement pratique et des exemples vivants : les mères les trouveront au Kindergarten. »

La vérité est là. Tâchons de l'en dégager. Tâchons de voir combien il importe que les mères se préparent à leur grande mission, et quel secours pour cela même elles trouveront au Jardin d'Enfants.

*
* *

« Hans reposait à côté du lit où dormaient son père et sa mère. Le vaisseau voisinait avec la petite barque, veillant sur l'unique passager si débile. » J'aime cette gracieuse comparaison de Rodenbach [1] et, au risque de la gâter par trop d'insistance, j'ajouterai volontiers que, si le navire va droit au port, la nacelle y atteindra aussi, mais que, s'il s'égare

1. *La Vocation*, p. 14.

ou fait naufrage, elle risque bien de se perdre avec lui.

La responsabilité du père et de la mère, en ce qui touche l'éducation, ne fait, du reste, aucun doute pour personne. Mais ce qui est étrange et inexplicable, c'est qu'en regardant comme évidente l'importance de leur rôle, on semble, en pratique du moins, si peu convaincu du besoin qu'ils ont de s'y préparer. De leur manière d'élever l'enfant l'on sait très bien que dépendra pour la plus grande part son développement physique, intellectuel, moral, sa vertu ou sa méchanceté, sa science ou son ignorance, son jugement sain ou sa fausseté d'idées, sa force ou sa faiblesse de santé et peut-être sa vie ou sa mort; malgré cela nul ne semble voir qu'avant d'entreprendre une œuvre aussi difficile, aussi redoutable par ses conséquences, ils ont un besoin absolu, ils ont le pressant devoir, de s'instruire des conditions qui en peuvent amener l'échec ou le succès.

Et de fait ils ne s'en instruisent pas. Dans leurs années d'étude, on leur apprend cent autres choses en prévision du cas où ils devraient en appliquer une, et on ne leur dit rien du seul emploi de leur vie qui soit normalement certain, celui d'élever une famille. Aussi sauront-ils tout faire, excepté cela, qui est le principal. « Il faut, remarque Spencer, un long apprentissage pour faire un soulier, pour bâtir une maison, pour manœuvrer un navire, pour conduire une locomotive. Croit-on que le développement

corporel et intellectuel d'un être humain soit chose comparativement si simple, que le premier venu puisse y présider sans aucune étude préalable[1]? » Et Ellen Key, plus familièrement encore ; « Moucher, caresser, et frapper ses enfants, — cette routine millénaire, — ce n'est pas là l'éducation. Il faut une dépense de force énorme pour bien diriger un seul enfant[2]. »

La théorie et la pratique de l'éducation devraient, soit pour les jeunes gens, soit pour les jeunes filles, couronner le programme de toute instruction complète. Malgré ce qu'il y reste de parties contestables, la pédagogie possède déjà un assez grand nombre de vérités certaines, pour constituer un enseignement des plus clairs et des plus utiles sur les points essentiels. Ainsi limité, cet enseignement n'entraînerait que des avantages sans aucune sorte d'inconvénients.

A l'objection qu'en pareille matière la science ne saurait suffire, nous serions tentés de répondre que nous le savons bien, mais que l'ignorance peut-être ne suffit pas non plus. Et si l'on s'effraie de voir compliquer d'une rubrique nouvelle des plans déjà trop chargés, nous nous bornerons à demander qu'on expose en physiologie, en psychologie, en morale, les lois qui président, dans le premier âge, au développement du corps, de l'imagination, du raisonnement, de la volonté. Qu'est-ce qui

1. Spencer, *De l'Éducation*, chap. I, p. 49.
2. *Le Siècle de l'Enfant*, p. 80.

empêcherait, en outre, d'inscrire comme textes à expliquer, en les proportionnant aux différentes classes, les meilleurs ouvrages, non seulement français, mais anglais ou allemands, même grecs et latins, qui se rapportent à l'éducation? Tandis qu'un étudiant de philosophie ou de licence réfléchirait sur Aristote, Quintilien et Herbert Spencer, je vois très bien des élèves plus jeunes lire avec autant de profit que de plaisir *Misunderstood* en anglais, ou, en allemand, les meilleurs chapitres de *Gertrude* [1].

*
* *

Pour l'homme autant que pour la femme, l'éducation d'un autre être humain est l'œuvre la plus haute qu'il puisse accomplir sur terre, et à tous deux s'adresse également le magnifique appel de Nietzsche : « Je veux que ta victoire et ta liberté aspirent à un enfant. Tu érigeras à ta victoire et à ta libération des monuments vivants. Tu dois construire au delà de toi-même. Auparavant, il faut te construire toi-même, corps et âme, sur des fondements solides... Tu créeras un créateur. J'appelle mariage la vénération réciproque de deux êtres qu'anime ce vouloir [2]. » Mais c'est aux femmes surtout que chacun pense, lorsqu'il s'agit des premières années de l'enfant; et si, par ses conseils, ses exemples, ses ordres,

1. *Misunderstood* (Incompris), par Montgomery. — *Comment Gertrude éleva ses enfants*, par Pestalozzi.
2. Dans Ellen Key, p. 40.

le père doit intervenir davantage plus tard, au début, sans nul doute, l'action prépondérante est l'action de la mère.

Le sentiment de sécurité qui se lit aux yeux naïfs de l'enfant repose tout d'abord, comme le remarque Frœbel, sur une foi inconsciente en Dieu, puis bientôt sur une foi consciente aux capacités et vertus de sa mère. Malheur à elle, et malheur à lui, quand il est amené à reconnaître l'absence des unes ou des autres!

O mères, évitez-lui cette douloureuse surprise. Ou plutôt, jeunes filles, — car ensuite, il serait trop tard, — travaillez de bonne heure à vous rendre dignes de sa confiance. Instruisez-vous, maîtrisez-vous! tâches laborieuses et de longue haleine, mais que vous ne trouverez pas au-dessus de votre courage, si vous y sentez attaché l'avenir des êtres, chéris à l'avance, qui naîtront de vous. Voyez comme vos frères se préparent à leur profession future d'ingénieurs, d'architectes, d'officiers. Que de travaux, d'études, de sacrifices! Deux professions vous attendent, vous, celles d'épouse et de mère, qui sont, la seconde surtout, plus relevées encore et plus difficiles. Et le grand souci serait de vous préparer à briller dans le monde, à éclipser les autres femmes en élégance et savoir parler! Quand l'enfant viendrait, et il doit venir, — il doit venir comme le grand attendu et le grand espéré, non comme le perturbateur des plaisirs sociaux, — quand l'enfant viendrait, il trouverait tout disposé d'avance

pour son arrivée, la layette, le berceau, et qui sait? la nourrice, tout, excepté l'esprit et la conscience de sa mère...

*
* *

Préoccupées de leur future mission, les jeunes filles ne seront pas pour cela conduites à rejeter les programmes d'étude qui s'imposent autour d'elles. Elles continueront d'apprendre, mais en se tenant le plus près possible des réalités et en insistant à fond sur les éléments, arithmétique, géométrie, histoire et géographie, dessin, musique, histoire naturelle, botanique, physique, un peu de chimie, une langue vivante, quelque littérature et l'art de ne pas écrire mal. Elles donneront plus de place que par le passé à la physiologie, à l'hygiène, à la psychologie, à la science de l'éducation et à son histoire récente.

Mais ces dernières connaissances, les plus importantes et les plus pratiques, celles que nous avons le plus à cœur de recommander et de promouvoir, parce que jusqu'ici elles furent par trop négligées, où faudra-t-il qu'on les apprenne? Si l'on ne s'en instruit que dans les livres et sous forme générale, ne risquent-elles pas de fausser l'esprit par abus d'abstraction, de le rendre trop systématique, de l'attacher à quelques idées étroites et absolues qu'on essaiera ensuite d'appliquer uniformément aux caractères les plus dissemblables?

Nulle part, direz-vous, une jeune fille ne s'ins-

truira mieux des devoirs maternels qu'auprès de sa propre mère. Et toutes les fois, en effet, que celle-ci possède le goût et la compétence de les enseigner, il sera bien inutile de chercher la lumière ailleurs. Mais si la mère elle-même n'est pas bonne éducatrice, ou si, au contraire, elle l'est trop pour ne pas se rendre compte qu'elle ne peut tout faire à elle seule, où trouverons-nous les leçons pratiques, les observations et les expériences capables de suppléer, lorsqu'elles font défaut, celles de la famille; capables, en tout état de cause, de les élargir et de les compléter?

C'est ici qu'apparaît le lien véritable qui rattache le Jardin d'Enfants au milieu familial et les services mutuels que, bien loin de se combattre, ils sont appelés à se rendre, ils se rendent déjà. En beaucoup de pays, principalement en Allemagne et aux États-Unis, mais aussi en Hollande, aux trois pays, scandinaves, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, on voit les jeunes filles de la société, lorsqu'elles ont achevé leurs études et pendant les années qui précèdent le mariage, s'initier aux méthodes du Kindergarten à la fois par la théorie et par la pratique Dans les villes, très nombreuses, où se trouve une école de formation pour les Jardinières, elles s'y inscrivent comme étudiantes, et elles font alterner l'assistance aux cours, qui durent généralement deux années, avec la fréquentation quotidienne d'un Jardin d'Enfants. Là, elles se tiennent à la disposition de la Directrice pour l'aider dans

sa tâche et pour appliquer les principes sous sa surveillance.

Rien de mieux comme expérience, puisqu'à la fois elles ont sous les yeux les exemples d'une maîtresse habile et elles font elles-mêmes des essais qui deviennent, — en l'absence des enfants, cela va sans dire, — la matière de critiques, éloges, blâmes ou conseils, extrêmement profitables.

A recevoir la formation de ces écoles normales, on compte sans doute un bon nombre de jeunes filles qui le font par intérêt en même temps que par goût et qui se destinent à la profession de Jardinières. Mais à côté de ces étudiantes de carrière, il en est beaucoup, la moitié peut-être, qui n'ont pas d'autre but que de se préparer à leur prochaine mission de mères et de perfectionner en même temps leur propre instruction, sachant bien qu'il n'est pas d'étude plus relevée que d'apprendre comment se forme une personne humaine. Souvent même, l'on voit des fiancées entrer dans ces Instituts après l'échange des promesses et consacrer à l'apprentissage de l'éducation le temps, généralement long, qui précède leur mariage.

*
* *

La récompense ne fait pas défaut à une conduite si intelligente et si courageuse. Ces étudiantes volontaires connaîtront, non seulement les principes généraux de la pédagogie, mais la manière de les appli-

quer, de les varier selon la nature des enfants, de les adapter à leur siècle et à leur pays. En même temps se développera encore leur instinct maternel, leur noble désir d'avoir des enfants à elles, leur disposition à se dévouer totalement pour eux quels qu'ils soient, leur enthousiasme pour un idéal d'énergie et de sacrifice. Quand l'heure en sonnera, elles seront prêtes pour leurs grands devoirs.

Jeunes mères, l'idée même ne leur viendra pas de se faire suppléer auprès de leurs enfants durant les trois premières années; et s'il leur faut accepter de mercenaires quelque concours matériel, jamais elles ne renonceront à l'honneur, à la joie, d'épier l'éveil des petites âmes; de recevoir les premiers sourires, les premières caresses; de répondre aux premières questions; de voir les gracieuses imaginations, les consciences naïves, essayer timidement leurs ailes.

Vers la fin de la troisième année, elles songeront à s'assurer l'aide d'un Kindergarten. Et cela ne veut point dire qu'à tout prix, elles y mettront leurs enfants. Autant que possible, c'est à la maison que sera donné le précieux enseignement, et donné par elles-mêmes. Ou si elles en sont empêchées par d'autres devoirs, par quelque obstacle insurmontable, elles s'entendront avec une parente, avec une amie de formation semblable et qui réunira chez elle trois, quatre ou cinq, au plus dix petits d'à peu près même âge; elles lui enverront leurs enfants, comme elles auraient. du reste, consenti, comme elles

auraient cherché, à en recevoir elles-mêmes quelques autres si elles avaient pu se charger de l'intéressante classe.

Dans le cas, enfin, où nulle famille de leur entourage ne serait apte à ouvrir une telle école, nos jeunes mères choisiront, dans quelque cours voisin, dans quelque pensionnat, collège, ou lycée, le meilleur possible des Jardins d'Enfants, et elles lui confieront non sans un petit serrement de cœur, mais par raison et devoir, leurs trésors chéris.

Ce qu'elles auront appris de la méthode ne laissera pas, au reste, que de leur rendre encore les plus grands services. Lorsque l'enfant rentrera du Kindergarten, elles pourront, instruites de la formation qu'il y reçoit, en parler avec lui et y harmoniser leur action personnelle; il n'aura pas à subir ces contradictions, hélas, si fréquentes, qui détruisent l'une par l'autre l'œuvre de la famille et l'œuvre de l'école. Les maîtresses auront confiance en une mère qu'elles savent compétente. La mère aura confiance en des maîtresses formées suivant des principes qu'elle connaît, et elle se contentera de sourire si des amies qui, elles, remettent presque tout le jour leurs enfants à des bonnes ignorantes, lui reprochent d'abandonner les siens parce qu'elle les envoie deux heures le matin au Jardin d'Enfants. Non seulement elle sait, pour l'avoir fréquenté naguère et y avoir fait, en quelque sorte, son stage maternel, tout ce qui se passe en cette bonne école, mais elle reste avec elle en contact direct, elle assiste aux classes

les jours où elles sont ouvertes, elle se rend aux convocations que la Jardinière adresse à toutes les mamans. Bref, le Jardin d'Enfants, loin d'être pour elle un agent rival ou seulement étranger, fait partie de ses moyens d'action, du jeu normal d'influences qu'elle dispose et surveille autour de ses chers petits.

*
* *

Parmi ces influences, il en est une dont elle ne consent pas à se priver; et c'est, — qu'elle la trouve au Kindergarten, ou qu'elle l'organise chez elle de la manière que nous avons dite, — l'éducation en commun. Elle n'ignore pas qu'autant les enfants pâtissent d'être élevés en masse et par foules anonymes de trente, de cinquante, quelquefois du double, autant il leur est bon de partager avec un groupe restreint de compagnons leurs jeux, leurs études, les divers exercices de leur activité. Même au physique, l'enfant isolé perd mainte occasion de développer ses forces en luttant avec d'autres de vigueur, d'adresse ou de célérité. Intellectuellement, la fatigue est trop grande, d'une leçon tout entière pour lui et où son attention, qui n'est pas capable d'effort continu, n'a point, pour se détendre, l'interrogation des petits voisins. Moralement, il risque de devenir trop sérieux, de ne pas rester assez enfant; surtout il est exposé à la tentation funeste et assez naturelle, puisqu'on ne s'occupe que de lui, de se prendre pour le centre du monde.

Il est vrai que les familles nombreuses, — et telles seront celles des mères idéales auxquelles nous pensons, — ne connaissent pas au même degré ces inconvénients. N'oublions pas toutefois que, du point de vue spécial où nous sommes placés, elles ne sauraient équivaloir pleinement aux petits groupes d'enfants de même âge. Il faut considérer qu'en famille l'aîné, d'abord, n'a pas de compagnons, et que, par la suite, ceux qui lui arrivent sont trop jeunes pour être traités tout à fait comme lui. Notre méthode, s'adressant à la période seule de trois à six ans, ne peut pas convenir, c'est trop évident, à un grand nombre de petits frères et sœurs.

*
* *

Excellent donc, à titre complémentaire, pour l'éducation des enfants de la classe aisée, le Kindergarten apparaît presque indispensable pour les enfants du peuple.

C'est surtout dans le peuple, en effet, que se vérifie l'observation que présentait, en 1911, l'éminente directrice de l'École Normale de Sèvres à l'assemblée constitutive de l'Union frœbélienne française : « Tous les petits enfants ne peuvent être gardés à la maison jusqu'à six ans ; il y a des mères occupées, des mères délicates, des familles nombreuses, des mères qui manquent. » Il y a des mères occupées... Inutile d'insister; c'est assez d'indiquer cette perspective, pour qu'immédiatement surgisse

devant nous l'innombrable armée des petits que la mère abandonne, chaque lever du soleil, pour gagner au dehors de quoi leur donner du pain. Et il en sera ainsi tant que se prolongera le régime d'airain où l'humanité se meurtrit encore.

Je sais bien que notre civilisation, où tant de pitié se mêle à tant d'injustice, a créé, pour les orphelins qu'elle fait, le soulagement des crèches et de l'école maternelle. Dès le début de cette enquête [1] je l'ai constaté et, sans l'ombre d'un mérite, j'ai dit tout le bien que je pensais de l'admirable effort dont témoignent ces institutions; j'ai dit en particulier quelle intelligence et quel dévouement se dépensent en nos écoles maternelles, officielles ou libres, et quels progrès ne cessent d'y être accomplis comme installation matérielle, comme méthodes d'instruction, comme procédés éducateurs. Bien loin de vouloir introduire sur un pied de rivalité, ou même d'innovation absolue, les Jardins d'Enfants, je n'y aperçois, du moins pour ce qui regarde les enfants du peuple, que la continuation et le perfectionnement, la naturelle évolution de l'école maternelle, comme il en fut de celle-ci lorsqu'elle remplaça, peu à peu, l'antique salle d'asile; et ce serait toute mon ambition que de contribuer, pour une petite part, à diminuer la lenteur de ce bon progrès. Bien d'autres éléments y travaillent, du reste, qui seront plus efficaces que ces humbles notes et auxquels si

1. *Mon filleul au Jardin d'Enfants. Comment il s'instruit*, chap. II, *la Maternelle.*

c'en était le lieu, je me réjouirais de rendre hommage [1]...

Mais n'oublions pas que, sur la fin d'un livre déjà long, les meilleures digressions ne valent rien, et revenons à notre sujet, aux relations entre le Jardin d'enfants et la famille.

Les directrices de Kindergarten s'efforcent partout d'entrer en rapports directs avec la jeune mère, de l'intéresser, de l'initier le plus possible à ce qu'elles font pour ses enfants. Une fois par semaine, par exemple à Vithey le lundi, au Moulin-Vert le samedi, à l'établissement de l'Ouest-État le mardi, elles l'admettent à suivre la classe et à se rendre compte, non seulement du bien qui s'y accomplit, mais des procédés auxquels il est dû. Mme Vander Molen nous dit qu'à Bruxelles « chaque jardin est ainsi ouvert pendant deux demi-journées à la curiosité des parents » et qu' « ils y voient de près ce que sont ces asiles où l'on apprend à

1. Je n'entends point par là que ce qui s'est fait pour la propagande directe des méthodes frœbéliennes dans l'École d'application du Jardin de Thivet, dans les Écoles normales de Sévigné et de l'Union Familiale, dans l'Union frœbélienne française, dans les deux périodiques : le *Jardin d'Enfants* et l'*Enfance joyeuse*, dans les publications spéciales des librairies Colin, Nathan, Hachette et Bloud. Je pense aux Cours de l'*École des Mères*, fondés par Mme Moll-Weiss et à la revue qui leur sert d'organe. Je pense aux améliorations de tout genre introduites soit dans les programmes soit dans la pratique de l'école maternelle, sous l'influence principalement de Mme Kergomard et de Mlle Brès, et enfin à l'innovation heureuse qui consiste à préparer dans des cours spéciaux,non seulement les maîtresses habituelles, mais les inspectrices mêmes de ce premier enseignement.

apprendre, où l'on se civilise et devient meilleur[1] ». A Rome, où les premières *Case dei Bambini* ont été établies dans des maisons ouvrières, pour y réunir les enfants d'un même grand immeuble, la maîtresse, qui y réside aussi, se trouve perpétuellement à la disposition des mères. Celles-ci sont invitées à aller une fois par semaine s'entretenir avec elle des enfants et il arrive qu'en cette rencontre elle parle aussi, fort utilement, d'hygiène, de ménage et de morale pratique, « véritable missionnaire » de civilisation, comme l'appelle à bon droit Mme Montessori.

Et parce que les femmes du peuple n'ont, pour la plupart, aucun loisir dans la journée, les bonnes Jardinières ont organisé, le soir, des causeries familières, où elles essaient, en vulgarisant leurs principes, d'assurer le plus d'unité possible entre leur direction et celle de la famille. Ainsi font, à Paris, celles qui dirigent les Jardins de l'Union familiale, de l'École Alsacienne, de la rue du Moulin Vert et sans doute plusieurs autres.

Cette pratique, du reste, qu'on ne saurait trop recommander aux maîtres et maîtresses de l'école primaire, aux professeurs de tous les ordres d'enseignement, nos Jardinières ne prétendent nullement l'avoir inventée. En Allemagne et en Autriche, les soirées de parents, *Elternabende*, sont pleinement entrées dans l'usage. En Belgique, la *Ligue d'Édu-*

1. *Méthode Frœbel*, notes d'inspection, p. 59 (Bruxelles, Lebègue, éditeur).

cation familiale, qui compte des milliers de membres et possède sa revue spéciale, a multiplié dans toutes les villes importantes les cercles de parents. En Angleterre, la *Parent's National Educational Union* comprend une cinquantaine d'affiliations. Plus de vingt cercles à Boston, plus de soixante à Philadelphie, réunissent parents et professeurs pour traiter ensemble de l'éducation et coordonner, en même temps que leurs idées, leurs moyens d'action [1].

Des tentatives semblables ont été faites en France où, pour des raisons qui n'ont peut-être que peu à voir avec la pédagogie, le succès jusqu'ici n'est pas encore brillant. Mais les efforts, non plus, n'ont été ni intenses ni nombreux. Il n'y faut point renoncer. Où existent des écoles rivales, chacune d'elles peut agir auprès des parents qui lui font confiance. Ceux-ci ne perdront pas leur temps s'ils acquièrent, même sur le tard, les notions de pédagogie qu'ils auraient dû apprendre avant d'entrer en fonctions comme éducateurs naturels. Pour le maître ou la maîtresse, il sera excellent de connaître de plus près les milieux où leurs élèves rentrent après chaque classe et où ils ont reçu leur première formation ou déformation. Enfin, et c'est ce qui nous touche ici de plus près, les enfants ne peuvent que gagner à tout ce qui harmonisera l'action de la famille et l'action de l'école.

1. Voir l'article de M. J. Renault, inspecteur des Écoles normales de Belgique, sur « la collaboration de l'école et de la famille dans l'éducation de l'enfant. » *Éducation*, n° de mars 1912.

*
* *

Volontiers et sans plus viser à des conclusions qu'il nous faut encore reporter plus loin [1], nous nous arrêterions sur le touchant tableau qu'évoquent ces idées, et nous regarderions avec complaisance, tandis que l'enfant dort exempt de tout souci, ses parents et ses maîtres, fatigués d'une journée de travail, prolonger cependant leur veille pour s'entretenir ensemble des moyens d'assurer ses progrès, son bien, son bonheur. De grandes choses, en vérité, se passent en cette assemblée tranquille : la Jardinière se réjouit d'ouvrir l'âme des pères et mères sous la lampe du soir, comme elle a, sous le soleil du jour, ouvert l'âme des petits; le père et la mère prennent conscience de leur dignité en même temps que de leurs devoirs et ils se sentent monter vers les sommets de leur propre développement... La Bible comparait aux étoiles qui éclairent la nuit ceux qui enseignent à beaucoup d'hommes les sentiers de la justice.

Mais il importe, avant de quitter nos lecteurs amis, qu'on prévoie et réfute la seule objection sérieuse à laquelle ils soient exposés. Comme nous certainement, ils entendront dire : « Le système des

1. L'auteur se propose d'observer, dès qu'il le pourra, les Jardins d'Enfants à l'étranger, notamment en Angleterre, et de voir si cette étude comparée ne complèterait pas, en l'élargissant, l'expérience que racontent ses deux premiers volumes.

Jardins d'Enfants fût-il en lui-même plus parfait encore que vous ne le soutenez, il aura toujours contre lui d'être impraticable. Pour élever les enfants de la manière que vous dites, il n'en faudrait confier qu'un très petit nombre à la même maîtresse : douze ou quinze pour le mieux; une vingtaine peut-être; jamais, en tous cas, plus de trente. Or, vous ne l'ignorez pas, c'est le double qu'atteint ou dépasse la moyenne des présences en nos classes de petits enfants. »

*
* *

Il est bien vrai que nos maîtresses d'écoles maternelles sont deux fois moins nombreuses qu'il ne serait nécessaire pour remplir leur mission comme elles le voudraient, à plus forte raison pour suivre une méthode aussi délicate que celle des Kindergarten. Et, s'il en devait toujours être ainsi, nous ne disons pas que les études frœbéliennes n'auraient plus de raison d'être, puisqu'elles resteraient applicables, comme maintenant, dans la famille et aux écoles payantes, mais il faut convenir qu'il n'en parviendrait guère aux écoles gratuites, aux écoles du peuple, que des reflets bien pâles en ce qui touche les principes, et de toutes menues applications dans l'ordre matériel.

Seulement, qui l'oserait dire, qu'il en sera toujours ainsi et que la France, initiatrice ordinaire du progrès, se résignera définitivement à élever dans de

moins bonnes conditions que les peuples voisins, l'immense majorité de ses petits enfants?

C'est ce que, pour notre part, nous refusons d'admettre. Le nombre des institutrices est insuffisant? On l'augmentera, peu à peu, dans les proportions qui seront nécessaires.

Un fort appui viendra d'abord des jeunes filles qui voudront, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, se former d'avance à leur rôle maternel en appliquant, au Kindergarten, leurs études théoriques de pédagogie enfantine. Et qu'on n'inscrive pas ces troupes auxiliaires sur les rôles de l'armée d'Utopie. Extrêmement nombreuses en beaucoup de villes étrangères, elles constituent déjà, à Paris même, un petit bataillon d'élite qui, de l'École des Mères et des deux Instituts Normaux, celui de l'Union familiale et celui du collège Sévigné, envoie chaque jour des détachements faire bon service aux « Jardins » populaires. Quand on connaît, du reste, les jeunes filles de France, quand on sait ce qu'en d'autres œuvres déjà elles dépensent d'intelligence et de dévouement, il est impossible de croire que, pour une cause comme celle-ci, où il s'agit de la préparation à leurs devoirs essentiels et du bien de milliers d'enfants, elles ne seraient point capables de faire ce que font, avec tant de joie et tant de profit, leurs sœurs de l'étranger.

Quelque importance, toutefois, qu'elles prennent dans l'avenir, ces institutrices volontaires ne pourront, faute d'expérience et faute de temps, suppléer,

elles toutes seules, à l'insuffisance actuelle des cadres réguliers. Rien ne nous dispensera d'augmenter le nombre des éducatrices de carrière qui se dévouent à l'école maternelle.

Proportionnellement, il est triste d'en convenir, elles ont aujourd'hui en France un salaire moindre et plus de travail qu'en Amérique et dans la plupart des pays d'Europe : plus de travail, je veux dire plus d'enfants chacune dans leur classe, la moyenne variant peut-être entre quarante et quatre-vingts. Alors même qu'on n'accroîtrait pas de sitôt leurs émoluments, il est indispensable d'accroître leurs effectifs ; car ce qui en souffre, c'est l'éducation de nos enfants, c'est ce qui doit, chez un peuple chrétien et civilisé, passer avant toute autre préoccupation, ou du moins suivre immédiatement celle de la défense nationale. Qu'à l'heure actuelle ce dernier soin absorbe presque toutes nos ressources disponibles, c'est une nécessité devant laquelle nous nous inclinons, et à laquelle pas plus que d'autres nous ne marchanderons les sacrifices. Mais il n'est à personne interdit de penser que le monde retrouvera un jour la paix moins coûteuse d'autrefois ; et l'ambition, en vérité, n'est pas trop grande, de rêver, sur ce point, un avenir qui vaille le passé. Ce jour-là, nous demanderons que, des trésors consumés naguère à instruire les hommes faits dans l'art de se tuer, la moitié se consacre à instruire les enfants dans l'art de vivre bien.

Et s'il ne suffisait pas, pour nous encourager à tout

faire pour eux, des responsabilités qui suivent celle de les avoir introduits dans le monde, s'il n'y suffisait pas des devoirs et des tendresses qui nous lient à eux, j'oserais en appeler encore au sentiment, peut-être imprévu, de la reconnaissance; et j'évoquerais l'idée de ce qui nous vient d'eux comme consolation aux grands deuils du cœur et aux vides de la mort, comme joie pure et rafraîchissement parmi les épreuves, comme stimulant d'agir et force de supporter, surtout comme espérance et vision d'un meilleur avenir.

Bellevue, mai 1913.

TABLE DES GRAVURES

Fig. 1. — Frédéric Frœbel. 7
— 2. — Les allées du parc conduisant au coteau. . . . 23
— 3. — Tyltil et Mytil, les deux petits pèlerins de l'Oiseau-Bleu 27
— 4. — Simples jouets de marrons et de bouts d'allumettes. 57
— 5. — « Il était une fois... ». 77
— 6. — Les enfants vont revoir leurs petits jardins. . . 103
— 7. — Le faucheur 119
— 8. — Le goûter du beurre 123
— 9. — Le soleil : dessins authentiques d'enfants de cinq à six ans. 147
— 10. — La maison de la Colonie 151
— 11. — La plate-bande du Jardin d'Enfants à Montrouge. 155
— 12. — Discipline active et libre (I). 198
— 13. — Discipline active et libre (II). 199
— 14. — Félix, Jean, Adolphe et Jacqueline. 243

TABLE DES MATIÈRES

BRÈVE INTRODUCTION. VII

CHAPITRE PREMIER

VACANCES DE LA PENTECÔTE
SENTIMENT DE LA NATURE

Promenade matinale avec le Filleul. — Par les prés et les bois. — Sur la lisière de mai et de juin. — « Parrain, si l'on s'asseyait? » — Deux lecteurs appliqués. L'*A. B. C.* et l'*Éducation de l'Homme*. — Les idées de Frœbel sur le sentiment de la nature. La leçon des arbres. — Développer chez l'enfant l'amour de la nature. — Qu'il ne la voit ni ne l'interprète comme nous, mais cependant qu'il s'y intéresse. — Volontiers il personnifie les phénomènes et attribue aux objets sensibles une vie comme la sienne. — Conception enfantine du monde. — Exemples divers et souvenirs personnels. — Un petit pâtre morvandiau. 1

CHAPITRE II

L'OISEAU BLEU

Nouvelle promenade. — Une salle d'études sous les sapins. — « C'est joli, parrain, ce que vous lisez? » L'*Oiseau Bleu* de Mœterlinck raconté à Félix. — Le tableau de la forêt. — Au pays du « Silence des choses ». — L'*Oiseau Bleu* enchante et gouverne la maison entière. — On devine quel il est et où peut-être il demeure 21

CHAPITRE III

L'IMAGINATION

Après l'Oiseau Bleu, la fiction des chaînes. — Entre le réel et l'imaginaire l'enfant distingue mal. — Supposition vaut fait. Amusements qui le prouvent. — Les imaginations de notre ami Jean. Son voyage au ciel. — Sensation et image. — Personnages irréels. — L'inconscient et le conscient; vastes domaines de la fantaisie. — Analogies superficielles. — Conséquences pratiques : mensonge et sincérité; éducation de l'exactitude 33

CHAPITRE IV

DE QUELQUES JEUX ET DE LEUR VALEUR ÉDUCATIVE

Rôle de la fiction dans les jeux. — Partenaires et accessoires inventés de toutes pièces. — Nos malades imaginaires. Des jouets : les mauvais, les bons, et ce qui en fait la valeur. — Ceux que l'enfant fabrique lui-même. — Les jouets et l'éducation des sens. Les dons de Frœbel et les procédés de Mme Montessori. — La Gymnastique. — Nos promenades et leurs avantages. — Que le jeu développe l'instinct social; même, en certains cas, l'attention et la volonté. — Une opinion de M. Marcel Prévost. — Le jeu du silence. — Les amusements esthétiques 49

CHAPITRE V

DES CONTES ET HISTOIRES

Beaucoup d'histoires. — Elles développent chez les enfants sympathie pour qui les raconte et puissance d'attention; elles enrichissent le vocabulaire. — Contes drôlatiques. Avantages de la gaîté. — Des contes de fées et qu'on ne saurait les combattre au nom de l'esprit scientifique. — Qu'ils peuvent produire de bons effets sans « morale » explicite. — Pour le *Petit Chaperon rouge* et contre *Barbe Bleue*. — Les contes de fées cultivent le sens esthétique. — « Si c'est arrivé. » — Des récits fictifs à base de réalité. — Les fables. — Les histoires tirées de la vie des plantes; des phé-

nomènes de la nature; des événements de notre existence. — Celles qui se rapportent à la vie ordinaire de l'enfant ou de son entourage, et qu'elles peuvent servir contre l'égoïsme. — Les explications de dessins et d'albums. — « Devine! » — L'utilité des images 75

CHAPITRE VI

LA VACHE ET L'ENTORSE

La rentrée. Dernier mot sur l'imagination. — Les petits jardins; la pluie. — Radis contre fraises. — La vache pour idée centrale. — Pourquoi garder de l'herbe. — Fanage. — Travaux mensuels. — Entorse et réclusion. — La visite des malades. — Les enfants dans ma chambre : jeux et entretiens. — La rentrée des foins. — Comme on trait les vaches. — Explication d'une *Causerie de la Mère*. — « Nous avons fait du beurre! » — Un goûter plein de distinction 101

CHAPITRE VII

BONNE DÉMOCRATIE
LA PETITE COLONIE DE VACANCES

Tout pour mettre en évidence la nécessité et la dignité du travail. — Nul exemple d'oisiveté. — Rapports avec les ouvriers à la campagne et à la ville. — Expliquer aux enfants l'interdépendance de la vie sociale. — Citation de Fœrster. — Pour qu'une lettre arrive. — Plus de Parisiens ni de villageois. — Égalité ascendante. — Une commune modèle. — Arrivée des petits de Montrouge. — Présentations. Promenade et incidents. — Pommes de pin. Escargots. — Fourmilière. Gros mot. — Philosophie de Paris. — La source. — On dessine. — La poule et les poussins. — La maison de la Colonie. — Installation sommaire. — Dévouement. — Le luxe du bon air. — Ce qu'ont gagné nos petits Montrouge. Leurs adieux au village. 127

CHAPITRE VIII

DISCIPLINE INTÉRIEURE : SES FONDEMENTS

Croire au bien et s'en servir contre le mal. — Connaître les défauts pour en triompher. — Une conversion du filleul. —

Le bon grain et l'ivraie. — Défauts qui n'en sont pas. — Défauts qui passent tout seuls : la queue des têtards. — Défauts à corriger. — La discipline du dedans. Au nom seul du bien véritable, on est en droit de s'opposer au mal et l'on s'y oppose efficacement. — L'immolation volontaire du moi inférieur. — Appel à l'héroïsme et à la dignité personnelle. Joie de la libération. — Douceur des procédés; fermeté des principes. — Exhortations efficaces 157

CHAPITRE IX

DISCIPLINE INTÉRIEURE (*suite*) : DES CHÂTIMENTS, DES RÉCOMPENSES ET DE L'ÉMULATION

Appel à l'opinion commune et isolement momentané, grands moyens de répression. — Homéopathie. — Enfants faibles et enfants forts. — Un cas d'exception. — Punitions nuisibles. Opinion de Mme Campan. — Contre les châtiments corporels, et que, de procédés brutaux, ne peut pas ressortir une idée morale. — Bons, d'après Spencer, « pour les enfants ingouvernables d'adultes qui furent mal gouvernés ». — Système des conséquences directes ou des réactions naturelles. — Quoique excellent, il ne peut suffire. — Distinguer l'erreur et la faute. Idée de la réparation. — Des récompenses. Que celles de la vie future ne constituent pas un mobile extérieur d'action. — Que la vertu ne doit pas se fonder sur un intérêt sensible. L'approbation de la conscience, rétribution idéale. — De l'émulation, et que la véritable est de se dépasser soi-même. — Autre but élevé : le progrès collectif 171

CHAPITRE X

L'AUTORITÉ ET L'INITIATIVE POLITIQUE DE LA CONFIANCE

Tactique de l'armée nouvelle. — De la liberté de l'enfant et qu'« on ne peut le faire vouloir malgré lui ». Dupan-

loup et Ellen Key. — Méthode d'initiative. — L'autorité qui se fait accepter. — La soumission filiale. — Douceur et fermeté. — N'intervenir que rarement. — Plus d'ordres positifs que d'interdictions. L'enfant veut agir. — Le laisser agir par lui-même. — Le prince et le manchot. Exemples et citation de Mme Montessori. — Plus que de notre aide l'enfant a besoin de notre confiance. — Témoignages de Pestalozzi, de Frœbel et de Chateaubriand 189

CHAPITRE XI

LA MORT DE PETITE SŒUR ET LA DIGNITÉ DE L'ENFANT

L'enfant n'est pas candidat à l'être : il est. — A quoi sert l'enfance, et pourquoi chez les espèces supérieures elle dure davantage. — Qu'elle est la période sacrée de notre croissance, et qu'il importe d'en comprendre la valeur absolue. — La dignité de l'enfant d'après l'Évangile. En quoi nous devons lui ressembler. — Combien meurent avant l'âge adulte ! — Félix apprend la maladie et la mort de sa sœur. — Ses paroles et son attitude; sa famille le rappelle; notre séparation. — L'enfant devant la mort : mystère, devant le mystère 205

CHAPITRE XII

LE JARDIN D'ENFANTS ET LA FAMILLE

Cet âge n'est pas « sans pitié ». Le retour de Félix dans sa famille en deuil. — Que le Jardin d'Enfants ne détruit pas la personnalité des petits. — Qu'il ne les soustrait pas à l'action de la famille. Respect de Frœbel et de ses disciples pour le rôle de la mère. — Nécessité pour les parents d'être préparés à leur mission. — Place à faire, dans l'enseignement, aux théories et aux pratiques de l'éducation. — « Tu érigeras à ta victoire des monuments vivants. » — Foi des enfants dans leurs mères. Que, d'avance, elles doivent s'en rendre dignes. — La préparation des livres n'y saurait suffire, ni souvent même, l'exemple maternel. — Les jeunes

filles du monde comme étudiantes Jardinières et comme auxiliaires du Kindergarten. — Avantages de cette double formation. — Le Jardin d'Enfants dans la famille ou suivi de près par la mère : féconde collaboration. — Supériorité de l'éducation en commun. — Pour les enfants du peuple. — Progrès de l'École maternelle. — Les enfants et leurs mères au Kindergarten. — Les soirées de parents. — L'insuffisance du nombre des maîtresses. — Qu'il s'accroîtra dans l'avenir. — Sacrifices nécessaires. Les enfants y ont droit. . 219

TABLE DES GRAVURES 245

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES 247

652-13. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P6-13.

FÉLIX KLEIN

Mon Filleul au "Jardin d'Enfants"

= *Comment il s'instruit* =

Un volume in-18 (2e *Édition revue*), avec Gravures dans le texte et Planches hors texte, broché . . . . . **3 fr. 50**

EXTRAITS DE LA PRESSE

Du *Journal des Débats*, 28 mai 1912 :

« Les Jardins d'Enfants : M. Félix Klein publie sur ce sujet un premier livre qui sera prochainement suivi d'un autre. Celui qui paraît aujourd'hui est intitulé : *Mon Filleul au Jardin d'Enfants, comment il s'instruit;* dans le prochain on verra : *Comment il s'élève.* Les Jardins d'Enfants sont en effet à la fois une méthode d'éducation et une méthode d'instruction. On sait avec quel intérêt l'attention s'y porte depuis quelque temps dans notre pays comme elle s'y est attachée dans les pays étrangers. Un mouvement général cherche à réaliser partout ce qu'ont pressenti Pestalozzi et Frœbel, cette conquête nouvelle de la seconde enfance, période jusqu'ici mal utilisée de l'existence humaine. C'est la découverte et la mise en valeur d'un âge de la vie qui fait l'attrait et le prix de la méthode des jardins d'enfants.

« On voit admirablement dans le livre de M. Klein, qui est l'exposé d'une enquête personnelle très attentive, par quels moyens simples et faciles, avec quelle joie et quel profit les

enfants sont instruits de mille choses que nous négligeons le plus souvent de leur montrer. Des expériences, des habitudes, des idées ou des germes d'idées sont déposés dans leurs cerveaux, où tout marque et prend vie. C'est le miracle d'une éclosion. Rien n'est charmant comme certains chapitres de ce récit sans prétention.

« Il semble que la méthode soit faite pour nos bambins de France... On en a l'impression en parcourant les pages où M. Klein dépeint l'épanouissement des minuscules écoles qu'il a regardées vivre. On entrevoit au point de départ de la petite humanité qui se lève autour de nous, l'amorce d'une rénovation. »

De la *Revue de Paris*, 1er juillet 1912 :

« Un Jardin d'Enfants, c'est « un jardin où l'on élève les enfants d'une certaine façon. Et la façon importe plus que l'endroit. » L'enfant s'y instruit au contact immédiat des réalités; il y satisfait en même temps son désir de connaître et de comprendre, son besoin de remuer et de jouer; il en sort « nourri d'expériences plutôt que d'instruction ». Quels sont les avantages de ce système? Quels en sont les procédés? M. Félix Klein, l'auteur d'études appréciées sur les États-Unis, fait une excellente description de cette méthode dans ce livre clair, vivant et charmant. »

Du *Gaulois*, 26 décembre 1912 :

« Ce problème d'un intérêt passionnant, inépuisable, qu'est la psychologie enfantine, n'a jamais éveillé plus de curiosité qu'aujourd'hui. Ainsi dans l'attrayant ouvrage de M. Klein : *Mon Filleul au Jardin d'Enfants*... l'auteur, qui sait les regarder [les enfants], qui sait les deviner, nous guide à travers leurs âmes, par cela même qu'il nous promène dans le jardin de son filleul. Mais, si captivante que soit la compagnie du filleul, et surtout celle du parrain, mon imagination s'évade vers la vieille Athènes, où Platon voulait aussi que l'on exerçât les futurs

soldats et les futurs laboureurs en les faisant jouer avec de petits instruments semblables à ceux de leur futur métier. »

(Lucie Félix-Faure Goyau.)

Du *Figaro*, 10 mai 1912 :

« C'est toute une méthode d'éducation que M. Félix Klein expose avec infiniment de bonne grâce et de compétence, en des pages alertes, amusantes, d'un très grand agrément; méthode qui produira un enfant vivace, frais, vigoureux, étranger à la théorie, mais habitué à regarder les faits : n'ayant rien lu dans les livres, mais beaucoup dans la réalité, non pas savant, mais capable d'apprendre, prêt pour l'école et bien mieux pour la vie. » (Ph.-E. Glaser.)

De la *Revue hebdomadaire*, 18 mai 1912 :

« A travers vingt-cinq années de son œuvre de publiciste, M. Félix Klein suit une même pensée directrice, obsédé qu'il est par une primordiale et très féconde préoccupation : collaborer à une meilleure formation de l'homme, en établissant toujours une union plus intime entre les disciplines traditionnelles et les institutions nouvelles, progressives, de nos sociétés modernes. Il nous donne aujourd'hui à réfléchir sur les meilleures méthodes d'instruction et d'éducation de la première enfance, de ces tout petits qui forment la clientèle des Jardins d'Enfants. » (Paul Bureau.)

Du *Journal*, 28 octobre 1912 :

« Pour bien comprendre les principes de Frœbel et la manière de les appliquer, il faut lire un ouvrage de Félix Klein, *Mon Filleul au Jardin d'Enfants*, livre délicieux que toutes les jeunes mamans devraient avoir dans leur bibliothèque. On y voit un bébé parisien, très aimé, très gâté, — presque un des gosses terribles de Gavarni, — qu'un bon parrain enlève à l'atmosphère anémiante et excitante de la

ville, et qu'il transplante — le mot est juste — en pleine campagne, dans un Jardin d'Enfants. »

(MARCELLE TINAYRE.)

Des *Annales*, 16 juin 1912 :

« Sous ce titre, *Mon Filleul au Jardin d'Enfants*, vient de paraître un volume d'un haut intérêt, que liront avec joie et avec fruit tous ceux qui s'intéressent à l'enfance, tous ceux qui ont foi en ces admirables méthodes frœbéliennes, que Mlle Fanta, Mlle Brandt, Mlle Gahery et d'autres apôtres implantent chez nous avec tant de bonheur. L'auteur suit son filleul au jardin; sous une forme aimable et aisée, il fait notre éducation et nous apprend ce qu'il convient d'enseigner aux tout petits, dehors, sous un ciel bleu, avec ce complice idéal : la nature. »

Du *Salut public* (Lyon), 27 août 1912 :

« Je ne me propose pas d'analyser ici le livre de M. Klein. La chose ne serait d'ailleurs pas aisée. Ce livre, on l'ouvre avec quelque appréhension ou quelque scepticisme. On se demande, de prime abord, en vertu de quelle gageure un esprit de cette vigueur a bien pu s'incliner à l'humilité d'un tel sujet. On en achève la lecture dans un sentiment de stupéfaction profonde. Comment se fait-il que la France en soit restée, en fait d'éducation élémentaire, à la véritable barbarie de l'école chinoise, alors qu'autour de nous, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, la pédagogie primaire est entièrement et si heureusement renouvelée?

« M. Félix Klein vient de rendre un service signalé à nos éducateurs publics et aux familles. Voilà la toute simple vérité. En un pays et dans un temps où l'enfant devient le produit rare par excellence qu'il importe de conserver et de conduire à bonne fin, son livre doit se trouver aux mains de tout père soucieux de sa progéniture. » (PIERRE JAY.)

De la *Revue Universitaire*, 15 juin 1912 :

« Ce livre, un des plus importants qui aient paru en France sur cette matière toute neuve, est attrayant comme un roman, et en même temps vrai comme la vie. C'est l'observation précise d'un milieu, faite avec un témoin vivant. En le lisant, on comprend vraiment ce qu'est un Jardin d'Enfants; on voit, non par la théorie, mais par le fait, comment l'enfant s'y prépare à la vie, comment il prend des leçons des choses mêmes, s'y nourrit d'expérience, regarde les faits, et, sans apprendre, se prépare à apprendre. »

De la *Librairie*, 15 juin 1912 :

« Lisez ce livre charmant dans sa réalité. M. Klein, son filleul Félix, et le lecteur avec eux, pénètrent dans plusieurs Jardins d'Enfants à Paris, et dans un Jardin d'Enfants à la campagne. Ils séjournent plusieurs semaines dans celui-ci, y vivent de la vie du Jardin d'Enfants et respirent son atmosphère faite à la fois de discipline et de liberté. Par le récit journalier de ce qui s'y voit, l'auteur expose à fond la théorie de la méthode et sa mise en pratique, montrant ce qu'on peut attendre de lui et la faveur que les Jardins d'Enfants bien dirigés méritent de rencontrer de la part des écoles et de toutes les familles. »

(Caro.)

Du *Volume*, 24 août 1912 :

« C'est un livre que les instituteurs et les institutrices pourront méditer avec fruit. Ils n'y trouveront point de la pédagogie théorique, aride, ennuyeuse, mais de la pédagogie pratique, vivante, basée sur des faits qui ont été expérimentés par l'auteur lui-même. Tous ceux qui ont goûté la lecture de cette publication sont unanimes à déclarer qu'elle devrait avoir la première place dans la bibliothèque personnelle de nos maîtres. »

(Paul Renaudin.)

Du *Manuel général de l'Instruction primaire*, 6 juillet 1912 :

« Je conseille aux institutrices maternelles, et aux autres, la lecture de ce récent volume, aussi attrayant qu'un roman, et si suggestif, d'une pédagogie vivante, vivifiante : *Mon Filleul au Jardin d'Enfants.* » (E. BLANGUERNON.)

De l'*École*, 3 mai 1912 :

« *Mon Filleul au Jardin d'Enfants* est le premier ouvrage d'importance qui ait paru en français sur cette matière neuve et attrayante. Et il y a lieu de croire qu'il ne sera pas de longtemps dépassé, tant il réunit de précision technique et de charme littéraire, si parfaitement il sait mélanger les observations prises sur le vif aux discussions d'idées et aux simples réflexions d'enfants, ce qui se fait en classe aux scènes typiques de la maison et de la vie courante. Le « filleul » n'est pas une figure d'utopie, une copie en miniature de Télémaque ou d'Anacharsis : c'est un « témoin » d'expériences. Et de ces expériences, parfaitement authentiques, sans doute les philosophes de la pédagogie pourront tirer des arguments pour ou contre leurs systèmes; mais il en ressortira surtout des suggestions pratiques pour les institutrices, les mères et tous les éducateurs. »

De la *République Française*, 12 septembre 1912 :

« Les Jardins d'Enfants commencent d'être à la mode, et il est probable qu'ils sont destinés à l'être encore davantage. J'ajoute que la mode est ici bienfaisante et salutaire... Nul n'en expose les résultats présents ou à venir avec plus de chaleur communicative que M. Klein, avec plus de charme et d'agrément, avec plus d'intelligence des grands problèmes et des hautes idées qui se dissimulent sous les tableaux enfantins et scolaires — scolaires, oh! si peu au vieux sens du mot — qu'il trace d'une touche si gracieuse. » (PIERRE DE QUIRIELLE.)

De la *Revue du Mois*, 10 janvier 1913 :

« Telle est la méthode des *Jardins d'Enfants*. Elle consiste à faire un constant appel à la curiosité de l'enfant, à éveiller son

attention, à le faire trouver lui-même les idées et les faits. L'enfant est alors tout heureux de déployer librement son activité physique et intellectuelle; il travaille dans la joie et travaille bien... Il me paraît impossible de contester la supériorité de la méthode définie par M. Félix Klein en ce livre instructif, amusant et charmant. On pourrait même souhaiter que les principes essentiels en soient appliqués, dans la mesure du possible, à tout l'enseignement primaire et à l'enseignement secondaire, y compris, notamment, les classes de philosophie. »

Du *Bulletin Dalloz*, 25 mai 1912 :

« Tous les lecteurs goûteront le charme littéraire, la lumineuse clarté et le rare bonheur d'expressions qui transforment en une œuvre très vivante et très attrayante un livre qui risquait de n'être qu'un exposé ardu de procédés pédagogiques. »

(S. L. L.)

Du *Journal de Genève*, 13 août 1912 :

« C'est une question très actuelle en pédagogie que celle des « Jardins d'Enfants ». Le « Jardin d'Enfants » est un endroit où l'on élève les enfants d'une certaine façon. Dans quel esprit, selon quelles méthodes, par quels procédés, c'est précisément ce qu'explique, avec clarté, le nouvel ouvrage de M. Félix Klein. L'auteur a étudié par l'observation directe, avec sympathie, cette matière neuve et attrayante de l'éducation au « Jardin d'Enfants », et son livre apporte au public mal informé jusqu'ici une connaissance complète du sujet. »

Rassegna Nazionale (Florence), 16 novembre 1912 :

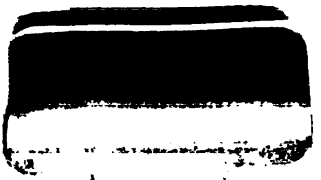
« ... Scritto con quel brio, che è tutto proprio del Klein, questa peregrinazione attraverso i varii *Jardins d'Enfants*, è quanto mai geniale ed istuttriva. » (E. S. KINGSWAN.)

Educational Review (New-York), septembre 1912 :

« Félix Klein commands a most agreeable style and one greets with enthusiasm the new book from his pen. The last, entitled *Mon Filleul au Jardin d'Enfants*, is a fascinating exposition of the Kindergarten in its philosophy and practise. »

Revista Social (Barcelone), août 1912 :

« En nuestros colegios, escuelas y patronatos deberian introducirse las reglas educativas de este autor, que significan, sin duda, un adelanto pedagógico. »

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — P6-13.

YB 40420